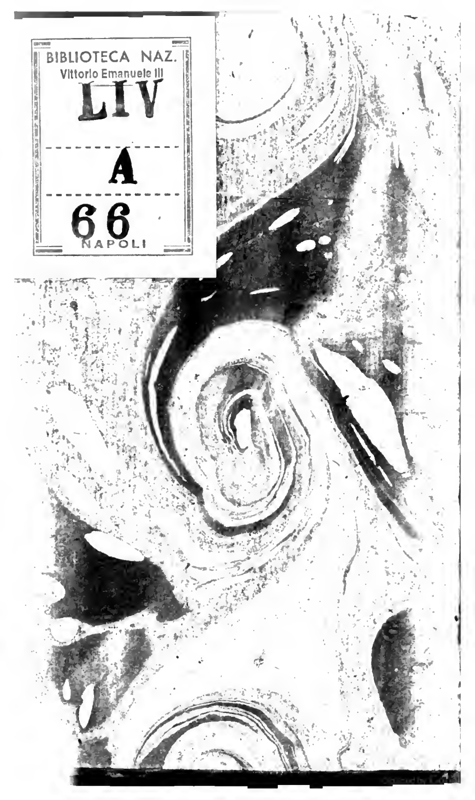



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
A
66
NAPOLI



MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME VII.

Contenant le Tome Ier. des LETTRES.

LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON.

TOME PREMIER,

CONTENANT

Des Lettres à différentes perſonnes, celles à M. d'Aubigné, & celles à M. & à Me. de Villette.

NOUVELLE ÉDITION.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, aſſociés.

M. DCC. LXXVIII.



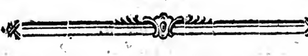


TABLE
DES LETTRES

Contenues dans ce Tome premier.

LETTRES à M. D'AUBIGNÉ.

LETTRES à M. & à Me. de VILLETTE.

LETTRES



LETTRES
DE MADAME DE MAINTENON
A DIFFÉRENTES PERSONNES.

LETTRE PREMIERE.

De Mademoiselle d'Aubigné à Mademoiselle de St. Hermant.

De Niort, 1650.



MADEMOISELLE, vous m'écrivez des choses trop flatteuses, & vous me traitez, peu s'en faut, comme si j'étois d'un sexe différent du vôtre. Je suis bien plus flattée de vos louanges que de celles de M. de M***. (1) Il m'en donne avec

---

(1) Vraisemblablement le Chevalier de Méré.

plus de passion, mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois - je bien d'un amant qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrez. Je ne regretterois point Paris, si vous n'y étiez pas. Vous effacez tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avez versées avec moi, & toutes les fois que j'y pense, j'en verse encore. Je m'assieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise que vous avez travaillée de vos mains; & quand je veux écrire, je ne suis contente ni de mes expressions, ni de mes pensées, si je ne me sers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie, Mademoiselle, de me dispenser de vous l'envoyer tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela; je vous en promets la moitié, & vous aurez le reste quand j'aurai autant d'esprit que Monsieur Scarron. J'aime bien Mademoiselle de Neuillant : je vous prie de le lui dire, & de la remercier du service qu'elle m'a rendu, en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mere, si quelque chose pouvoit m'en consoler.

✿

LETTRE II.

De M. Scarron à Mlle. d'Aubigné.

MAdemoiselle, je m'étois toujours bien douté que cette petite fille, que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui se mit à pleurer, je ne sais pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint-Hermant est si pleine d'esprit, que je suis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoître assez-tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que dans les Isles de l'Amérique, ou chez les Religieuses de Niort, on apprît à faire de belles-lettres; & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire aussi-bien qu'à Mademoiselle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour faire une aussi bonne lettre que la vôtre, & vous

aurez le plaisir de voir qu'il s'en faut beaucoup que j'aye autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

LETTRE III.

Du même à la même.

VOus êtes donc devenue malade de la fievre tierce. Si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hyver; car vous ne devez pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites-moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déja eus, & ce que les Médecins en disent, puisque vous les verrez la premiere. Et en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sais si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la premiere fois que je vous vis. Je le devois faire, à en juger par l'événement. Mais aussi, quelle apparence y avoit-il qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon?

& qui l'eût jamais ſoupçonnée de me faire aſſez de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ? Douceurs à part, je ſais que vous êtes malade, & je ne ſais ſi l'on a de vous tout le ſoin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaiſir que j'ai de vous voir auſſi malheureuſe que je vous ſuis inutile.

Tandis que la cuiſſe étendue,
Dans un lit toute nue,
Vous repoſez votre corps blanc & gras
Entre deux ſales draps,
Moi, malheureux pauvre homme,
Sans pouvoir faire un ſomme,
Entre mes draps qui ſont ſales auſſi,
Je veille en grand ſouci.

Et cela pour vous aimer plus que je ne penſois. Que je vous aime! Et que c'eſt une ſottiſe que d'aimer tant! Comment! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou, & par le froid qu'il fait; n'eſt-ce pas une forcenerie? Ah, revenez, revenez, puiſque je ſuis aſſez fou pour regretter des beautés abſentes. Je me devois mieux connoître, & conſidérer que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être eſtropié depuis les pieds juſqu'à la

tête, sans avoir encore ce mal qu'on appelle l'impatience de vous voir. C'est une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M..., de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudroit, encore qu'il vous voye tous les jours? Il nous en écrit en désespéré; & je vous le garantis ame damnée, à l'heure que je vous parle, non pas à cause qu'il est hérétique, mais parce qu'il vous aime, & c'est tout dire. Vous devriez pourtant vous en tenir à vos conquêtes, laisser enfin le genre humain en paix,

Et commander à vos œillades
De faire un peu moins de malades.

Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas à faire à moi; je vous menerois d'importance. Vous vous moquez peut-être de mes menaces. Mais sachez, beauté fiere, qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public est intéressé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens! Et dites-moi, ma mignonne, êtes-vous Chrétienne? vous êtes Turque, sur mon honneur; je m'y connois bien, & vous êtes Turque des plus méchantes. Encore les Turcs de bien & d'hon-

neur ſont-ils grands aumôniers. Mais de l'humeur dont je vous connois, vous ne feriez pas de bien pour un empire, même à ceux qui vous aiment. Vous ne valez donc rien, quoique vous ſoyez faite de quantité de belles & bonnes choſes : vous autoriſez plus que perſonne le Proverbe qui dit, *Tout ce qui reluit n'eſt pas or;* & enfin vous êtes auſſi diableſſe que vous êtes blanche. Avec tout cela, voyez ce que c'eſt que d'être belle; je ſuis plus que perſonne du monde, &c.

LETTRE IV.

Du même à la même.

QUe vous êtes querelleuſe! & ſi vous n'aviez beaucoup d'autres bonnes qualités, que j'aurois à ſouffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous! Hé bien, quand je vous aurois manqué une fois de parole, vous feriez bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois, & ſi je ne vous en aimerai pas moins. Voyez-vous, Mademoiſelle, j'aime ſi fort mes amis, que j'en ſuis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quel-

ques petites incommodités à souffrir avec moi. Je suis paresseux en diable; & pour vous montrer que je dis vrai, c'est que de pure paresse, je ne puis me résoudre à vous choisir des vers dans ma cassette, quoique j'en aye plus grande envie que vous, & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt, quand vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai, & vous jugerez par-là, qu'au moins je suis bon à être grondé, si d'ailleurs je ne suis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller, nous nous brouillerons bien tout seuls, sans que personne s'en mêle : mais aussi nous nous racommoderons bien vîte, & ce sera à recommencer de plus belle. Adieu. Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur, ou le Diable m'emporte.

LETTRE V.

Du même à la même.

OH! pour le coup, voici les vers. Vous y verrez, petite tigresse, que j'avois bien raison de me défier de vous.

Je voyois tous les jours l'incomparable Iris;
J'admirois ſon eſprit, je la trouvois fort belle;
Imprudent que j'étois! je m'aimois auprès d'elle,
Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voyant plus, ô bons Dieux! quelle flamme
S'eſt découverte dans mon ame!
Quels rigoureux tourments n'ai-je pas enduré,
Quand j'ai penſé depuis à ſes aimables charmes!
Que j'ai pouſſé de cris! que j'ai verſé de larmes,
Et que j'ai ſouvent ſoupiré!
Mais je ne la vois plus: & cependant mon ame
Voit croître tous les jours ſa flamme.
Je la ſens dans mon cœur augmenter chaque jour;
Mais auſſi chaque jour mon eſprit diminue.
O dangereuſe Iris! pourquoi vous ai-je vue,
Si j'en devois mourir d'amour?
Et ſi je ne ſaurois, tant vous êtes ſévere,
Vous le dire ſans vous déplaire.
L'Amour que j'ai pour vous me tourmente ſi fort,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus barbare:
Je vous offenſerai, ſi je vous le déclare;
Si je le cache, je ſuis mort:
Mais redoutant la mort moins que votre colere,
J'aime mieux mourir, & me taire.

M. de Mioſſens a la goutte: on voit bien qu'il vous aime. Aimez-moi, & je ſerai guéri de tous mes maux.

LETTRE VI.

Du même à la même.

MAdemoiselle, je vous envoye ma confession. Quoique je sois devant tout le monde en posture de pénitent, il n'y a personne en qui j'aye plus de confiance qu'en vous : pour vous mon cœur est percé à jour.

Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œil s'est rendu mon vainqueur
Par une seule œillade,
Si d'adorer d'autres appas
Jamais l'amour me persuade,
Je veux que sa beauté, qui m'a rendu malade,
Ne me guérisse pas.

C'est jurer par les ondes du *Styx* : mais puis-je, ma toute charmante, ma toute précieuse, m'attacher à vous par un serment trop fort ?

Oui, si je n'aime constamment,
Et si jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle,
O grands Dieux! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle.

Je veux bien que le feu dont je brûle pour elle
Ne me brûle jamais.

Que diable allois-je faire dans cette galere ? pourquoi vous aimer, vous qui ne m'aimerez jamais ? Vous me direz toujours avec cette gaieté qui me déſeſpere : Vous m'aimez, parce que je ſuis jolie : je ne vous aime point, parce que vous êtes à faire peur.

Ma raiſon par de vains diſcours
A beau me faire voir le péril que je cours,
Quoiqu'elle me conſeille,
Grands yeux qui paroiſſez ſi doux!
Teint frais & vif! bouche vermeille!
Beaux cheveux! belle Iris! adorable merveille!
Je veux mourir pour vous.

LETTRE VII.

De M. de Méré à Mlle. d'Aubigné.

JE n'oſe vous écrire, Mademoiſelle, quoique vous m'ayez fait la grace de me le permettre, & que ce ne ſoit pas la premiere fois que je me le ſois permis. J'étois bien plus hardi avant d'avoir l'honneur de vous connoître, & je trou-

ve que plus je vous ai vue, plus vous inſpiré de reſpect. Je crois que ſi vous n'étiez que la plus belle & la plus agréable perſonne du monde, je vous dirois librement tout ce qui me viendroit dans la fantaiſie. Mais vous avez tant d'autres qualités de plus haut prix, que lorſque l'on vous écrit ou que l'on vous parle, il eſt bien mal-aiſé de ne vous pas craindre : & je remarque en vous un mérite ſi pur & ſi rare, que j'aurois de la peine à me perſuader que le plus honnête homme qui parut jamais fût digne de vous. Depuis que je vous ai quittée, je n'ai rien vu de de tout ce que j'aime, rien de noble, rien de galant, ni de bon air. Même quand il m'arrive de tourner ma penſée à ces Dames chez qui j'allois quelquefois, lorſque je ne pouvois être auprès de vous, cette idée ne me donne pas des ſentiments bien vifs, & je ne ſonge aux plus accomplies que pour vous mettre au-deſſus d'elles. Encore que vous les effaciez & que vous ſoyez l'admiration de Paris & des mieux faites de la Cour, il eſt pourtant vrai, Mademoiſelle, que c'eſt dans mon eſprit que vous conſervez tous ces avantages. De la ſorte que je les regarde & qu'ils me ſont chers, il me ſemble que les plus grands Princes ne ſauroient être

heureux ſans vous, & que plus ils ont de fortune & de grandeur, plus ils ſont à plaindre de ne vous avoir pas. Auſſi, Mademoiſelle, ſi je m'étois apperçu que les matieres brillantes vous pluſſent, je vous pourrois aſſurer qu'Alexandre & Céſar vous euſſent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais eſt-il poſſible qu'avec tant de raiſons que vous avez d'aimer le monde & la vie, il arrive pourtant que vous ne laiſſez pas quelquefois d'être bien ſombre, & d'avoir de triſtes penſées ? Je vous ai pourtant vue en cet état; & vous me faiſiez ſouvenir de ces temps bas, qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillants jours de l'été. Mais ce qui me plaiſoit tant ne me tourmentoit pas moins; & puiſque votre préſence, qui m'eſt ſi chere, ne m'empêchoit pas de ſouffrir, parce que vous étiez mélancolique, imaginez-vous ſi je ſuis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus, quand votre triſteſſe me revient dans l'eſprit. Croyez-moi, vous devez mieux goûter ce que vous valez : je vous le conſeille ſincérement, & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon, & ce qu'un ancien Grec écrivoit à ſon ami.

Sitôt que je vous perds de vue, je ſuis toujours bien-aiſe d'apprendre de vos nou-

velles; & tout ce que vous me mandez dans votre derniere lettre me rejouit & me paroît de bon ſens, ſi ce n'eſt je ne ſais quoi de triſte qui fait voir aſſez que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons quand vous ferez de retour, & j'eſpere que vous prendrez d'autres penſées. Cependant il ne ſera pas mal-à-propos de vous écrire ce qui me vient dans l'eſprit ſur le ſujet de vos plaintes. Vous ſemble-il donc, mon cher ami, que les Dieux n'ont rien fait pour nous? Et ne ſongez-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien ſain, bien formé, bien vigoureux, capable de ſupporter la faim, la ſoif, la fatigue, & capable de goûter tant d'innocents plaiſirs que la nature nous préſente? Ne tenons-nous pas auſſi de leurs libéralités une bonne conſcience, qui nous exempte de crainte & de remords, un eſprit docile, pénétrant, ſoumis à la raiſon univerſelle, épuré par de profondes réflexions, comme au-deſſus de tout par la Philoſophie? Enfin, ne nous ont-ils pas donné l'un à l'autre! & nous pouvoient-ils faire un meilleur préſent? Que ſi nous ne ſommes pas dans l'abondance, vous imaginez-vous que ce ſoit un ſi grand mal? Peut-être que nous en ſommes plus heu-

reux, car nous n'avons besoin que de peu de choses ; & ce qui se présente en foule & qu'on ne souhaite point, lasse aisément. Mais ce qui nous vient de notre fonds ou de notre industrie, ou même de quelques petites faveurs de la fortune, nous cause toujours un plaisir pur & durable. Considérez d'ailleurs que c'est pour nous que la nature agit, qu'elle étale de si beaux spectacles, qu'elle distingue les saisons, que le Soleil se leve & se couche, & que tant d'astres rendent la nuit agréable. C'est principalement pour nous que toutes ces choses se font, parce que nous en savons mieux profiter que le reste du monde. ¡En effet, connoissez-vous quelqu'un qui se plaise comme nous aux divers chants des oiseaux, ni qui soit si sensible à la douceur d'une belle nuit ? souvenez-vous de plus que ces plaisirs sont accompagnés de tant d'excellentes choses que nous disons dans nos promenades. Remercions-en les Dieux, & désormais gardons-nous bien de nous plaindre : ce seroit une extrême ingratitude. Car, en vérité, nous sommes plus riches que les Rois de Perse, ou du moins nous sommes plus heureux.

LETTRE VIII. (1)

De Me. Scarron à Mlle. de l'Enclos (2)

MAdemoiſelle, voici des vers que Mr. Scarron a fait pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer; & voyez combien je compte ſur vous, je lui ai dit que vous les recevriez de ma main avec plus de plaiſir que de la ſienne. Tous vos amis ſoupirent après votre retour. Depuis votre abſence, ma cour en eſt groſſie; mais c'eſt un foible dédommagement pour eux; ils cauſent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout auſſi ennuyé que les premiers jours de votre départ : il ne s'y fait point : c'eſt une conſtance héroïque. Revenez, ma très-aimable, tout Paris vous en prie. Si M. de Villarceaux ſavoit tous les bruits que Madame de Fieſque ſeme contre lui,

(1) Cette Lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1653.

(2) Ninon de l'Enclos, née à Paris le 15 Mai 1616, morte le 17 Octobre 1706.

il auroit honte de vous retenir plus long-temps. Saint-Evremond veut vous envoyer Châtillon, Mioſſens & du Rincy, en qualité de Chevaliers errants, pour vous enlever dans votre vieux Château. Revenez, belle Ninon, & nous ramenez les graces & les plaiſirs. Ce ſont mes vœux : voici ceux de M. Scarron.

O belle & charmante Ninon!
A laquelle jamais on ne répondra, non,
Pourquoi que ce ſoit qu'elle ordonne;
Tant eſt grande l'autorité
Que s'acquiert en tous lieux une jeune perſonne,
Quand avec de l'eſprit elle a de la beauté!
Le premier jour de l'an nouveau,
Je n'ai rien d'aſſez bon, je n'ai rien d'aſſez beau,
De quoi vous donner une étrenne.
Contentez-vous de mes ſouhaits :
Je conſens de bon cœur d'avoir groſſe migraine,
Si de bon cœur je ne les fais.
Je ſouhaite donc à Ninon
Un mari peu hargneux, mais qui ſoit bel & bon,
Force gibier tout le Carême,
Bon vin d'Eſpagne, gros marron,
Force argent, ſans lequel tout homme eſt triſte & blême,
Et qu'un chacun l'eſtime autant que fait Scarron.

LETTRE IX.

De M. de Meré à Mad. Scarron.

C'Eſt être bien conſtante, Madame, je vous l'avoue, que de me garder toujours quelque place en votre ſouvenir, & de me faire la grace de m'écrire. Penſez-vous néanmoins que de la maniere que vous êtes conſtante, & même opiniâtre, je vous en doive être obligé, & que ce ne ſoit pas plutôt un ſujet de plainte que de remerciment. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir, vous me plûtes bien fort. Et ſi j'oſe me flatter d'une ſi douce penſée, il me ſemble auſſi que vous me fîtes paroître un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un ſuccès agréable. Mais enſuite, après beaucoup d'entretiens & de billets, qui vous ont aſſez témoigné que je vous aime éperduement, & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur, vous en êtes demeurée obſtinément dans un degré d'amitié, qui ne s'éleve guere au-deſſus de l'indifférence. Comme je me plains de votre conſtance, vous me reprochez que je ſuis inégal. Je ne veux pas nier que

je ne le sois pour vous, Madame, & peut-être encore plus que vous ne pensez. Mais vous m'en devez savoir bon gré; car de la sorte que je le suis, il n'y a rien de plus obligeant, puisqu'il ne se passe point de jour, que je n'ajoute de l'estime & de la tendresse aux sentiments que vous m'avez inspiré. Et je vous souhaite encore aujourd'hui plus vivement que je ne faisois hier. Il est vrai que les agréments & les délicatesses de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandez pas tant, & que vous en seriez embarrassée. Je vous assure pourtant que les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaisir, & que jamais on n'est heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne se pouvoir passer l'un de l'autre. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'espere de m'en approcher en peu de temps; & si vous me trouvez sombre & mélancolique à notre premiere vue, n'en soyez pas surprise; car il seroit bien mal-aisé que deux heures de votre conversatton, toute charmante qu'elle est, me pussent guérir de la tristesse que deux mois de votre absence m'ont causé.

LETTRE X.

De Madame Scarron à Madame de Fontenay.

Paris, 14 *Février* 1653.

. . . . Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il, d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vu. Vous l'avez bleſſé dans l'endroit le plus ſenſible ; vous avez trompé ſa confiance ; enfin, c'eſt un déchaînement, une obſtination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez-lui, dites-lui vos mécontentements ; dites tout avec fermeté ; j'épierai le moment. Il ſeroit bien triſte pour moi d'être privée du commerce de la perſonne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas, ne fléchiſſez point ; dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fond, vous n'êtes coupable que d'une imprudence, & ſon cœur eſt porté à vous juſtifier. Mon mari eſt ſurpris d'une ſi prompte rupture ; il prétend qu'au-lieu de vous en allarmer, vous devez en bénir le Ciel.

LETTRE XI.

A Madame de Palaiseau. (1)

Paris, 1654.

J'AI dit à Mr. de Souvré tout ce que vous lui aurez dit vous-même. Je doute qu'il réussisse ; soyez pourtant sûre qu'il fera l'impossible ; il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de son mari ; mais il soutient que vos hauteurs diminuent sa faute. La chose est sans remede ; il tâchera seulement de l'engager à doubler la somme. Avec cela, vous seriez heureuse, si vous saviez l'être, & si la réputation pouvoit se renouveller. Donnez-vous à Dieu ; fuyez du moins le monde pour un temps ; vous pourrez y reparoître ensuite, comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avez toujours aimé la vertu ; quand le public en sera persuadé, & vous le persuaderez par votre retraite, il oubliera vos foiblesses. Monsieur Scarron,

(1) Céleste de Palaiseau, Prieure d'Argenteuil. Scarron l'avoit beaucoup aimée dans sa jeunesse.

qui juge très-sainement des choses, quand il veut bien les considérer sérieusement, est de mon avis. Adressez-vous à quelque homme de bien, qui vous conduise dans les voies du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit; l'expérience doit vous l'apprendre. Jettez-vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.

LETTRE XII.

A Madame de Pommereuil.

Paris, 10 *Juillet* 1655.

MAdame, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion que celle que M. Scarron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même Madame de Longueville; il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne dont il prononce le nom avec respect. A votre considération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à

Madaillan. Madame de Brienne eſt jalouſe de vous ; Madame de Fieſque l'eſt auſſi ; jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chaſuble ; c'eſt le préſent d'une rivale trop redoutable. Si j'en croyois mes amis, je vous priverois des prieres de la Chapelle que vous embelliſſez, & je défendrois au Prêtre de M. Deſlande Payen, de ſe reſſouvenir de ſa bienfaiƈtrice. Madame de Bonneau ſort d'ici ; elle vous eſt ſi attachée, & elle le dit avec tant de plaiſir & de zele, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

LETTRE XIII.

A Madame Fouquet.

Paris, 25 *Mai* 1658.

MAdame, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs ; elle eſt heureuſement terminée par la proteƈtion de ce Héros, auquel nous devons tout, & que vous avez le plaiſir d'aimer. Le Prévôt des Marchands a entendu raiſon, dès qu'il a entendu le grand nom de

Mr. Fouquet. Je vous ſupplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous remercier à Vaux. Madame de Vaſſé m'a aſſurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveriez pas de trop dans ces allées, où l'on penſe avec tant de raiſon, où l'on badine avec tant de grace.

LETTRE XIV.

A la même.

Paris, 4 *Septembre* 1659.

MAdame, la perte que vous venez de faire, eſt une perte publique, par la part que la Cour & la ville y prennent. Si quelque choſe pouvoit en adoucir l'amertume, ce ſeroit ſans doute la preuve que ce triſte événement vous donne de l'eſtime que toute la France a pour vous & pour Monſeigneur le Sur-Intendant. La mort du Duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, Madame, qui ſuis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus beſoin de conſolation, que je ne ſuis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendreſſes infinies; j'avois ſouvent lu dans ſes yeux une félicité

licité & une gloire, à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint Nom soit béni! le Ciel vous l'a ravi Madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

LETTRE XV.

A la même.

Paris, 18 *Janvier* 1660.

MAdame, les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Madame Bonneau m'a faite de votre part; elle m'est si glorieuse, je suis si dégoûtée de ma situation présente, j'ai tant de vénération pour votre personne, que je n'aurois pas balancé un instant, quand même la reconnoissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais, Madame, M. Scarron, quoique votre redevable & votre très-humble serviteur, ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi, mes raisons ne l'ont pas persuadé. Il vous conjure de m'aimer moins, ou de m'en donner des marques, qui coûtent moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête,

Madame, & pardonnez-en la vivacité à un mari, qui n'a d'autres ressources contre l'ennui, d'autre consolation dans tous ses maux, qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Madame Bonneau, que si vous vouliez abréger le terme, j'aurois peut-être son consentement ; mais je vois bien qu'il est inutile de m'en flatter, & que j'avois trop présumé de mon pouvoir. Je vous prie, Madame, de me continuer votre protection ; personne ne vous est plus attaché que moi, & ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XVI.

A Madame de Villarceaux. (1)

Paris, 27 *Août* 1660.

JE n'entreprendrai point de vous faire la relation de l'entrée du Roi. Je vous dirai seulement, que ni moi ni personne ne saurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas qu'il se puisse rien imaginer de si beau, & la Reine

---

(1) Femme de Louis de Mornay, Marquis de Villarceaux, mort à Villarceaux, en 1691.

dut se coucher hier au soir assez contente du mari qu'elle a choisi. S'il y a des relations imprimées, dès aujourd'hui je vous en enverrai; sinon, j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre; & tout ce que je vis hier fort distinctement, est à présent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de suite. La maison de M. le Cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid; elle commença par 72 mulets de bagage; les 24 premiers avoient des couvertures assez simples; les autres, en avoient de plus belles, plus fines, plus éclatantes, que les plus belles tapisseries que vous ayez jamais vues; & les derniers, en avoient de velours rouge, en broderie d'or & d'argent, avec des mords d'argent & des sonnettes; tout cela d'une magnificence sur laquelle on se recria beaucoup. (1) Ensuite vingt-quatre Pages passerent, & tous les Gentilshommes & Officiers de sa maison. Après cela, douze carrosses à six chevaux, & ses Gardes. Enfin, sa maison fut plus d'une heure à passer & à être admirée. Celle de MON-

(1) Dans les Œuvres de La Fontaine, on trouve une Lettre adressée à Fouquet sur cette entrée. Il y est souvent parlé des mulets de Son Eminence.

SIEUR vint enſuite. J'oubliois dans celle de M. le Cardinal, vingt-quatre chevaux de main, couverts de houſſes ſi belles, & ſi beaux eux-mêmes, que je n'en pouvois ôter les yeux. La maiſon de MONSIEUR parut donc très-pitoyable, & il y avoit, dit-on, du deſſein; c'étoit pour montrer l'exceſſive opulence du Cardinal. Le Comte d'Eſtrées appelloit pourtant cela une faſtueuſe ſimplicité. La Maiſon du Roi fut véritablement royale. Vous ſavez, Madame, mieux que moi, ce qui la compoſe. Mais ce que vous n'imaginerez pas, c'eſt la beauté des chevaux que montoient les Pages de la grande & petite écurie, qui les manioient très-adroitement. Les différentes brigades des Mouſquetaires avoient différentes plumes; la premiere en avoit des blanches; la ſeconde, des jaunes, noires & blanches; la troiſieme, des bleues, blanches & noires, & la quatrieme, des vertes & blanches. Les Pages de la chambre étoient vêtus de caſaques de velour de feu, chamarrées d'or; M. de Navailles paroiſſoit à la tête des Chevaux-légers; tout cela magnifique; Vardes à la tête des Cent-Suiſſes; il étoit avec du verd ſur de l'or, & de fort bonne mine. Enſuite.... non. ... Les gens de qualités ſuivoient les Chevaux-

légers ; on en vit un très-grand nombre, tous si bien, qu'on n'en pouvoit préférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : Beuvron passa un des premiers avec Mr.de St. Luc ; il me cherchoit aussi, mais non où j'étois. Tous les autres marchoient assez en désordre. Je cherchai M. de Villarceaux ; mais il avoit un cheval si fougueux, qu'il étoit à vingt pas de moi, lorsque je le reconnus. Il me parut des mieux : il étoit des moins magnifiques, mais le plus galamment. Il avoit un beau cheval, qu'il manioit bien : sa tête brune paroissoit de loin ; & l'on se recria sur lui, quand il passa. Tous ces Messieurs allerent faire de grandes révérences au balcon de l'Abbé d'Aumont. Je vous ai mandé qui y étoit. (1) Le Comte de Guiche marchoit seul, fort paré de pierreries, qui éclatoient au soleil admirablement, entouré de force belles livrées, & suivi de quelques Officiers des Gardes ; il alla sous le balcon, comme vous pouvez penser ; je crois qu'il dut plaire assez ; car il étoit en plein de verd & de blanc, qui réussit fort bien. Les Maréchaux de France précédoient le Roi, de-

(1) Peut-être la Princesse d'Angleterre, depuis mariée à Monsieur.

vant lequel on portoit un dais de brocard . . . . . (*Il y a ici une lacune de quatre pages.*) Le Roi faluoit tout le monde avec une grace & une majefté furprenantes. Enfuite parut M. le Chancelier, en robe & manteau de brocard d'or, environné de laquais & de Pages, vêtus de fatin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes. Enfin, Madame, rien de plus pompeux; des Seigneurs, on ne fauroit dire quel étoit le mieux; & fi j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce feroit au cheval qui portoit les fceaux. La Feuillade avoit affecté une fingularité qui ne réuffit pas: il n'avoit fur la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le Chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds & quelques autres courtifans fuivoient la maifon de Mr. le Cardinal; ce qui furprit tout le monde; on dit que c'étoit par flatterie, & je m'en informerai. Le Chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. Rouville étoit en houffe d'emprunt. Pour moi, j'aurois pris le parti de n'y pas être; car le Roi fait bien qu'il n'eft pas en état de faire ces dépenfes - là. Voilà, Madame, tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main fi laffe, que je ne vous remercierai point

de toutes les bontés que vous me témoignez. Madame de Préaux m'envoya encore hier au ſoir une de vos lettres, dont je vous rends mille graces. Je n'enverrai celle-ci à la poſte que le plus tard que je pourrai, afin d'attendre des relations, s'il y en a d'imprimées.

Dans les premieres harangues que l'on a faites, je n'ai point oui parler de celle du Préſident Amelot. On ne peut encore ſavoir ce qu'ils auront fait, ni celui qui aura le mieux réuſſi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaiſes. Les Préſidents à Mortier étoient aſſez ridicules avec leurs mortiers ſur la tête, qui de loin paroiſſoient de ces boîtes plates de confiture. On chante aujourd'hui le *Te Deum.* Dimanche, il y aura un feu ſur l'eau devant le Louvre. On ne parle que de plaiſirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand, que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon reſpect.

Signé D'AUBIGNY.

P. S. Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la ville, que l'on lui apporta, à Mr. de Trêmes, qui les envoya ſur l'heure à Madame de Navailles. Les relations ne ſont pas encore impri-

mées : je vous envoye ce qu'il y a. Trouvez bon que je fasse ici mes compliments à M. de Villarceaux, & à M. & à Mademoiselle de la Garanne.

LETTRE XVII.

A la Maréchale d'Albret.

Des Ursulines de la Rue St. Jacques, 1664.

MAdame, je suis pénétrée du service que vous m'avez rendu ; & ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'ayez accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action, jugez, Madame, de ma reconnoissance & de mon respect. Je pourrai donc enfin désormais travailler tranquillement à mon salut : j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cents livres de plus que n'avoit M. Scarron, leur sont dues en bonne morale, ne fut-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami.

LETTRE XVIII.

A M. d'Hermilly.

De St. Germain, le 18 Septembre 1664.

NOus avons fait vœu, mon cher cousin, de paſſer ici une partie de l'Automne; vous ferez donc ſans nous la vendange: croyez qu'il n'y a qu'une réſolution auſſi forte que celle que nous avons priſes, qui puiſſe nous faire refuſer vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme, très-agréable pourtant. Madame de Fieſque, Beuvron, Mlle. de Praſlin & Coulanges, nous donnent tous les ſoirs un petit concert. L'Abbé fait des vers, on nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous; & le reſte de la journée, nous le donnons au jeu, à la converſation, à la muſique. A St. Germain, tout eſt plaiſir; à Paris, tout ennuye, tout endort.

Les jours ſont plus ſereins, les zéphyrs ſont plus
doux:
C'eſt dans ces lieux charmants que regne l'innocence:

Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.
Que vos Courtisans soient jaloux!
Du bonheur ils ont l'apparence,
Nous en avons la jouissance.
D'un favori superbe ils craignent le courroux;
D'amour seul nous craignons les coups.
L'art semble fait pour eux, & pour nous la nature.
Les fruits font nos repas, les fleurs notre pature.
Nul autre miroir parmi nous,
Que le crystal d'une onde pure.

Adieu, mon cher cousin, & bonnes vendanges.

LETTRE XIX.

A Madame la Duchesse de Richelieu.

Le 20 Février 1666.

JE vous remercie, Madame, de tout mon cœur, de la retraite que vous m'offrez; mais je suis bien éloignée aujourd'hui de penser à quitter la rue St. Jacques; il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur, Madame, de vous porter moi-même le voile, & tel que vous l'a-

vez commandé. Mon deuil eſt bien différent de celui de la Cour; j'ai à pleurer ma bienfaictrice, & mon repos & mon bonheur. Avez-vous lu, Madame, le ſonnet que l'Abbé a fait ſur cette mort? C'eſt la plus belle choſe du monde. Il faut que l'Abbé aime la vertu, puiſqu'il la loue ſi bien.

LETTRE XX.

A la même.

Le 3 *Mars* 1666.

MAdame, je le jure en préſence de Dieu, quand même j'aurois prévu la mort de la Reine, je n'aurois point accepté ce parti; j'aurois encore mieux aimé ma liberté; j'aurois réſpecté mon indigence. Mes amis ſont bien cruels, Madame; ils me blâment d'avoir rejetté les propoſitions d'un homme riche & de condition à la vérité, mais ſans eſprit & ſans mœurs. J'ai dit à ce ſujet à Madame la Maréchale, tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus ſenſé; elle me condamne, elle m'impute des malheurs. A la vérité, je n'aurois pas aujour-

d'hui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister ; mais Dieu y pourvoira : & j'aurois à présent à regretter ma solitude, ma liberté, mon repos, biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle ; si le refus étoit à faire, je le ferois encore, malgré la profonde misere dont il plaît au Ciel de m'éprouver ; je me suis bien consultée ; j'ai tout considéré, tout pesé, tout vu. Je ne suis donc pas coupable, Madame ; je ne suis que malheureuse, & c'est bien assez.

LETTRE XXI.

A Mademoiselle de l'Enclos.

Le 8 *Mars* 1666.

VOtre approbation me console de la cruauté de mes amis ; dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale, on me blâme ; à St. Germain, on me loue ; & nulle part, on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ?

ô Dieu, quelle différence ! Sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie; celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, & cette bonté d'esprit que presque personne ne lui a connu : celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide; s'il parle, il est ridicule. Mon mari avoit le fond excellent : je l'avois corrigé de ses licences; il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple : C** n'aime que les plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue ; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare & prodigue ; au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la premiere fois devoit être la derniere. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, & le sera toujours; je l'ai trop éprouvé, que le mariage ne sauroit être délicieux ; & je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes compliments à M. de la Rochefoucault; & dites-lui que le Livre de Job & le Livre des *Maximes*, sont mes seules lectures.

Vous ne ſerez pas remerciée, puiſque vous ne voulez pas l'être; mais la reconnoiſſance ne perd rien au ſilence que vous m'impoſez. Que je vous dois de choſes, ma très-aimable!

LETTRE XXII.

A Madame de Chantelou.

Paſſy, 28 *Avril.*

ME voilà, Madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me ſoumets à la providence; & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu? mes amis m'ont conſeillé de m'adreſſer à M. ***, comme s'ils avoient oublié les raiſons que j'ai de n'en rien eſpérer : irai-je le regagner par mes ſoumiſſions, & briguer l'honneur d'être à ſes gages? On m'a envoyée à M. Colbert, mais ſans fruit. J'ai fait préſenter deux placets au Roi, où l'Abbé Teſtu a mis toute ſon éloquence; ils n'ont pas ſeulement été lus. Oh! ſi j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux! qu'on doit peu compter ſur les hommes! Quand je n'avois beſoin de rien, j'aurois obtenu un Evêché; quand

j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de Chalais (1) m'a offert sa protection, mais du bout des levres. Madame de Lyonne m'a dit : *Je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, & personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit ; le Maréchal, occupé à demander pour lui-même : enfin, Madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfants par ses adversités ; qu'il m'appelle, je le suivrai dans la regle la plus austere ; je suis aussi lasse du monde que les gens de la Cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame, des consolations Chrétiennes que vous m'offrez, & des bontés que mon frere m'écrit, que vous daignez lui témoigner.

---

(1) Depuis Princesse des Ursins.



LETTRE XXIII.

A Mademoiselle d'Artigny.

Paris, 30 *Juin.*

SI tout ce que Madame l'Ambaſſadrice me dit de Dona Camerera eſt vrai, je n'aurai lieu de regretter, ni Paris, ni le Poitou. Notre Princeſſe eſt riche & bonne ; elle a été élevée ici, & elle aimera tout ce qui en eſt. Je ne ſerai pas mal à la Cour ; ce n'eſt qu'un enfant, mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais ſont polis à l'excès, pleins d'eſprit & magnifiques, à en juger par ceux-ci. A Lisbonne, il y a plus de ſociété qu'on ne dit ; & les chaleurs n'y ſont pas exceſſives ; enfin, on m'y promet toutes ſortes d'agréments. Et que quitté-je ici ? des amis à qui je ſuis à charge ; des gens qui ne ſavent pas ſervir l'infortune. Le Maréchal d'Albret eſt le ſeul qui me reſte ; mais les choſes ſont bien changées ; autrefois mon ami, il eſt aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéreſſer pour moi auprès de Madame de Monteſpan ; ménagez-moi, je vous prie, l'honneur de lui

être présentée, lorsque j'irai vous faire mes remerciments & mes adieux. Que je n'aye point à me reprocher d'avoir quitté la France sans en avoir revu la merveille !

LETTRE XXIV.

A Madame de Chantelou.

Paris, 11 *Juillet* 1666.

JE n'irai point en Portugal, Madame, c'est une chose décidée. Ces jours passés, Madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. » Pour Lisbonne ! dit-elle, mais cela est bien loin ; » il faut rester ici ; Albret m'a parlé de » vous, & je connois tout votre mérite ; " j'aimerois bien mieux, disois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misere. Je la lui peignis, mais sans me ravaler ; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée ; que j'avois sollicité en vain M. Colbert ; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi ; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête ; que

la longueur du voyage ne m'effrayoit point, puifque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente du vrai (1) de mes expreffions & de la briéveté de mon récit. Madame de Montefpan en parut touchée, & m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle fe chargea de préfenter au Roi; je la remerciai très-affectueufement; j'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus auffi contente, que fi notre Abbé y avoit mis tout fon efprit. Je le lui fis remettre par la bonne Dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté; peut-être la main qui l'a offert, l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'eft joint à elle; c'eft prefque le feul homme de ma connoiffance que je n'avois pas prié de me fervir, & le feul qui m'ait fervi. Enfin, ma penfion eft rétablie fur le même pied que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'eft plus qu'il n'en faut pour ma folitude & pour mon falut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret, qui m'annonce cette nouvelle, & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part eft

(1) Mot favori de Me. de la Fayette.

la meilleure réponſe à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Madame de Monteſpan & M. d'Alincour.

LETTRE XXV.

A Mademoiſelle de l'Enclos.

Paris, le 18 *Juillet* 1666

LE Maréchal d'Albret eſt mon ami de tous les temps ; je ne ſache pas qu'il ait été mon amant : quand on vous a ſervi, belle Ninon, on devient d'une délicateſſe extrême. Je le vois tous les jours, & vous ſavez bien qu'on peut le voir ſans danger. Vous vous plaignez de ſon abſence; je ſuis trop fidelle à l'amitié, pour que vous puiſſiez vous en prendre à moi ; venez ſouper ce ſoir chez moi, & préparez votre vengeance. Madame de Fieſque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le Maréchal de belle humeur. Je vous attends, à moins que le Marquis n'y mette obſtacle ; menez-le, ſi vous ne portez pas votre luth ; mais ſongez bien qu'il nous faut ou le luth ou le Marquis.

LETTRE XXVI.

A Monsieur l'Abbé Testu.

Paris, le 15 Novembre.

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre Abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu; on n'oublie pas dans la solitude des amis à qui l'on en doit tous les agréments. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme; le Pere Bourdaloue ne me parleroit pas sur ce ton; vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours; viendra un temps où vous préférerez le Ciel à la Terre; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas; ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons? Elle est le fruit de réflexions sérieuses; je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut; vous devez sentir vous-même combien cela est difficile. J'aime bien cette maxime du Pere Joseph: » Pour » être vertueux à Paris, il ne suffit pas » de le vouloir." Je ne veux pourtant pas en sortir encore; trop de chaînes m'y

attachent ; & à ma foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si l'on vous a dépeint mon Directeur (1) comme un homme rigide ; mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocents, mais il ne permet pas de traiter d'innocents ceux qui sont criminels. Sa piété est douce, gaie, point fastueuse ; mais il veut une vie chrétienne & active ; c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions ; il s'en rend maître, & il y substitue des mouvements contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit ; j'obéis ; mais voyant que je bâille, & que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

---

(1) Mr. l'Abbé Gobelin, Docteur de Sorbonne.



LETTRE XXVII.

A Madame d'Hudicour.

Paris, le 24 Mars 1669.

MOnſieur de Vivonne m'a déja parlé : je ſuis fort ſenſible à l'honneur qu'on veut me faire ; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille ; me couvient-il de ſacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce myſtere, ce profond ſecret qu'on exige de moi, ſans m'en donner poſitivement la clef, peuvent faire penſer à mes amis qu'on me tend un piege. Cependant, ſi les enfants ſont au Roi, je le veux bien ; je ne me chargerois pas ſans ſcrupule de ceux de Madame de Monteſpan : ainſi il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même choſe à Madame de Thianges, & c'eſt une précaution que m'inſpire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicateſſe ; mais depuis j'ai appris bien des choſes qui me la preſcrivent comme un devoir. Et vous, me blâmerez-vous auſſi ?

LETTRE XXVIII.

A la même.

Paris, 24 Décembre 1672.

LA petite se porte mieux : Puthau vous a donné une fausse allarme : je n'ai pas craint un seul instant, & vous savez qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler : les douleurs ont été assez vives, mais sans convulsions : soyez donc tranquille, ma chere Madame. Les enfants furent avant-hier à St. Germain : la nourrice entra, & je restai dans l'anti-chambre. » A qui sont ces enfants ? lui » dit le Roi. Ils sont sûrement, repon-» dit-elle, à la Dame qui demeure avec » nous ; j'en juge par les agitations où » je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et » qui croyez-vous, reprit le Roi, qui en » soit le pere ? Je n'en sais rien, repartit la » nourrice ; mais je m'imagine que c'est » quelque Duc ou quelque Président du » Parlement. " La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a ri aux larmes.

LETTRE XXIX.

De M. de Meré à Mad. Scarron.

JE ne crois pas avoir été de ma vie ſi ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorſque vous me fîtes ſigne de monter dans votre chambre. Et ſi de loin vous me parûtes belle & brillante, je fus encore plus ſurpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le duſſe pas être. Car qui ſait mieux que moi, & qui l'a plus profondément ſenti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédez en rien aux plus aimables de la Cour? Mais, ſans mentir, Madame, vous aviez dans ces moments des graces bien particulieres, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes viſible que pour fort peu de gens, je penſois que vous feriez ſeule. C'eſt ſeule qu'on vous ſouhaite le plus. Je fus néanmoins bien-aiſe de m'être trompé. La bonne mine de Monſieur.... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choſes qu'il diſoit, & ſa maniere de s'expliquer me donnerent de l'admiration; & me firent connoître que le bonheur ne ſe peut limiter.

miter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du ſeul plaiſir de vous regarder & de vous écouter. Je vous avoue pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutôt allé, que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'eſt donc pas une choſe bien étrange, ſi vous l'avez quelquefois auprès de vous, malgré votre humeur ſolitaire; je ne m'étonne pas non plus s'il quitte ſi ſouvent la Cour pour venir goûter les charmes de votre converſation. Auſſi, Madame, je ſuis perſuadé qu'il auroit moins de plaiſir à prendre la conduite d'un ſi beau Royaume ſous le plus grand Prince du monde, qu'à gouverner une ſi belle Dame. Ces deux Charges méritent bien d'être briguées; & celui qui diſcouroit avec vous me ſemble aſſez habile homme pour eſpérer l'une, & même aſſez honnête homme pour aſpirer à l'autre. Mais, Madame, quand ce ſeroit le plus honnête homme qu'on ſe puiſſe imaginer, toujours devroit-il bien craindre que votre ſévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes graces, que ſon mérite ne l'en pourroit approcher.

LETTRE XXX.

De Me. Scarron à Me. de Montespan.

Anvers, le 18 Avril 1674.

MAdame, notre voyage a été fort heureux, & le Prince se porte aussi bien que la Marquise de Surgeres; tous deux également inconnus, tous deux très-fatigués, tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même temps que nous avons eu dans la route, c'est-à-dire, le plus beau du monde. Le Prince est assez gai, il a bon appetit, & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere, moi qui en ai toute la tendresse, & qui partage avec vous tous ses maux.

LETTRE XXXI.

A la même.

Anvers, le 20 Avril.

MAdame, le Médecin visita hier le Prince : il parla de fort bon sens

sur son incommodité ; il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, point charlatan. Cependant je vous avoue, Madame, que j'ai de la peine à le lui confier ; mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voyage ; demain il commencera ses remedes : je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil : il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement, & cela me rassure. Le Prince lui a dit : » Au moins, Monsieur, je ne suis pas » né comme cela ; voyez maman : & » papa n'est pas boîteux : " il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus, & nous y vivrons d'une maniere fort retirée ; heureux si nous pouvons en rapporter la santé : je la demande à Dieu à toutes les heures du jour ; & je ferai dire cent messes à cette intention. Le petit Mignon baise très humblement les mains à la belle Madame.

LETTRE XXXII.

De Madame de Maintenon à la même.

Barege, le 10 Juin 1675.

LE Mignon ſe porte bien : nous arrivons dans le moment. Ce voyage n'en eſt pas un; c'eſt une agréable promenade. La Guyenne a fait des merveilles; & j'ai déja promis à Meſſieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu; par-tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriez été enchantée, Madame, & vous n'imaginerez point juſqu'où va l'amour de ces peuples pour le Roi, & pour tout ce qui lui appartient. Le Mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bordeaux. Mr. le Ragois s'eſt chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours, nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y ſerons pourtant auſſi libres que ſi nous étions ſeuls, quoique nous nous ſoyons déja apperçus que nous ſom-

mes trop respectés pour n'être pas un peu contraints : voilà un barbouillage du Mignon.

Du Duc du Maine à sa mere.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur, & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Madame de Maintenon passe tous les jours à filer; & si l'on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit; elle espere bien d'en venir à bout, & le Mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'histoire de César : je lis à présent celle d'Alexandre, & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartufferie de l'Aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain est fort paresseux. J'ai donné mon amitié à Anse, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Hénaut est complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. La couture n'aime pas à me prêter les jupes de Me. de Maintenon quand je veux me déguiser en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivez au cher petit Mignon. J'en

ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne feroit que pour vous plaire; car je vous aime au fuperlatif. Je fus charmé, & je le fais encore du petit figne de tête que le Roi me fit quand je partis, mais fort mal content de ce que tu ne me paroiffois pas affligée : tu étois belle comme un Ange.

LETTRE XXXIII.

A Madame de Coulanges.

JE vous fais mille remerciments, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus font au-deffus de mon mérite ; mais rien n'eft au-deffus de mes foins : je confume le plus beau de ma vie au fervice d'autrui : je fuis toujours dans des inquiétudes mortelles, & vous ne fauriez croire combien les défagréments néceffaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois befoin de repos, & je vis dans une action continuelle ; pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne fauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie Madame de Sévigné. Dites-lui

combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire ſort d'ici, fort piquée, je penſe, de n'avoir pu me perſuader de ſouper ce ſoir chez ſa mere. Je ne ſerois jamais à moi, ſi je ne refuſois pas toujours. Ma ſervitude finira. Mais hélas! peut-être finira-t-elle par une autre ſervitude. Le Mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges : il les a récités avec graces : on en a demandé l'Auteur : je l'ai nommé : on a ſouri ; dans ce pays-ci rien ne ſe perd.

LETTRE XXXIV.

A Madame d'Hudicour.

LE mariage dont on vous a parlé n'a été propoſé que d'une maniere fort vague, & c'eſt bien aſſez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi : il n'a ni biens ni mérite ; & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuſer un Duc. J'ai remercié Madame de Monteſpan, & rejetté la cauſe de mes refus ſur ma tendreſſe pour les Princes. Je l'en ai ſi bien perſuadée, que je ſuis ſûre qu'elle ſe repent à préſent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne ſe doute pas que je l'aye

pénétrée, & elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous sommes embrassées : désormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en signer le traité. On est malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi des traités dépend des serments. Il faut s'accoutumer à tout : j'ai déja renoncé à mes goûts, à ma santé, à mes plaisirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux sentiments qui m'attachent à vous.

LETTRE XXXV.

A Madame de Coulanges.

5 Février 1565.

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon, que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est une assez belle maison ; un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux de-

hors, des bois où Madame de Sévigné rêveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer; mais le temps n'est pas encore venu. Il est vrai que le Roi m'a nommée Madame de Maintenon; que j'ai eu l'imbécillité d'en rougir; & tout aussi vrai, que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui, que celle de porter le nom d'une tere qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Madame de Montespan qu'il y a de faux freres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée de tout ce qui se fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuser d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom: ce ne sont pas ses amis qui le disent: ce sont ou mes ennemis ou mes envieux: peu de bonheur en attire beaucoup. Le voyage de Barege n'est pas encore fixé: au retour je serai plus libre, & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent. M. de Coulanges est ici: on s'en apperçoit bien: on s'ennuyoit.



LETTRE XXXVI (1).

A Madame de Montespan.

1677.

MAdame, voici le plus jeune des Auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il auroit bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, & qu'il y ait peu d'Auteurs que le Ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il

(1) Cette Lettre fut imprimée l'année suivante à la tête d'un Livre intitulé : ŒUVRES DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. *Cette Epître dédicatoire est tournée*, dit Bayle, *de la maniere la plus délicate : il semble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer : cependant on loue jusqu'au vif ; & on va bien-loin en peu de paroles.*

avoue que votre converſation a beaucoup aidé à perfectionner en ſa perſonne ce que la nature avoit commencé. S'il penſe avec quelque juſteſſe, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il fait faire déja un aſſez juſte diſcernement des hommes, ce ſont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ſes plus ſecretes penſées, je ſais avec quelle admiration il vous écoute ; & je puis vous aſſurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ſes livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous préſente quelques traits aſſez beaux de l'Hiſtoire ancienne : mais il craint que dans la foule des événements merveilleux qui ſont arrivés de nos jours, vous ne ſoyez guere touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des ſiecles paſſés : il craint cela avec d'autant plus de raiſon, qu'il a éprouvé la même choſe en liſant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes ſe ſoient fait une néceſſité d'apprendre par cœur des Auteurs qui nous diſent des merveilles ſi fort au-deſſous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que Florus & Juſtin lui racontent ? Ses nourrices

dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, & il a déja vu chanter en France des *Te deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement : je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de César, je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en Héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présents, & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis, Madame, votre très-humble & très-obéissante servante.

LETTRE XXXVII (1).

De Mad. de Montespan au Roi.

VOus me demandâtes, mon cher, si votre Couronne n'étoit pas le charme de votre amour; & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dites que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous de votre pénétration, puisque vous ne les démêlez pas? Moi ambitieuse! moi qui crois voir dans les yeux de tou-

(1) C'est cette fameuse Lettre qu'on dit que Madame de Maintenon dicta à la Marquise de Montespan, & à laquelle on attribue communément la fortune de Madame de Maintenon, par une suite du goût que Louis XIV prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

tes les femmes le même amour qui est dans mon cœur pour le plus aimable des hommes!

Faut-il vous rappeller cette querelle que je vous fis sur votre froideur il y a quelques jours? Je ne me souviens pas de ce que je vous dis alors; mais je sais bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer? Si je n'avois aimée que le Roi, ne me serois-je pas payée de vos excuses? auriez-vous eu tant de peine à me persuader, à m'appaiser? Quand je vois la tendresse qui parle dans vos yeux, ne voyez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte? Quand mon cœur se livre aux plus doux transports, & qu'il y succombe, dites-moi, mon cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition? Vous aimez, & vous ne reconnoissez pas l'amour! Je vous en dirois davantage; mais le dépit m'arrache la plume de la main.

❦

LETTRE XXXVIII.

De Me. de Maintenon à Me. de Coulanges.

Coignac, 16 Juin 1677.

JE n'ai que le temps de vous dire deux mots : je ſuis auſſi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis, j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ſes ſentiments, & je voudrois m'être trompée. Mes compliments à M. de Coulanges, & puis à l'Abbé, & puis à l'Abbeſſe. Je ſerai toujours, &c.

LETTRE XXXIX.

A Madame de Monteſpan.

Barege, Samedi, 1677.

MAdame, je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il aſſure que vos lettres ſont auſſi belles que vos yeux. Que je vous conte

une réponse qui m'a fait plaisir, parce quelle m'a paru au-dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques manieres hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui : » Cela lui est bien » aisé, me répondit-il; il est si sûr de son » rang ! & moi j'ignore quel est le mien." Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Madame du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Je vous en remercie très-humblement, Madame, & l'on ne peut être avec plus de respect, &c.

LETTRE XL.

A l'Abbé Testu.

ET voilà comme les curieux sont toujours mal informés. Mon éloignement de la Cour est si peu décidé, que j'y tiens par des liens plus forts que jamais. Je n'ai aucun sujet de mécontentement, & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en Religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Madame de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorez de m'être mis en tête d'accréditer les vapeurs : il est vrai qu'elles

ſont ici beaucoup plus communes qu'autrefois ; mais vous ſavez bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la ſource de cette mode. Tout le monde eſt ici entre la crainte & l'eſpérance : on nous promet de grands événements : vous verrez à la maniere dont j'y prendrai part que je ne penſe guere à quitter ce pays : non, je ne le quitterai que quand vous ſerez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expreſſément qu'il ne vouloit déſormais que de pieux Eccléſiaſtiques. Que d'Abbayes vaqueront ! allez-vous dire. Adieu, mon pauvre Abbé : ne m'écrivez point quand vous aurez votre accès : vous voyez, vous peignez tout ſi noir, que ſi j'aimois la ſolitude, vous me la feriez haïr.

LETTRE XLI.

A Madame de Monteſpan.

Maintenon, 13 Mars 1678.

MAdame, vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand ; il y a apparence qu'à l'heure qu'il eſt, la citadelle aura ca-

pitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joie. Ma belle-sœur & mon frere arriverent ici hier, pénétrés de vos bontés : le Prince se porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

Du Duc du Maine au Roi.

Sire, si Votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant; car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive; & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, que pour aller faire un feu de joie.

De Madame de Maintenon.

Vous trouverez, Madame, Maintenon bien changé. Mignard s'est surpassé, & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre Conquérant. Si jamais passion fut pardonnable, c'est celle là, sans doute; mais je le dirai toujours, il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.

LETTRE XLII.

De la Comteſſe de Bregy à Madame de Maintenon.

EN vérité, Madame, l'on rachete ſi bien par l'ennui de votre abſence le plaiſir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la viſite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laiſſe. Et le monde ſe montre en vous d'un ſi beau côté, que j'ai penſé quitter ma ſolitude pour m'y en retourner, ſi je ne m'étois ſouvenue que de tous ceux qui le compoſent, il n'en eſt preſque point qui vous reſſemble. Cela me fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec deſſein de me ſervir de la liberté de la ſolitude, pour penſer ſouvent à vous, mais ſans prétendre d'en être récompenſée par la même choſe, la Cour ayant trop de perſonnes préſentes, pour que les abſents s'attendent à quelque place. Mais s'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre ſouvenir, que ce ne ſoit jamais, Madame, ſans penſer à moi, comme à la perſonne qui eſt le plus à vous.

LETTRE XLII.

De Madame de Maintenon à Mademoiselle de l'Enclos.

Versailles, 12 *Novembre* 1679.

CONtinuez, Mademoiselle, à donner de bons conseils à M. d'Aubigné : il a bien besoin des leçons de *Leontium.* Les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévere. Madame de Coulanges m'a donné des assurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit : je suis étrangere dans ce pays, sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, & que le souffle le plus léger de la fortune tournera contre moi ; sans autres parents que des gens qui demandent sans cesse, & qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entiere ; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Mademoiselle, (car vous ne cesserez jamais de l'être) les intrigues de la Cour sont bien moins agréables que le

commerce de l'esprit. Mes compliments à nos anciens amis. Madame de Coulanges & moi nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon, & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à M. d'Aubigné.

LETTRE XLIV.

A Madame de Frontenac. (1)

1680.

MOnsieur de Louvois a ménagé à Madame de Montespan un tête-à-tête avec le Roi. On le soupçonnoit depuis quelque temps de ce dessein ; on étudioit ses démarches ; on se précautionnoit contre les occasions ; on vouloit rompre ses mesures ; mais elles étoient si bien prises, qu'on a enfin donné dans le piege. Dans ce moment ils en sont aux éclaircissements, & l'amour seul tiendra conseil aujourd'hui. Le Roi est ferme ; mais Madame de Montespan est bien aimable dans les

---

(1) On n'a pu recouvrer que des fragments des Lettres à Me. de Frontenac.

larmes. Madame la Dauphine eſt en priere : ſa piété a fait faire au Roi des réflexions ſérieuſes ; mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette Princeſſe s'eſt fait un point de conſcience de travailler à la converſion du Roi ; je crains qu'elle ne l'importune & ne lui faſſe haïr la dévotion : je la conjure de modérer ſon zele : elle m'admet quelquefois à ſes exercices de piété : je vous aſſure qu'il n'eſt point de cœur plus à Dieu. Madame de la Valliere eſt un exemple bien frappant du pouvoir de la grace : le Roi en parle volontiers, & je ne puis me perſuader que Louvois & Madame de Monteſpan effacent de ſon eſprit ces ſaintes impreſſions. Mais encore un coup, l'eſprit eſt prompt, & la chair eſt foible.

LETTRE XLV.

A la même.

23 *Août* 1680.

CEt éclairciſſement a raffermi le Roi : je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie ſi redoutable : il avoue que

M. de Louvois eſt un homme plus dangereux que le Prince d'Orange; mais c'eſt un homme néceſſaire. Madame de Monteſpan a d'abord pleuré, enſuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur : elle s'eſt déchaînée contre moi ſelon ſa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour ſon honneur, elle devroit du moins ſauver les apparences. La Feuillade s'eſt brouillé avec Colbert, & réconcilié avec Louvois. Le Prince de Marſillac trompe toute la Cour. La Ducheſſe du Lude ſe tient au grand nombre. Madame de Rochefort eſt entrée dans les pieuſes intentions de Madame la Dauphine. Madame du Freſnoy veut me perſuader que le Roi me trompe : & quel intérêt auroit-il à me tromper ? Mes amis ne me laiſſent pas le temps de reſpirer : je ſuis plus contente de la diſcrétion de mes parents. Je vous attends après demain à Maintenon.

LETTRE XLVI.

A la même.

JE ſuis dévorée de chagrins : je m'étois flattée que Madame de Monteſpan

ceſſeroit de me perſécuter, & que je pourrois enfin faire paiſiblement mon ſalut auprès d'une Princeſſe, qui donne à toute la Cour un exemple bien admiré & bien peu ſuivi. Elle s'eſt raccommodée avec le Roi ; Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire : elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu, que votre volonté ſoit faite! Elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures : le Roi nous ſurprit au milieu d'une converſation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embraſſer & de nous aimer : vous ſavez que ce dernier article ne ſe commande pas. Il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aiſé de donner la paix à l'Europe, que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

LETTRE XLVII.

A la même.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon : le Roi veut m'y ſurprendre un jour, & ce jour ſera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de

de repos : Madame la Dauphine est en retraite. Je ne ferois plus ici, si sa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi : je ne fus jamais si agitée ni si combattue.

LETTRE XLVIII.

A la même.

10 *Octobre 1680.*

Je reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma santé qui s'affoiblit tous les jours, ne me permettra pas d'en jouir long-temps. Tout ce que j'acquiers en crédit, je le perds en tranquillité : cette vie m'est insupportable. Le Roi se défie de moi & me craint : il me comble de biens pour me fermer la bouche : il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel, qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choses : si cela continue, je me retirerai : il est sûr que c'est offenser Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenser. La piété contracte une certaine tiédeur, sans qu'on s'en apperçoive. Je ferois déja hors de ce pays,

ſi je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le deſir de mon ſalut. Je ſacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici : & je ne puis me réſoudre à accomplir mon ſacrifice. La piété de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons ſentiments, & en même-temps détruit tous mes projets.

LETTRE XLIX.

A la même.

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me faiſois illuſion : je ſuis encore bien loin du détachement où j'aſpire. Mes chaînes ne furent jamais ni ſi peſantes ni ſi fortes. Je ne ſais que dire à l'Abbé Gobelin : je crains de lui ouvrir mon cœur, parce que je crains de me rendre coupable d'une obſtination qui offenſeroit Dieu ; je ſuis une malade qui cache ſon mal par la crainte des remedes.

LETTRE L.

A la même.

SEs diſcours m'affligeroient bien plus vivement, ſi je ne ſavois par qui ils lui ſont inſpirés. Je n'eus jamais tant de plaiſirs éclatants d'un côté, ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe, parce que mes meſures ſont tous les jours dérangées. Je ſuis ſi malheureuſe, je l'ai tant été juſqu'ici, qu'il y a eſpérance que la proſpérité ne me gâtera pas.

LETTRE LI.

A la même.

J'Obtiens tout : mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur eſt déchiré, & le ſien n'eſt pas en meilleur état. A quarante-cinq ans, il n'eſt plus temps de plaire ; mais la vertu eſt de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon eſprit, on l'a dit autrefois de mon viſage : ces louanges ne me ſéduiſoient point ; jugez ſi je ne réſiſterai pas aux vôtres.

LETTRE LII.

A la même.

RUvigny eſt intraitable. Il a dit au Roi que j'étois née Calviniſte, & que je l'avois été juſqu'à mon entrée à la Cour. Ceci m'engage à approuver des choſes fort oppoſées à mes ſentiments. Il y a long-temps que je n'en ai plus à moi. Que je ſerois heureuſe, ſi c'étoit à Dieu que j'en euſſe fait le ſacrifice !

LETTRE LIII.

A la même.

IL n'y a que Dieu qui ſache la vérité ... Il me donne les plus belles eſpérances. Mais je ſuis trop vieille pour y compter. Si Madame de Monteſpan étoit .... » Il » y a long-temps, que, dit-elle, elle ne » s'eſt pas laiſſée aller à cette foibleſſe : » ce n'eſt pourtant point ici qu'on peut ſe faire une ame forte... Je le renvoye toujours affligé, & jamais déſeſpéré.

LETTRE LIV.

Du Chevalier de Méré à Me. de Maintenon.

J'Ai une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir, Madame ; & quand je vous rencontre, il me semble que vous ne me fuyez pas. Je fus tout hier à St. Cloud avec Madame la Maréchale de Clerambaud. Nous y parlâmes de vous, à peu près comme vous l'eussiez pu desirer. Je vous louois sans flatterie, & de temps en temps je vous blâmois sans médisance. Madame la Maréchale enchérissoit volontiers sur les louanges que je vous donnois ; & quand je trouvois quelque chose à redire en vous, elle tâchoit de l'excuser ou de l'adoucir. Enfin, elle me chargea d'aller vous prier de sa part de venir dîner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commission, & voilà que Madame la Maréchale me mande que Mademoiselle, qui devoit aller ce matin voir la Reine, a remis ce voyage à la semaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à St. Germain,

s'il ne me venoit dans l'esprit que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile, & que si je vous demandois inutilement, cela pourroit vous faire tort & me nuire aussi. Car il est vrai, Madame, que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé, c'est qu'on s'imagine que vous négligez vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde, je tiendrois à fort grand déshonneur qu'une personne si sage & de si bon goût, donnât à penser qu'elle m'eût oublié après une si longue amitié. D'ailleurs, j'ai tant soit peu de cette humeur de Fée dont on vous accuse, & je cherche ordinairement la solitude au milieu même de Paris. Ainsi, quelque estime, quelque inclination que nous ayions l'un pour l'autre, je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble, & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage qui n'est pas à mépriser; car nous pouvons par-là nous acquérir la gloire d'une extrême constance, si nous continuons toujours à nous aimer, sans nous voir, ni sans nous écrire. Pour moi, je vous estime tant, Madame, que je ne cesserai de témoigner par-tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs, &c.

LETTRE LV. (1)

Du même à la même.

EN vérité, Madame, il feroit bien mal-aifé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la Cour, & d'eftimer conftamment ceux qui n'y font rien, quand ce feroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur fi extraordinaire; mais dès le temps que j'avois l'honneur de vous approcher, je m'appercevois que vous faviez toujours diftinguer le vrai mérite parmi de certaines chofes brillantes, qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait efpérer que vous ne défapprouverez pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je penfe avoir été le premier qui vous ait donné de bonnes leçons; & je puis dire, fans vous flatter, que jamais en-

(1) Il eft vraifemblable que cette Lettre finguliere eft de l'année 1683. Le Chevalier de Meré & Louis XIV, faifoient dans le même temps les mêmes propofitions à la même femme.

fance ne m'a paru plus aimable que la vôtre, tant pour les charmes de votre perſonne, que pour avoir le meilleur cœur du monde & l'eſprit le plus éclairé. Je me ſouviens que je vous inſtruiſois à vous rendre aimable, & que, dès-lors, vous ne l'étiez déja que trop pour moi. De ſorte que ſi l'on ne vous regardoit aujourd'hui comme une perſonne parfaitement accomplie, il ne s'en faudroit prendre qu'à moi, ſi ce n'étoit peut-être que la Cour vous eût gâtée. Auſſi, Madame, en quelque lieu que je ſois, je ne fais rien avec tant de plaiſir, que de parler de vous; & je ne ſais ſi c'eſt par eſtime, ou par inclination, ou même par intérêt, que je vous mets au-deſſus de toutes les autres. Si cela vous paroît fort peu vraiſemblable, à cauſe que vous m'avez extrêmement négligé, je vous apprends, qu'en vos merveilleuſes qualités qui font tant de bruit, vous en avez une que je regarde comme un enchantement; c'eſt que les gens de bon goût, qui vous ont bien connue, ne vous ſauroient quitter, de quelque adreſſe que vous uſiez pour vous en défaire; & j'en ſuis un fidele témoin. Ceci me remet dans l'eſprit un ſentiment où je vous ai vue, & dont vous deyriez bien vous déſabuſer : car

il n'eſt pas vrai qu'on ſe laſſe de tout à continuer ; & la défiance que vous avez de pouvoir conſerver celui qui vous auroit plu pour le mariage, eſt très-mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point ſur ma parole. Oui, je vous jure que de tant de belles perſonnes que j'ai pratiquées, vous êtes celle qui le devez le moins craindre, & je vous conſeille d'en prendre le haſard. Car encore que votre abord gagne aiſément ceux qui vous voyent, vos attraits les plus piquants ne ſe montrent pas ſi vîte ; & plus on aura goûté de vos bonnes graces, & plus on ſera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux diſpoſer à recevoir les ſervices d'un galant homme ? mais je n'en ſache point de ſi digne de vous que moi ; & je ſens bien que ſi la fantaiſie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit, je me laiſſerois vaincre, & je vous aimerois toujours. Il me ſemble, Madame, que ſi vous étiez un peu plus enjouée, & qu'on pût eſpérer de vous plaire en badinant, vous en ſeriez plus ſaine & plus heureuſe. Auſſi-bien le monde eſt ſi peu de choſe, que c'eſt être bien fou, que d'être ſi ſage : mais ſérieuſement, puiſque vous êtes ſi ſérieuſe, celui que vous auriez choiſi ne ſeroit-il pas au plus haut point de bon-

heur qu'on puiſſe deſirer, de paſſer ſa vie auprès de la plus agréable perſonne du monde, auprès de vous, Madame, qui donnez tant d'admiration, qu'il faudroit votre génie & vos délicateſſes pour vous louer d'auſſi bon air que vous le méritez ? Il eſt pourtant vrai qu'on trouve en votre procédé quelque choſe à redire, & je ne crains pas de vous en avertir, parce que vous aimez la franchiſe & la ſincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort aſſurée. Cependant vous témoignez aſſez que vous êtes bonne & bienfaiſante ; tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la Cour obſervent que vous ne favoriſez que des gens qui ne ſauroient vous en être obligés, parce qu'ils ſont déja ſi élevés, que tout ce que vous ajoutez à leur fortune, eſt preſque inſenſible ; encore que ce ſoit quelque choſe de bien grand. Je ſouhaiterois pour le comble de votre gloire, que vos bontés s'épandiſſent ſur quelques perſonnes dont le mérite eſt moins en vue. Outre que vous en paroîtriez plus généreuſe, vous vous en feriez des créatures, qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoître vos bienfaits. On m'a dit que M. de Vil-

lette, qui n'a rien de fou ni d'étourdi, que d'être toujours fort Huguenot, vous avoit parlé d'un très-honnête homme, qu'on appelle M. de Vieux-Fourneau. Vous jugez bien, Madame, que pour quoi que ce pût être, je ne voudrois perdre le peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais si vous avez encore quelque créance en moi, je vous jure qu'il seroit difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je suis persuadé qu'on ne lui sauroit rien commettre de noble ni d'exquis dont il ne soit capable, ou du moins, qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain. Comme je le vois souvent, je lui ai dit tout ce que je savois. Et plût à Dieu, Madame, avoir aussi bien réussi à vous instruire! car toujours m'en reviendroit-il cet avantage, que vous seriez bien-aise que je fusse éperduement comme je suis, &c.



LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. D'AUBIGNÉ.

LETTRE PREMIERE.

Paris, ce 3 Janvier 1664.

JE ſuis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé toutes mes dettes; & vous ſentez bien que c'eſt-là le premier uſage que je dois faire de ma penſion; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie, vous pourriez vivre à votre aiſe; votre diſſipation me perce le cœur; ſéparez-vous des plaiſirs, ils coûtent toujours cent fois plus que les beſoins. Soyez délicat ſur le choix de vos amis; votre fortune & votre ſalut dépendent également des premiers pas que vous ferez dans le monde.

Je vous parle en amie. Appliquez-vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soyez honnête homme. Prenez patience, & rien ne vous manquera. Madame de Neuillant m'a souvent répété ces conseils ; & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu, mon cher frere ; je ne serai heureuse qu'autant que vous le serez ; & vous ne le serez, qu'autant que vous serez sage.

LETTRE II.

Ce Samedi à minuit, 1666.

JE vous remercie, mon cher frere, du soin que vous avez de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandelot ? Il vous est nécessaire, & il me sera inutile. Il est vrai que Mademoiselle de Pons se marie, & que j'ai la joie d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croyez bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos compliments. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal, non par les fatigues de la noce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere,

devant que d'aller à Pontoiſe. Mais je crois que vous n'attendrez pas long-temps. On ne parle ici que de guerre : je la ſouhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere, me rend cruelle pour le genre humain ! Bon ſoir. Nous n'aimons, ni vous ni moi, les longues lettres. Je ne ſais préſentement aucunes nouvelles. Je ne vois perſonne. Depuis quinze jours, je n'ai ſongé qu'au mariage de mon amie. (1) Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.

LETTRE III.

Ce 18 Septembre. (2)

SOit que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, vous devez être également perſuadé de mon amitié, & des ſoins que je prendrai toujours pour

---

(1) Bonne de Pons, mariée à d'Hudicourt. Dans le premier Recueil des Lettres de Me. de Maintenon, édit. de Nancy, p. 46, on en trouve une ſur ce mariage, qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocryphe. De plus, voyez *les Entretiens de Madame de Maintenon.*

(2) L'adreſſe : *A M. d'Aubigny, Capitaine d'Infanterie & de Cavalerie, au Queſnoy.*

votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement; & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frere, nos fortunes sont communes; & elles ne seront pas si malheureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai pas encore demandé en quel Régiment je vous voulois, parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir. Je vais recevoir votre argent, payer nos dettes, & garder le reste. Votre compagnie d'Infanterie sera vendue avant qu'on délivre aucune commission des augmentations que l'on a faites dans le Régiment. Adieu, mon enfant; conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre Gouverneur. Je me porte très-bien.

LETTRE IV.

Le 27 Décembre. (1)

JE suis très-fâchée de ce que votre valet vous a volé, & encore plus de ce que M. de Barillon me mande que vous

---

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment du Roi, à Saint-Quentin.*

lui paroiſſez triſte, par vos lettres. Vous ſavez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouiſſez-vous donc, je vous en ſupplie. Dépenſez vos vingt mille francs cette année ; & faites une compagnie merveilleuſe. Choiſiſſez de vieux Cavaliers, bien faits, bien montés ; & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Montrez qui vous êtes, s'il s'en préſente quelque occaſion. Appliquez-vous à votre métier. Connoiſſez tous vos cavaliers & tous vos chevaux ; faites votre cour aux bons ouvriers. Liez-vous avec M. de Fourille ; faites-vous aimer des Officiers. Ne vous moquez de perſonne. Réjouiſſez-vous toujours, & laiſſez-moi faire le reſte. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ſes ordres là-deſſus à M. de St. Pouanges ; ils ſont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes pas à cela près. Vous ne manquez pas d'argent ; & j'en ai encore à vous. Je vous le dis ſans chagrin, je ferai contente, pourvu que votre compagnie ſoit belle. Je vous fais faire un lit à très-bon marché. Soyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoyé votre rente & votre quartier d'aſſemblée à M. de Ba-

rillon. Adieu, mon cher frere, je n'aime rien tant au monde que vous; faites votre devoir, & soyez gai : voilà tout ce que je demande.

LETTRE V.

A Paris, 2 Septembre 1672.

JE suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois, jour pour jour, que vous me l'avez écrite : cependant je sais que l'on en peut recevoir de plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me demandez, que vous croyez être mal avec moi : vous savez assez que cela ne peut jamais arriver; & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle, je vous aime toujours également, & plus que tout ce qui est au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de savoir comment vous êtes sur ce que le Roi vient de faire pour vous; je ne sais point le détail de ces choses-là : mais il me semble que dix mille francs d'appoin-

tements ſont conſidérables. Il eſt vrai que ce ne peut être un établiſſement ſolide; mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par inclination, ſans le remettre dans un autre. Acquittez-vous à merveille de votre emploi. J'eſpere que M. de Luxembourg ne vous nuira point. Au nom de Dieu, mon très-cher frere, n'oubliez rien pour mériter un coup d'œil du Roi; il a commencé à vous faire du bien, il achevera. M. de Louvois ne s'y oppoſera point; & pour peu que vous vous aidiez, vous trouverez de grandes facilités. M. Boſteau vous doit 200 piſtoles; donnez-les à ce marchand qui a habillé votre compagnie. Vous ne pouvez, ni en honneur, ni en conſcience, retarder le payement de cet homme. Dandelot meurt d'envie de retourner avec vous, & m'a prié de vous en écrire. Inſtruiſez-moi à fond de tout ce qui vous regarde, & rejouiſſez-vous, car tout ira bien.

LETTRE VI.

Le 19 Septembre 1672. (1)

JE ne comprends pas pourquoi vous ne recevez point mes lettres, & encore moins pourquoi les vôtres ne me sont rendues qu'un mois après que vous les avez écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht; & vous m'obligerez d'y donner ordre. J'aime encore à recevoir de vos nouvelles, quelque brouillés que nous soyons. Vous êtes admirable, de croire que je ne vous aime pas, parce que je vous ai grondé. C'est précisément la marque la plus sûre de ma tendresse; & je suis très-piquée, que vous vous connoissiez si mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroissez content, de ce que le Roi a fait pour vous. Le Gouvernement d'Amersfort est un chemin à autre chose; faites-y donc de votre mieux pour le service d'un Roi, qui, comme homme, le

(1) L'adresse : *Pour M. d'Aubigné, Gouverneur à Amersfort.*

mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne le suis, parce que vous avez vu de plus ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaisir à servir un Héros & un bienfaicteur! Marquez-moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protegent; ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg, que s'il veut que je vous fasse recommander à lui, je le ferai; mais qu'en attendant, j'ai beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles, mon cher frere; justifiez le choix de Sa Majesté. Soyez appliqué, vigilant, exact. Songez que dès qu'on n'est pas assez dévot pour être Capucin, il n'est rien de plus beau que de se faire tuer. Écrivez-moi souvent, je vous en prie.

LETTRE VII.

Paris, 27 Septembre 1672. (1)

JE sens encore mieux la joie de votre établissement, depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ra-

---

(1) Même adresse.

vie de vous voir content; & bien-loin de me repoſer là-deſſus, je veux être plus vive que jamais ſur votre fortune. Ne penſez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort; & laiſſez-moi ici le ſoin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois ſur votre compagnie; il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque temps, & qu'enſuite on verroit; j'ai remercié tous ceux dont vous vous louez. J'ai une grande impatience de voir M. de St. Pouanges, pour ſavoir de vos nouvelles particulieres. Je ſuis ravie de vous ſavoir tenant table. Le prie-Dieu me ravit; vous avez raiſon de croire que j'aurois plaiſir de vous y voir, & d'être témoin de votre gravité; réjouiſſez-vous, mon cher frere, mais ſongez à votre ſalut. Il y faut venir; & les ſoldats doivent y penſer par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les Catholiques; & je vous prie de n'être pas inhumain aux Huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur; c'eſt l'exemple que Jeſus-Chriſt nous a donné. Je parlerai à Dandelot. Mais vous êtes bien éloigné pour vous rejoindre. Je me porte aſſez bien. Que je ſache de vos nouvelles le plus ſouvent que vous pourrez. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des com-

pliments pour vous, & de mes amis & de nos parents. Je réponds comme ſi j'ignorois ce qu'ils veulent me dire par cette joie ſi nouvelle & ſi empreſſée. Adieu, mon cher frere, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE VIII.

1 *Octobre.*

ON m'a porté ſur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les Huguenots, vous en cherchez les moyens, vous en faites naître les occaſions; cela n'eſt pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils ſont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a profeſſé la même Religion, & pluſieurs grands Princes. Ne les inquiétez donc point : il faut attirer les hommes par la douceur & la charité : Jeſus-Chriſt nous en a donné l'exemple : & telle eſt l'intention du Roi. C'eſt à vous à contenir tout le monde dans l'obéiſſance : c'eſt aux Evêques & aux Curés à faire des converſions par la

doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'ames. Sanctifiez la vôtre, & soyez sévere pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici : mais cela viendra avec le temps. J'ai de bonnes espérances. Mr. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répete, mon cher frere, que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous.

LETTRE IX.

Paris, le 16 *Octobre* 1672.

MOnsieur de Louvois m'a écrit aujourd'hui qu'il vous avoit envoyé vos expéditions telles que vous pouvez les desirer, & que le Roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés; plus de murmures. Vous savez à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous: aussi les nouvelles d'aujourd'hui troublent-elles un peu ma joie : j'apprends que les Hollandois assiegent des Places. Je sais que la vôtre n'est point fortifiée. Vous avez la guerre tous les jours, & je tremble également, soit que vous eussiez à périr dans Amersfort, ou à vous rendre.

Vous connoiſſez mon cœur, & ce qu'il eſt capable de faire & par honneur & par reconnoiſſance; mais vous ne connoiſſez point la tendreſſe que j'ai pour vous: je ne puis vous parler d'autre choſe aujourd'hui. Ne me laiſſez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de Mr. de Villette. Faites mille amitiés pour moi à Mr. de Coumont, ſi vous le voyez, & dites-lui que je ne me laſſerai jamais de l'obliger en tout ce qu'il me ſera poſſible. Adieu, mon cher frere, je me porte très-bien: n'ayez aucune ſollicitude ſur mon compte: tout ira bien: c'eſt moi qui vous le dis, oui, moi qui eſpere ſi difficilement.

LETTRE X. (1)

A Tournay, le 16 Juin 1673.

IL y a long-temps que Mr. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort,

---

(1) L'Adreſſe eſt : *A M. de Saint-Quentin, Commandant à Campen, pour faire tenir à M. d'Aubigny, Gouverneur d'Elbourg, à Elbourg, à Campen.*

Amersfort, & que vous auriez un autre Gouvernement : je ſuis bien fâchée que l'ennemi ſoit ſi avancé, & je ſerois dans un étrange état ſi l'on vous aſſiégeoit. J'eſpere que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avez raiſon d'être perſuadé de mon amitié ; je le ſuis de la vôtre : je voudrois en jouir plus ſouvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoiqu'il arrive, j'ai de bonnes paroles pour vous. Mr. de Louvois fait merveille en cette occaſion, & nous lui ſommes très-obligés : je vous avoue que j'aurois un grand plaiſir de vous voir à Paris. N'en eſpérez pas ſur le récit de ce voyage ni ſur la citadelle de Tournay. Je ſuis trop ennuyée pour pouvoir faire une relation agréable. Je trouverois en mon chemin des choſes à vous dire qui ne vous amuſeroient pas. Je me porte fort bien : je ſuis très-contente, car je ſuis diſgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandez pour votre maiſon : je m'en informe pourtant autant que je le puis. Adieu, mon chere frere, je ſuis toute à vous.

F. D'AUBIGNY.

LETTRE XI.

Le 31 Décembre 1673.

JE reçois les lettres que vous m'écrivez ; mais il ne me paroît point que vous receviez les miennes. Quoiqu'elles ne ſoient pas bien importantes, je voudrois qu'elles allaſſent juſqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc ſur toutes les choſes que j'ai à traiter avec vous. Mr. de Louvois aſſure que vous n'avez rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un Gouvernement en Alſace, où vous ſerez très-bien. Vous attendrez les ordres là-deſſus, & vous vous tairez ſur ce nouvel honneur, tant que vous ne le ſaurez que par moi. Je vous verrai quand vous changerez de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. . . .
. . . . *Le reſte manque*. . . . .
. . . .

LETTRE XII (1).

Paris, le 2 Mai 1674.

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quantité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois point que des Rolines ne prît soin de vous mander de mes nouvelles : je me porte très-bien, & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos : & si M. le Duc du Maine marchoit, je serois fort contente de la mere & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisez-vous pas de la maniere dont vous vous trouvez à Bedfort ? Je suis bien-aise que vous ayez reçu des marques de considération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remerciments qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas fort souvent les gens dont vous me parlez, hormis Mr. de Montchevreuil : je m'enferme plus que jamais & je mene une vie très-douce. Je songe fort à votre établissement. Il y a deux

(1) L'Adresse : *Pour M. d'Aubigny, Gouverneur de Betfort.*

ou trois affaires ſur le tapis : elles ne ſont pas aſſez avancées pour vous en parler. Adieu, mon cher frere : j'ai auſſi pluſieurs terres auxquelles je penſe ; quand il y aura quelque choſe de décidé, vous le ſaurez : j'ai parlé à M. & à Me. Colbert en faveur de M. Arnaud.

LETTRE XIII. (1)

A Verſailles, le 15 *Juillet* 1674.

IL y a long-temps que je veux vous écrire, & je n'ai pas pu y parvenir : la vie que l'on mene ici eſt fort diſſipée comme vous ſavez, & les jours y paſſent fort vîte : tous mes petits Princes y ſont établis, & je crois pour toujours : cela, comme toute autre choſe, a ſon bon & mauvais côté : je ſuis aſſez contente. Je me porte bien. Je ſonge très-ſérieuſement à vous marier : je travaille à une affaire qui feroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient, & qu'on ne peut trop veiller ſur ſes paroles, quand on a les moindres relations dans ce pays-ci.

---

(1) Même adreſſe.

Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois : je ne me rebuterai point que je n'en aye une. Adieu, mon cher frere, ſoyez perſuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous paſſer de moi & de tout le monde : je ferai peindre votre carroſſe, & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit Duc vient de me dire de ſon chef qu'il vous baiſe les mains, & qu'il voudroit bien que vous fuſſiez ici. Je ne ſais ce qu'il vous revient de ce que j'ai fait pour Mr. Arnaud ; mais ſi j'aimois l'argent, j'aurois pu vendre bien cher ma protection, & j'ai été ſurpriſe & indignée de tout ce que l'on ma offert là-deſſus : je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez-lui, que s'il veut m'obliger, il ſecoure des miſérables. C'eſt tout ce que je veux de ſa reconnoiſſance ; mais je ne vous défends point d'en profiter autant que l'honneur & la conſcience peuvent le permettre : car il faut que tout cede à notre devoir. Adieu, mon cher frere ; je vous aime bien tendrement.

LETTRE XIV.

Paris, le 7 Sepembre 1674.

JE suis venue à Paris pour me guérir de la fievre tierce, dont j'ai eu cinq accès : j'en suis quitte, & je pars pour Versailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire, pour ménager votre sensibilité : voilà une confiance à laquelle je ne suis pas fort sujette. Je crois la devoir à votre amitié. Je vous prie d'épargner quelque somme considérable pour les fraix de vos noces. Je traite pour vous un mariage qui va assez bien ; mais vous ne prendrez pas un sol du bien de votre future épouse : car il faut songer à vous établir, & non à la ruiner. Le petit Duc est malade depuis six semaines, mais il est mieux à présent. Les autres sont en bonne santé, & la Princesse est belle comme un Ange. Tous nos amis me voyent ici avec beaucoup de soin : j'y suis seule, & par conséquent très-libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M. Frémont : enfin, je fais tout ce qu'il desire de moi : profitez-en, puisque je n'en profite pas. Adieu : mon cher Mata est mort sans con-

fession : Villandry a été trouvé mort dans son cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : songez à Dieu, tandis que vous le pouvez ; & ne remettez pas votre conversion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? Pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié.

LETTRE XV. (1)

A Versailles, 16 Octobre 1674.

On m'a écrit de Paris aujourd'hui que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais à tout hasard, amassez de l'argent pour les fraix des noces : je compte en cette occasion sur M. Arnaud : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La Demoiselle est jolie, à ce qu'on dit. Je me porte à merveilles : le Duc du Maine a la fievre quarte ; la Princesse, la tierce. J'y fais de mon mieux, & je me console des événements. Je suis en marché d'une terre dont j'of-

(1) *Pour M. d'Aubigné, à Betfort.*

fre deux cents quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiscrétion, & les vanteries les plus petites sont de grands ridicules. Adieu, mon cher frere : je crois que nous passerons une assez jolie vieillesse, s'il peut y en avoir de jolie.

LETTRE XVI.

A St. Germain, le 10 Novembre 1674.

JE ne sais si des Rolines, qui est très-bien informé de tout ce que je fais, vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne sait peut-être pas encore que c'est Maintenon, & que le marché en est fait à deux cents cinquante mille francs. Elle est à quatorze lieues de Paris, à dix de Versailles, à quatre de Chartres : elle est belle, noble, & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui sera votre pis-aller. Vos affaires ne vont pas si bien que les miennes. Votre future épouse est très-opiniâtre, & ne se rend ni à la persuasion de nos amis, ni à l'autorité de ses parents : je ne me suis pas encore rebutée, & peut-être en viendrons nous à bout. Mr de Louvois est toujours

malade. Mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandez pour votre Compagnie de Cavalerie : je crois qu'il en disposera, & qu'on ne vous refusera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de savoir votre guerre finie, pour tenter de demander un congé pour vous. J'espere que l'hyver ne se passera pas sans vous voir. Je me porte fort bien. Mes Princes sont toujours malades. Le petit Duc parle souvent de vous.

LETTRE XVII. (1)

Le Jeudi matin.

VOtre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voyez ce qui en arrivera : instruisez-m'en, afin que je prenne mes mesures là-dessus. Je meurs d'envie de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner, tant que j'espérerai quelque chose : pressez votre maîtresse le plus que vous pourrez,

(1) Ce billet sans date dans l'Original, est vraisemblablement de l'année 1675.

puisque le temps vous presse. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long séjour à Paris. Vous ne sauriez faire à Versailles ce que vous faites à Paris. On sait que vous y êtes, & ce qui vous y retient.

LETTRE XVIII.

Le 6 Février 1675.

JE reçois votre derniere lettre, qui m'afflige, en me montrant que vous ne vous portez pas bien : conservez-vous autant que vous le pourrez dans le vilain séjour que vous me dépeignez, & attendez tranquillement une heureuse vieillesse. Je fais tout mon possible pour vous marier. Et peut-être y réussirai-je. Bon prétexte pour un congé : je songe toujours à vous. Vos intérêts me sont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon, dont je suis très-contente. C'est un gros château au bout d'un grand bourg ; une situation selon mon goût, & à peu près comme Murçai : des prairies tout autour : la riviere qui passe par les fossés : dix mille livres de rente actuellement, & douze dans deux ans. J'y ai me-

né notre fidele ami M. de Montchevreuil. Nos Princes sont en bonne santé : je crois que j'irai cet été mener l'aîné à Barege. La Princesse n'a eu que vingt grains de petite-vérole. Me. de Bourg veut vous épouser. Mandez-moi à tout hasard si vous pourriez vous accommoder de sa personne. Je m'informerai du reste. Adieu, mon chere frere : nous ferons grande chere à Maintenon, si Dieu vous conserve ; songez à votre salut : il est de bien mauvais sens de ne se pas mettre dans l'état où l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez sobrement, & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment, & écrêmé.

LETTRE XIX.

Le 15 *Avril* 1675.

MAdame de Montespan, qui n'est pas de mauvais sens, & à qui j'ai lu votre lettre, prétends que vous devez passer outre, & que ce mariage vous sera très-utile : j'en entretiendrai encore aujourd'hui Mr. Barillon. Consultez-vous vous-même, & tâchez de lui ôter de l'esprit que je dois lui assurer un douaire

pendant ma vie. Après ma mort, oui. Mais ne m'en faites pas de remerciment. L'effort n'eſt pas bien grand. J'aimerois mieux donner une ſomme à votre premier enfant. Mais ſi votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra paſſer par-là. Preſſez votre affaire à tout haſard. Vous en ſerez toujours le maître. Si elle doit ſe faire, ce ne ſauroit être trop tôt.

LETTRE XX.

Ce Lundi.

JE vais demain à Paris, j'y arriverai à dix heures; je vous prie d'envoyer votre carroſſe à la porte St. Honoré : ſi vous voulez me donner à dîner, vous me ferez plaiſir. Nous verrons la Veuve, ſi vous le jugez à propos. Il faudroit auſſi voir M. Barillon : enfin, je ſerai à vous & à vous ſeul, ſix heures de ſuite, que vous me veuilliez ou que vous ne me veuilliez pas.

LETTRE XXI.

JE ſuis arrivée en même-temps que vous. Mais quelqu'envie que j'aye de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez perſonne chez moi. Vous irez enſuite ſonger à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutôt à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces moments de ferveur. Je ne ſais encore rien d'elle. J'en attends des nouvelles. Je ne pars point d'ici, que l'affaire ne ſoit faite ou rompue. Une déciſion eſt de conſéquence pour vous & pour moi. Bon ſoir. Faites-vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît aſſez facile à en prendre.

LETTRE XXII.

A St. Germain, le Dimanche gras.

COmme je ne ſais ſi je vous verrai bientôt après que vous ſerez arrivé, je vous écris avant que vous puiſſiez l'être, afin de vous apprendre l'état de

vos affaires. Votre mariage est conclu avec Mlle. Cavellier : & Mr. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a, je crois, cent mille écus. Avec cela il est superflu d'être jolie, & elle l'est. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de Louvois. Si j'entrois en matiere, je ne pourrois vous parler que de lui; & il s'agit de vous. Portez-vous bien. Ayez de l'argent, & plaisez à la Demoiselle. J'espere que l'air de Paris aura fait le premier, & que notre protégé (1) fera le second, soit pour un prompt payement, si vous avez quelque convention avec lui, soit pour un prêt, si vous n'en avez pas. Quant au troisieme, brodez-vous bien; moins de cheveux à vos perruques, de la gaieté, & tout ira bien. Je vous avoue que je suis ravie, si cette affaire-là se conclut à votre satisfaction, & que mon mariage ne me fera pas plus de plaisir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conseils. Ce seront ceux de M. de Louvois. Voyez-le, & témoignez-lui que vous n'êtes pas ingrat.

(1) M. Arnaud.

LETTRE XXIII. (1)

A St. Germain, ce 16 Juin.

VOus m'avez écrit en partant. Je ne me souviens plus si je vous ai fait réponse. Je n'ai pas entendu parler de vous, depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas sur moi. Je ne suis pas maîtresse de mon temps. Vous avez vu quelques échantillons de ma servitude, & vous n'avez rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour, & je ne l'ai pu obtenir. J'en suis dans une colere épouvantable. J'y fait travailler, sans qu'il me soit permis d'y donner aucun ordre. C'est une passion que j'ai pour ce lieu-là, & une passion nouvelle; jugez de ce que je souffre de la voir contredire. M. Bosteau m'a écrit, & m'a envoyé une lettre qu'il a reçue de vous, où vous lui dépeignez fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Madame Boudon a voulu le voir, & croit

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Gouverneur de Betfort.*

que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaisoit fort, pourvu qu'elle vous assurât du bien ; que je croyois quevous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfants, mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble ; que je le priois d'y penser, & de travailler sourdement à votre mariage ; soit pour celle-là, soit pour une autre ; que je lui en aurai une extrême obligation, & que je suis hors d'état de ménager ces occasions-là, étant aussi séquestrée du monde que je le suis. Voilà le sens de ma lettre : l'âge de Madame Boudon me fait peine à cause des enfants ; mais son habileté à conduire votre maison, & cette terre à quatre lieues de Paris, me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du Maréchal de Rochefort. Madame sa femme ne se console point. Madame de Montespan est présentement à Fontevrault, & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos : & je men porte mieux. Les Princes & les Princesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois sans parler de vous ; je ne sais ce que mes lettres opéreront. Adieu, mon cher frere ; jouissez du repos en attendant mieux ; & pour vous

consoler dans votre ennui, songez que je ne me couche, ni ne me leve, selon ma volonté, & que je n'aspire qu'à être seule, & à n'avoir rien à faire; songez à Dieu, qui est encore une meilleure consolation.

LETTRE XXIV.

A Basas, 28 Juin.

JE crois que le fidele des Rolines vous aura déja mandé de mes nouvelles, & que pour vous en faire savoir, il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri, mais aux plus pressés, je veux vous en dire moi-même: je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches: & c'est en cette occasion qu'il faut dire, il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voyage. Il se passe très-heureusement; & excepté trois accès de fievre tierce que notre Prince a eus, je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en aucun lieu du monde. Nous avons un très-beau temps, toutes nos commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveau, ce voyage-ci ne me paroîtra pas

ſi fatiguant, que d'aller de Paris à Verſailles. On nous reçoit par-tout comme le Roi; mais il faut avouer que la Guyenne ſe diſtingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonſtrations de joie qu'elle nous donne. Madame la Maréchale d'Albret me parut fort aiſe de nous voir : on nous avoit penſé étouffer à Poitiers à force de careſſes. M. le Duc de St. Simon nous traita magnifiquement à Blaye, & les Jurats de Bordeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en périt un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes, & l'Aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous voguâmes très-heureuſement avec quarante rameurs, & à la vue de la Ville. Il ſe détacha des vaiſſeaux pour nous venir ſaluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes : mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du château Trompette, celui des vaiſſeaux qui étoient au port, mêlé avec les tymbales & les violons qui nous ſuivoient, & les cris de *Vive le Roi* d'une infinité de peuples qui étoit ſur le bord de l'eau. M. le Maréchal d'Albret, qui étoit venu au-devant de nous juſques à Pons, con-

duifoit notre Prince, qui fut reçu par M. de Montégu, & par tous les Jurats qui le haranguerent. Nous montâmes ensuite en carroffe avec une centaine d'autres qui nous fuivoient : nous fûmes plus d'une heure à aller du port à la maison. . . . . . . *Le reste manque.*

. . . .

LETTRE XXV.

A Barege, le 8 Juillet.

JE vous ai écris une grande Lettre fur la route de Bordeaux ici, & je ne doute point que vous ne l'ayez reçue; car je l'ai adreffée à M. Viette, que je tiens infaillible comme le Pape. Nous fommes ici depuis le 30 Juin, & nous n'y faifons pas grand'chofe : le petit Duc a la fievre quarte, peu confidérable à la vérité, mais c'eft toujours un trouble dans fes bains qui nous embarraffe. Nous n'en voyons encore aucun fruit : il faut prendre patience, vous, fur votre roche, & moi dans les Pyrénées. Nous nous rejoindrons encore, s'il plaît à Dieu. Songez à lui, afin d'être toujours prêt à mourir : & du refte tenons-nous gais. Je n'écris point

à M. de Louvois ſans le faire ſouvenir de vous ; & il me répond qu'il fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hyver : notre pis-aller eſt Maintenon, où nous ne mourrons pas de faim. Vous voyez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de miſere, nous y gelons : la compagnie y eſt fort mauvaiſe : on nous reſpecte & on nous ennuye : & avec tout cela, je m'y porte fort bien, parce que j'y ai moins de peine & moins de chagrin qu'ailleurs; vous ne ſauriez faire trop de liaiſons avec Vauban. L'eſtime de cet homme-là eſt plus glorieuſe que celle de tous les Courtiſans. Toutes nos femmes ſont toujours malades. Ce ſont des badaudes de Paris, qui ont trouvé le monde bien grand dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu, mon cher frere. Vous ſavez ſi je vous aime.



LETTRE XXVI (1).

A Brion, entre la Ville Dieu-Donné & St. Léger de Mesle, ce 16 Octobre.

JE crois que la date de ma Lettre vous sera connue. On y parle fort Poitevin, & ce seul mérite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie : la joie où je suis depuis quelque temps y peut contribuer. M. le Duc du Maine marche ; & quoique ce ne soit pas bien vigoureusement, il y a lieu d'espérer qu'il marchera comme nous. Vous ne savez pas toute la tendresse que j'ai pour lui ; mais vous en connoissez assez pour ne pas douter que cet heureux succès de mon voyage ne me fasse un grand plaisir. Les nouvelles de la Cour me font espérer que j'y passerai mon temps agréablement, & qu'on trouvera bon que je m'y conserve plus que je n'ai fait par le passé. J'y suis fort résolue. Je me servirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare aussi à m'occuper de

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigné, Gouverneur de Betfort, à Betfort.*

Maintenon, qui eſt, je crois, à moi préſentement, ſans qu'on puiſſe me l'ôter; le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu, mon cher frere. Il ne me reſte plus qu'à vous marier : il faut y travailler cet hyver; je vous aime avec une extrême tendreſſe. Réjouiſſez-vous, penſez à votre ſalut. Il n'eſt rien de plus doux que le plaiſir & la piété. Madame de Monteſpan m'écrit des Lettres fort cordiales.

LETTRE XXVII.

A Richelieu, ce 28 Octobre.

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit. A Paris je ſerai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avez adreſſée pour moi à M. le Maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une propoſition qui me paroît très-raiſonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès que je ſerai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin, & nous arriverons le 18 ou le 20 de Novembre. Vous aurez de mes nouvelles : j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou, où j'ai été quinze jours. J'ai logé aux Ur-

ſelines de Niort; mais je n'ai pu me diſpenſer de coucher ſouvent chez M. de Villette, dont je ſuis fort contente : ſa femme eſt la plus raiſonnable de mes parentes. Il n'y a ſorte de conſidération ni d'amitié que je n'aye reçu d'eux; j'ai fait beaucoup de jaloux, & M. & Madame de Fontmort en ſont très-mécontents. J'ai été trois jours à Murçai : j'ai été dîner à Surineau, où l'on m'a régalée, & où je n'aurois pas été ſi M. de Senſac n'eût été abſent. M. de Launé a très-bien vécu avec moi. Mlles. de Senſac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de goût, j'ai pris en amitié votre favorite Artémiſe. Elle eſt très-changée, & ſi malade de ſa groſſeſſe, qu'à peine peut-elle ſe ſoutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très-grande triſteſſe, on démêle une grande beauté & un caractere charmant. Elle m'a plu, & par ſa perſonne, & par un procédé plein de douceur & de franchiſe, dont je m'accommodois admirablement. Elle paſſoit les journées avec moi; malheureuſement ce n'étoit pas tête-à-tête. J'ai été accablée de viſites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'Intendant me régala en paſſant par Poitiers. Madame & Mlle. de la Laigne me ſont venues voir. J'ai ap-

porté l'hiſtoire de mon grand-pere, c'eſt-à-dire, ſa vie, & pluſieurs papiers qui prouveront notre nobleſſe, ſi jamais on nous la diſpute. Parmi ces papiers, quelques-uns m'ont fait voir nos prétentions ſur Surineau. Je pourrai bien faire quelques pas contre les uſurpateurs : mais je vous aſſure que ſi je prends ce parti-là, je commencerai par des propoſitions très-douces & très-raiſonnables, non à cauſe du pere, mais à cauſe des filles que je ne voudrois point ruiner : je vous avertirai de tout. Conduiſez-vous par-tout comme ſi vous y deviez paſſer votre vie.

LETTRE XXVIII.

A Verſailles ce 9 Août.

L'Etat de votre ſanté m'afflige. Des Rolines vous enverra l'avis des Médecins : en eſſayant leurs remedes, ſoyez ſage & ſobre ; c'eſt le meilleur : point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par-tout : je ſollicite toujours M. de Louvois : ſouvent nous nous trouvons mal des changements. Ce n'eſt pas que je ne ſache très-bien que vous êtes fort triſtement établi. Adieu, je m'en

vais

vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiez! Nous y serons quelques jours : songez à Dieu ; c'est tout ce qu'il y a de nécessaire.

LETTRE XXIX.

A Versailles, le 10 Août.

VOtre favori, des Rolines, m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joie, parce qu'il me paroît que vous en avez un peu : au moins votre style est assez gai. Je me porte mieux que ma place ne me le permet : car je veille beaucoup. Les fatigues semblent me donner des forces. Le pauvre petit Duc aura de la peine à vivre : il est abandonné aux Médecins : pour moi je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci est sujet à de grands changements, & que la disgrace & la faveur se tiennent par la main. Je fais mon possible pour vous marier ; mais nous traitons avec des gens qui sont fort loin : ainsi notre négociation va lentement.

LETTRE XXX.

A Verſailles, ce 7 Septembre.

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je ſuis. Vous avez aſſez de chagrins, & vous prenez aſſez de part aux miens, pour que je ne deſire pas de vous les montrer. Cependant à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire ? M. le Maréchal d'Albret eſt mort, & m'a écrit, une heure avant d'expirer, d'un ſtyle qui marque l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'eſt une perte irréparable, & qui me donne une triſteſſe mortelle : il eſt mort comme un Saint. Mais que ſavons-nous, s'il a eu aſſez de temps pour réparer tout le mal qu'il avoit fait ? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du ſalut de mes amis. Songeons à nous, mon cher frere, nous avançons en âge, nous devenons mal-ſains ; applaniſſons-nous par une bonne vie le paſſage de la mort ; ce moment eſt terrible pour ceux qui ont mal vécu ; l'état de votre ſanté me fait trembler ; & la pareſſe que je me trouve pour le

ſervice de Dieu, me fait craindre que vous ne me reſſembliez en cela comme en autre choſe. Je preſſe Mr. de Louvois; on me promet toujours. Nous ne ſerons que trop bien ici-bas, il faut penſer à l'avenir. J'ai été trois ſemaines à Maintenon. Vous ne le reconnoîtrez pas. J'y avois M. Barillon, Mlle. du Mongeron, M. de Montchevreuil & Mlle. de la Harteloire. Madame de Guiſe m'y vint voir; le Roi m'y envoya M. le Nautre. Me. de Monteſpan m'y faiſoit tous les jours quelques préſents. Je m'y ſuis baignée; je m'en trouve très-bien. Ecrivez-moi quelquefois, & prenez patience. Vous mourez de langueur pour venir dans le monde; & moi je n'aſpire qu'à en ſortir. Voilà comme Dieu a ſemé des peines dans tous les états! Il faut les lui offrir, & le prier de nous conduire. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt bon. Adieu, mon cher frere. J'eſpere que vous paſſerez l'hyver avec nous, & qu'un peu de plaiſir vous remettra mieux que les remedes que l'on vous ordonne.

LETTRE XXXI.

A Verſailles, ce 8 Novembre.

ON ne m'a pas conſeillé de demander votre congé, que l'armée des ennemis ne fût ſéparée. On m'aſſure que ce retardement n'ira qu'à ſept ou huit jours; je prierai ſeulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Potrie, au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon, où j'ai été trois ſemaines toujours au lit. Je ſuis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience, mon cher frere. Tout eſt mêlé ici-bas, pour nous porter à deſirer ce qui ſeul nous ſera bon; penſez-y, vous en ſerez plus conſolé. Dites, ou faites ſavoir à M. de Caumont, qu'il n'a qu'à demander ſon congé à M. de Monclars. J'ai entretenu M. de St. Pouanges ſur ſes intérêts; il m'a dit que l'on ne ſongeoit pas préſentement à faire des Régiments. Bon ſoir, mon cher frere. Je ſuis plus touchée de vos chagrins que des miens, quoique j'en aye peut-être ici autant que vous en avez à Betfort.

LETTRE XXXII.

ON n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frere, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre pere, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, & vous bénirez la Providence, au-lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un de l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de choses, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, & nos souhaits ne seroient pas encore remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces desirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées; vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles. Que desirez-vous

de plus ? Faut-il que des projets de richesse & d'ambition vous coûtent la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de St. Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répete ; vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvez la rendre moins bilieuse & moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez-moi plus souvent, & sur un ton moins lugubre.

LETTRE XXXIII.

A St. Germain, le 22 Décembre.

QUand je demandai votre congé à M. de Louvois, il me dit qu'il n'y avoit aucun Commandant où vous étiez, & qu'aussi-tôt que le Lieutenant de Roi seroit de retour, vous n'aviez qu'à l'écrire. J'ai passé huit jours à Maintenon avec bien du plaisir; on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me coûtent beaucoup; j'y avois mené Mr. & Me. de Montchevreuil, avec le bon homme Viette; j'y retournerai au mois de Mars, & peut-être serez-vous de ce voyage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promis encore hier au soir. Madame de Montespan en parla aussi au Roi; je leur dis ce que vous me mandez, que vous ne prétendez point au grand, que vous desirez seulement une condition sûre dans un lieu moins désagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penser que tandis que vous vous

plaignez, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui ſont dans une ſervitude ſans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point!

LETTRE XXXIV.

De M. d'Aubigné à Me. de Maintenon.

IL m'eſt impoſſible, ma très-chere ſœur, de ceſſer de vous aimer, comme il vous l'eſt de ceſſer de me gronder. Je ne répondrai point à vos reproches, en faiſant valoir ce triſte droit d'aîneſſe que je ne dois qu'au haſard; mais je me conformerai à vos conſeils, qui ſont le fruit d'une ſageſſe que vous devez à vos réflexions. Je ne verrai plus le Comte de **, parce que, quoique je puiſſe le voir ſans danger pour moi, je ne puis le voir ſans inquiétude de votre part. Je ſerois fâché d'affliger votre ame. C'eſt par les mêmes conſidérations que je vous promets de vous ſacrifier cette paſſion, que j'aime ſi fort & que vous haïſſez tant, quoiqu'elle ne m'ait pas juſqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez Madame de Monteſpan & Monſieur de Louvois

de ne pas me laisser languir plus long-temps. Le chagrin de voir monter tant de gens aux premiers emplois, tandis que je reste dans les subalternes, ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéris de mes vapeurs, si mon esprit l'étoit de ses inquiétudes. De pensée en pensée, de projet en projet, je m'enfonce dans des rêveries qui me consument : c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval, & je m'en porte mieux. Le petit de Circe est fort gentil : sa mere me le recommande, non comme à un parent, mais comme à un favori: vous voyez bien qu'elle se méprend : je vous l'enverrai. La beauté flétrie vous fait mille compliments; & dit que vous rajeunissez; il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieillesse que la faveur. Aimez-moi, ma très-chere sœur : je ne croirai plus être aimé de vous, quand vous ne me direz plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. de Brisacier. Ce n'est pas un homme, c'est un Ange. Rien ne m'a plus inspiré le desir d'être bon Chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

LETTRE XXXV.

De Me. de Maintenon à M. d'Aubigné.

Le 17 Mars.

JE reçus hier au soir deux lettres de vous, qui me donnent tant d'impatience d'y répondre, que je ne puis remettre à demain, quoique j'aye la migraine. Je me sers donc d'un Secretaire en qui je me fie, pour vous dire que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés, & être capable d'en recevoir la réprimande de la maniere dont vous avez reçu la mienne. Croyez, mon cher frere, que de l'humeur dont je suis, c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aye jamais donnée. Ne vous affligez point, je vous en prie : & jouissez du présent, sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allez dans le plus beau lieu du monde, dans votre pays. Ne songez qu'à vous y réjouir, à vous faire aimer, à vous marier, afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de Juin. J'ai reçu une lettre d'un Gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pu lire le nom j'y ferois réponse : je vous l'envoye.

LETTRE XXXVI.

Ce 19 Avril.

JE trouve toutes vos raiſons fort ſolides : & le mariage que cette femme propoſe ſeroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous aſſurer aucun fonds : & je lui en aſſurerois ! Vous auriez autant de revenu qu'elle, ſi vous étiez ſage. Quand même elle ſeroit d'une condition égale à la vôtre, ce ſeroit encore vous qui perdriez à ce marché : ſi vous vendez votre liberté, vendez la mieux, je vous prie. Conſultez M. Barillon ; il eſt notre ami. Mais que mon conſentement ne vous gêne point. J'arrivai hier à dix heures du ſoir, ſi laſſe que je ne pus vous écrire. Me. de Monteſpan eſt charmée de Maintenon : il eſt vrai qu'à préſent il y fait fort joli.

Vous me viendrez dire adieu, quand il vous plaira ; j'eſpere que vous me trouverez un peu plus tranquille, & que l'agitation de Me. de Monteſpan ſe calmera ; ſi elle duroit, telle qu'elle eſt depuis quinze jours, je n'y réſiſterois pas.

LETTRE XXXVII.

A Maintenon, ce 8 Mai 1677.

JE ſuis bien ſurpriſe de ce que vous ne m'écrivez pas votre arrivée à Cognac, & comment vous vous trouvez de ce nouvel établiſſement : je vous en avois prié. J'y prends aſſez d'intérêt pour que je mérite d'en être inſtruite. Mandez-moi auſſi, je vous prie, ce que c'eſt que l'aventure de Madame de.... Je l'apprends, par tant d'endroits que je ne puis preſque plus en douter; & j'en attends la confirmation par vous. Si l'on dit vrai, je ſuis bien trompée à cette femme-là : ſa vertu, ou ce qui en avoit l'air, m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvez juger par les ſoins que j'en prenois. Appaiſez tout ; c'eſt toujours le parti le plus honnête & le plus ſage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas ſi je paſſois par Niort, de peur de ſcandaliſer les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac. Si vous voyez Me. de Mioſſens, faites-lui, je vous prie, mes compliments, & à Mlle. Martel auſſi : ſi vous les voyez, vous avez bonne com-

pagnie. Voilà une lettre pour votre Maire. J'ai toujours ici Me. de Montefpan & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mlle. de Tours; & toute cette bonne compagnie y fera jufqu'à ce que nous partions pour Barege : ce fera au commencement de Juin. J'ai envoyé une lettre de cachet à M. de Marillac (1) pour Me. de Montgon. Que j'en fache le fuccès.

LETTRE XXXVIII. (2)

Saint-Germain, ce 11 *Mai* 1677.

MAdame de St. Bazile me fait une propofition pour vous qui ne me déplairoit pas, fi fon expofé eft vrai. Je préférerois une Demoifelle, avec cent mille francs, d'un bon caractere & jolie, à une laide bourgeoife avec cent mille écus. Voyez donc fi le bien de cette fille eft effectif, s'il n'y a point de tache à fa conduite, fi vous l'aimez. Mr. de Monchevreuil & M. Barillon font de bons confeils. Ne faites rien fans eux. Nul démêlé avec les gens de Madame de Guife.

---

(1) Intendant de Poitou.
(2) Pr. M. d'Aubigné.

Voyez avec douceur s'ils se sont emparés des droits de votre Gouvernement: nous ferons ce qu'il faudra pour vous soutenir avec tout le respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatiguant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis: n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuyez personne. Soyez affable sans bassesse. Il est inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déja que trop glorieux. Vous ne me parlez point assez de votre établissement. Ecrivez-moi les moindres détails. Des riens, mon amitié pour vous en fera des choses. Nous partirons pour Barege le 4 ou le 5 de Juin. Nous séjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18 ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poste, votre maître: *J'en connois de plus misérables!* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croyez point mal à la Cour. Nous nous y soutiendrons. Jouissez en Philosophe de ce que vous avez. Comptez pour rien tout ce que vous n'avez pas. Le Roi arrive Lundi à Versailles; & nous y serons Dimanche. On se croit défait de nous. Vous me connoissez. On ne s'en défait pas aisément.

Et Maintenon ne fera pas
Ce que le vieux Duc n'a pu faire.

Je ne crois pas que vous deviez ſonger à nous recevoir. Nous avons nos lits : avez-vous de la place pour les mettre ? Rien n'eſt ſi pitoyable que l'aventure de M. de Courpeteau.

LETTRE XXXIX.

Ce Vendredi.

QU'il eſt déſagréable de négocier pour des abſents ! on ne ſait point leurs vrais ſentiments. On craint toujours d'aller trop loin, ou bien de s'arrêter mal-à-propos. Vous m'avez chargée d'examiner ſi cette fille avoit cent mille francs : je vous réponds qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptez malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux ; & aujourd'hui vous m'en écrivez en homme qui en eſt dégoûté. J'ai ſongé à votre honneur ; elle eſt Demoiſelle : elle eſt bien faite. Je doute que vous trouviez mieux. Un peu de légéreté, il eſt vrai. Mais elle n'a de bourgeois que ſa vanité ſur ſa nobleſſe. J'ai donné juſqu'à Diman-

che, pour voir ſi elle reviendroit. J'ai proteſté que ce jour-là paſſé, je ne la recevrois plus. Voyez ſi vous conſentez à ce plan-là : je mande à M. l'Abbé Teſtu de vous voir. Il ſe mêle de cette-affaire : c'eſt la vôtre : venez ici quand il vous plaira, & menez mon couſin : dites à M. de Lagny que ſi le mariage eſt rompu, les rieurs ne feront pas pour lui. Adieu, voilà une lettre pour M. Barillon, & une autre pour M. de Roquelaure.

LETTRE XL.

A Fontevrault, ce 12 Juin 1677.

NOus partirons d'ici Lundi, nous irons à Poitiers, & tout droit à Cognac. Je ne me ſouviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir? Ne vous en embarraſſez point. Nous avons trop de domeſtiques difficiles à contenter : il faut que nous logions à l'hôtellerie. Vous nous donnerez ſeulement à dîner. Inſtruiſez-moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes, afin que vous ſachiez le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrez au-devant du Prince, à une ou deux lieues

de Cognac. Il a M. Fagon avec lui, M. le Ragois son précepteur, un Aumônier, six Valets-de-chambre, toutes sortes d'Officiers; & moi j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail, pour que vous preniez vos mesures : le Prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

LETTRE XLI.

A Bagneres, ce 22 Août 1677.

LE Prince est en bonne santé, & moi aussi. Il a fait plus de la moitié de ses remedes, & j'en espere du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac: & je vois que je me brouillerois avec lui & toute sa maison, si je préférois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonsac, si Me. de Miossens veut bien nous y venir recevoir. Je suis bien-aise que vous soyez content de ce que le Roi a fait sur l'affaire que vous aviez avec Me. de Guise.

Je vous ai répondu sur Mlle. de Floigny. Ayez les parentes que je vous ai demandées, Me. de Miossens, & rien de

plus : nulle cérémonie. Feignez d'être surpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adresser à sa femme ; c'est elle qui les accorde ; mais c'est bien lui qui les donne. Je parlerai des affaires de Saint-Lazare, dès que je serai à la Cour.

Du Duc du Maine à Mlle. de Villette.

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, la marque d'amitié que vous m'avez donnée en partant de Cognac ; & je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modestie. Je vous enverrai mon portrait, afin que vous ayez toujours votre amant devant les yeux.

LETTRE XLII.

De Bagneres, ce 4 Septembre 1677.

JE vous réponds par un Secretaire, comme vous m'avez écrit : & quoique je croye être bien moins malade que vous, j'ai la tête si foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment Mr. Colbert vous paye, pourvu que vous soyez payé ? on n'y regarde pas de si près

avec un Contrôleur-général des Finances. Je ferai fort aise de trouver à Cognac toutes les personnes que je vous ai nommées : & sur-tout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gascon que toute la Gascogne que nous voyons ici : vous osez nous dire que vous ne nous attendiez pas ! je ne vous prie point de n'en pas faire davantage ; car je vous en défie. Il m'est impossible d'y être plus d'un jour. Le Prince meurt d'envie de vous voir. Adieu, mon très-cher frere. Je suis fort en peine de votre santé : il me semble que tous les maux ne sont rien quand on n'a pas la fievre.

Nous serons, je crois, chez vous le 25 de ce mois : vous serez averti des changements qui peuvent arriver. Il faudra que le Prince mange tout seul en gras à sa petite table. Que Me. de Mioffens ne nous abandonne pas à Jonsac. Je ne pourrois vous voir à Bordeaux. J'y serois comblée d'honneurs : & vous y mourriez d'ennui.



LETTRE XLIII.

A Verſailles, le 18.

POint de ſanté depuis que je ſuis arrivée à l'inique Cour. Je n'ai pu voir Mlle. de Floigny : on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe ſi les cent mille francs ſont effectifs. J'ai mis M. de Meſmes dans l'affaire : nous verrons leurs réponſes. J'ai bien envie de faire les noces à Maintenon. Je donnerai votre mémoire à M. de Louvois. Je parlerai à M. Colbert pour que vos appointements vous ſoient payés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la Comteſſe de Mioſſens que rien n'approche de ſon honnêteté : elle m'écrit ſur la mort de Me. la Maréchale d'Albret : & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment, & elle le prévient. Il eſt vrai que j'ai été fort ſurpriſe & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Meſmes : jugez par-là de l'intérêt que je prends à l'affaire de M. de la Laigne. Je me ſens toute la tendreſſe poſſible pour mes parents : & ſi vous vous mariez, je vais m'abandonner au plaiſir de la famille : j'ai déja fait

porter des berceaux à Maintenon à votre intention. Adieu, mon cher frere.

LETTRE XLIV.

A Verſailles, ce 26 Septembre.

JE ſuis bien-aiſe que M. de Meſmes ſerve M. de la Laigne : je lui en ai écrit. Vous ne me paroiſſez avoir aucun naturel pour vos parents. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendreſſe pour eux. J'ai eu ſouvent à m'en plaindre; aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts; chacun a les ſiens; mais ils ont de l'eſprit & de la politeſſe. Vous auriez donc grand tort de rompre avec eux, ſans compter qu'il ne faut jamais rompre avec perſonne. Il eſt des temps où il eſt néceſſaire de vivre en famille, & alors toutes les complaiſances paſſées ſe retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux qui nous appartiennent de plus près : & je paſſe pour avoir le goût aſſez délicat. L'affaire des ports de lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les Commis. Je preſſerai M. Colbert pour vos appointements, & je tâcherai d'obtenir que vous ſoyez payé à l'avenir dans la Province.

Voilà les bagatelles expédiées : venons à l'essentiel. Vous m'avez surprise fort agréablement en me parlant modestement de Mlle. de Floigny : je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne sais pourquoi vous traitez cette négociation comme une chose à faire, quand j'apprends que vous vous aimez tous deux, que vous êtes content des conditions, qu'il n'y a plus qu'à signer le contrat & aller à l'Eglise; vous lui parlez de vos amours, des enfants que vous aurez d'elle, vous lui faites voir le plan de vos noces. Elle répond à tout : *Que votre volonté soit faite!* Déterminez-vous donc. La voulez-vous? parlez. Qu'en certains moments vous êtes décidé! qu'en d'autres vous êtes indécis! Il est constant que son bien vaut cent mille livres : & plusieurs m'ont dit quarante mille écus : sa réputation est pure; son humeur, vous la connoissez : ordonnez donc ce que vous voulez. Je vous ai offert de faire la noce à Maintenon : je vous l'offre encore. Elle s'en va Mardi à Floigny avec M. Quelin : ils y seront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hyver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous

à conclure, parce que ce n'eſt point moi qui me marie ni qui vous marie. Je ne la connois point; vous la ſavez par cœur: décidez donc. Elle a les manieres bourgeoiſes, mais ſa perſonne eſt très-aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté, je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle ſe croit un mauvais parti, ou elle vous aime paſſionnément; car elle ſouhaite ardemment cette union. Il vous ſeroit très-utile de la tranſplanter à Cognac, & pour la dépenſe, & pour lui ôter le goût & l'air de l'Iſle. Elle reviendra groſſe à Paris, & elle aura oublié la moitié de ſes connoiſſances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire eſt publique: écrivez-lui vos deſſeins avec ſincérité. Ne vous tenez pas à votre ſtyle laconique. Il y a loin d'ici à Cognac: il vaut mieux écrire quelque choſe de ſuperflu, que de manquer au néceſſaire. Elle m'a dit que vous aviez perdu au jeu l'hyver paſſé douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus, ſi vous l'épouſez, vous êtes trop honnête homme pour vous marier dans le deſſein d'envoyer une femme & des enfants à l'Hôpital. Pour moi, je ne ſerai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation, quand je me ſou-

viendrai que tandis que je m'épargnois le nécessaire pour meubler mon château, vous jouiez mille pistoles, & que vous dépensiez en un mois plus que je ne faisois en un an. Réglez-vous : songez à passer votre vieillesse tranquillement. Je vous le dis sans autre intérêt que le vôtre. Répondez-moi bien positivement sur ce mariage. L'équité naturelle veut que si vous ne lui assurez pas de douaire, vous la laissiez maîtresse de son bien. Il est vraisemblable que vous serez son maître. Ainsi vous lui aurez fait une honnêteté qui ne vous coûtera guere : & la justice & moi nous serons contentes. C'est mon avis : si vous ne le suivez pas, nous n'en serons pas plus mal ensemble : je ne prétends point vous tyranniser. Adieu : après tous ces discours de mere, croyez que j'en ai toute la tendresse.

Je compte d'avoir à vos noces M. & Mlle. Quelin, Mlle. de Mongayac, si vous le voulez; Madame de St. Bazile, Mlle. Gomeau, M. & Me. de Montchevreuil, & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon : je serai trop heureuse si votre mariage est heureux; car je deviens si mal-saine, que je ne puis plus espérer d'autre plaisir. J'ai eu bien de la joie de ce que M. le Tellier est Chancelier. Un

compliment

compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariez, faites une action si importante par de bons motifs.

LETTRE XLV.

A Versailles, ce 19 Septembre.

JE vous ai écrit une si longue lettre sur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de Floigny me témoigne de fort grands empressements : vous m'en écrivez avec une froideur & une indifférence qui me fait craindre que vous ne fassiez à cette fille l'affront de la refuser à la vue de tout le monde. Elle me plaît; je l'aime. Elle m'a pressée de si bonne foi de voir M. Quelin ! Madame de Montespan veut la voir. Concluez ou rompez. On m'assure de tous les côtés que les cent mille francs sont réels. Madame de Montespan dit que votre froideur est affectée : que vous me craignez si fort que vous n'osez m'avouer les pas que vous avez déja faits avec elle : que vous serez ravi quand vous verrez l'affaire assurée. Par où m'attiré-je cette crainte ! je ne veux que votre bonheur. Je vous destine mon bien,

& je vous laisse le maître. On n'est point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refusassiez dans l'espoir d'être heureux avec Mademoiselle de Floigny, je vous approuverois : & comment ne vous laisserois-je pas libre, moi qui ne veux que votre bonheur & votre salut, que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il seroit de mauvais sens de les accepter.

Je suis ravie que M. de St. Eugene soit de vos amis : je l'estime au dernier point, & j'aime Madame sa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur a rendu service à ma considération : je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pousser dans la Marine, que je n'ose parler pour leurs enfants à Mr. de Seignelay; mais votre M. de Mesmes peut faire ce que vous desirez.

21 *Novembre.*

M. Quelin est allé à la campagne; Mlle. de Floigny est demeurée. Voilà le mémoire de son bien : elle prétend qu'il

vaut davantage. C'eſt elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conſeil : car je ne vous le donnerai pas. On vous aime ; on a un procédé franc ; on n'eſt point riche. Penſez & jugez.

23 *Novembre.*

Mlle. de Floigny me mande que tout eſt rompu, ſur ce que vous voulez qu'elle vous donne tout ſon bien. Quelle injuſtice ! prenez un autre prétexte : vous en trouverez mille chez M. Quelin. Finiſſez honnêtement. Cette fille peut vous déplaire ; mais voudriez-vous lui nuire ? J'en ſerois au déſeſpoir.

Vous m'écrivez d'une maniere ſi preſſante ſur l'affaire de Mrs. de Cognac, que je n'ai ceſſé d'importuner M. de Louvois : il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes compliments à votre Maire. Aſſurez-les tous que je ſerai toujours leur ſolliciteuſe.



LETTRE XLVI.

Le 28 Février 1678.

MOn amitié pour vous me fait souhaiter que vous ne vous soyez pas marié simplement pour avoir une femme chez vous : faites de la vôtre (1) un être raisonnable. Sa jeunesse me donne des espérances. Si vous ne détruisez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'est une fille unique, fille gâtée : il faut que le mariage la corrige. Elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. En cela, votre intérêt est conforme à celui de Dieu ; car, quoique laide, elle trouveroit encore des amants. Qu'elle ne sorte jamais seule. Mais qu'elle ne se donne point les airs de grande Dame ; ce seroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaissez pas trop : c'en seroit un grand

(1) Demoiselle Génevieve Pietre, fille de Siméon Pietre, Conseiller du Roi en ses Conseils, Procureur de Sa Majesté & de la Ville de Paris, & de Dame Marguerite le Clerc de Château du Bois, mariée à Charles d'Aubigné, le 23 Février 1678.

pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle est très-dangereuse : & les Provinciaux patinent volontiers : ils se jettent grossiérement sur le lit d'une femme. Point de ces manieres-là. Laissez-la souvent auprès de Madame de Miossens, qui nous aime assez pour la supporter. Elle parle mal, inconvénient léger; car le François s'apprend fort vite. Elle aime fort sa petite personne. Elle est d'un âge à se couvrir de verd & d'incarnat : négligée elle seroit très-mal. Trois heures au miroir tous les matins, c'est deux de trop. Je ne sais quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoye tous les jours me demander quelque chose; comme s'il étoit égal de lui donner un habit, ou de lui en donner une douzaine. Donnez-lui une certaine somme par année pour ses habits; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fâchée qu'elle ait deux Demoiselles : deux Demoiselles pour servir cette petite femme! Quand elles seroient sur le pied de servantes, ce qui n'arrive jamais, ce seroit un grand ridicule : mais le mal est fait, n'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste : laissez-lui cette pudeur qui va si bien, & que tant d'insensés maris ôtent les premiers à leur

femme. Elle me parut embarrassée ici de voir prendre la chemise à M. le Duc du Maine : j'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes : ne le souffrez point. Qu'elle fasse tous les jours la priere en public. Comptez que l'on doit cet exemple à ses domestiques. Ici, où l'on fait le mal avec tant d'effronterie, & le bien avec tant de négligence, on ne manque point à ce devoir. Me. de la Laigne n'a pas à se plaindre d'un excès d'esprit ; mais c'est une très-bonne femme ; & Madame d'Aubigné n'aura pas à se plaindre de son cœur. Je ne comprends pas votre aversion pour nos parents. Ne souffrez pas, je vous prie, qu'elle voye souvent Madame de Fontmort, la tête lui tourneroit : elle ne lui parleroit que de la Cour, de ce que je suis, de ce que vous serez, & la trouveroit fort malheureuse de n'être pas Dame du Palais. Donnez-la quelquefois aux St. Eugenes ; ils la traiteront comme leur fille. Elle est glorieuse : on la respecte par rapport à nous ; si on lui persuade qu'on la respecte pour elle-même, vous en ferez la plus impertinente & la plus insupportable créature du monde. Sur-tout ne la voyez point trop : accoutumez-la à se passer des plaisirs, si vous ne voulez vous en lasser

bientôt : qu'elle apprenne à demeurer chez elle, à lire de bons Livres, à travailler.

Vous trouverez peut-être bisarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée, vous donne tant de leçons sur le mariage. Mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissoient que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer peu dans les commencements à l'amitié, à s'observer, à se respecter mutuellement ; & tout va bien dans la suite, & de lui-même, & sans effort. Je voudrois vous voir heureux : & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Réglez votre dépense. C'est notre vanité qui étend nos besoins. La nature ne nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit, une bonne table abondante, un équipage, que voulez vous de plus ? L'état où nous avons été doit nous faire goûter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déja assez les murmures de l'envie. Mettez-la

dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis, à ces airs de Seigneur qui nous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous? ceux à qui vous avez donnez les plus magnifiques repas. Votre famille sera la mienne. Mais elle me deviendra étrangere, quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous; mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'aurois pas le train de grande Dame, ni un lit galonné d'or comme Madame de la Fayette, ni un valet-de-chambre comme Madame de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont, vaut-il les railleries qu'elles en essuyent? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le Roi l'estime.

Souvenez-vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme : c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie; c'est une oison : vous n'êtes point sur vos gardes, vous vous échappez. Elle vous croit, ou elle ne vous croit pas : si elle ne vous croit pas, elle vous méprise ; si elle vous croit, elle répete tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec nous, & elle nous rapporta votre singuliere façon de battre

les Anglois. Vous ne craignez que moi en ces occasions; vous me faites suer, mais vous faites rire les autres. Quand vous ne songez qu'à m'éviter, toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains assurément plus dangereuses.

Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici pour se rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroît douce: ses défauts sont ceux de son éducation.

Il y a dans ma chambre vingt personnes, trois enfants & dix chiens. J'ai du loisir, mais point de repos. Donnez une somme par an; c'est le seul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaisselle d'argent. Je vous conseillerois mille francs, si elle n'en avoit dépensé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet été, elle me répondit: Quoi! sans or & sans argent? Qui n'eût cru qu'elle en avoit été toujours couverte? & hier elle ne savoit ce que c'étoit. Profitez de l'éloignement où elle est de sa famille. Si vous m'informez de sa conduite, je lui ferai des présents ou des réprimandes. C'est un enfant, il faut la conduire en enfant: je suis en train d'éducation, je sais ce qu'il en coûte; ainsi ne vous rebutez pas.

Quel est l'état de l'affaire de M. Truc ? Si mon crédit ne suffit pas, il est de plus grands crédits dont je dispose assez. A l'égard du Marquisat ou Comté, je sais par expérience qu'on en est fort libéral à la Cour : on le donne d'abord par civilité ; mais il y a toujours quelques rebelles : on les réduit bientôt, en empêtrant de ce nom ses amis & ses valets.

Vous accusez bien légérement votre marchand de fripponnerie. Vous avez une erreur fort ruineuse : vous voulez toujours du plus cher. Vos points de France sont plus beaux que ceux du Roi. Jamais les hommes ne les portent fins à cause du continuel blanchissage. Ces fins-là sont pour les femmes qui mettent un mouchoir six mois sans le faire blanchir.

Je ne puis conseiller à Me. de la Challoniere de vous donner sa fille. La jeunesse de Me. d'Aubigné ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre cousine fort sage, mais je vous le crois très-peu. Je suis bien trompée, ou votre femme seroit jalouse ; & elle auroit raison de l'être.

Je voudrois vous voir estimé. On vous a fait des injustices ! cela n'est pas bien sûr ; mais faites rougir vos ennemis, si vous en avez. Si mon amitié vous impor-

tune, dites-le-moi franchement. Je ferai contente pourvu que vous le foyez. Mais fi vous vous ruinez, comptez que vous en fouffrirez feul, & que je ne facrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu, mon cher frere : fi cette immenfe inftruction vous déplait, vous me faurez gré du moins de l'intention. Vous n'aurez point d'efprit pour aujourd'hui. Je le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai promis : & ce fera quelque chofe de bon.

LETTRE XLVII.

A St. Germain, ce 15 *Mars* 1678.

JE vous envoye le bel ouvrage dont je vous ai parlé, &que je vous ai tant fait attendre (1). Je vous prie de le lire & de ne le pas critiquer. Il eft plus aifé de bien difcourir que de bien écrire. Nanon m'a dit que vous étiez fort touché de la marque d'amitié que je vous ai donnée fur cet enfant (2). Si vous aviez plus

(1) Apparemment les Œuvres d'un Auteur de fept ans.

(2) C'étoit un fils naturel de M. d'Aubigné, nommé Charlot.

de confiance en moi, vous me trouveriez la même en tout. Vous me craignez trop. J'aurois des complaisances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous résiste point. Vous ne pouvez la trop aimer; mais dans les choses sérieuses, prenez l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la disproportion d'age. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres, nous serons plus libres. Nous sommes les plus forts, nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être, peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raisonnable. Je suis ravie que ma lettre ne vous ai pas déplu. Le jugement vaut l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages, que je crois pouvoir parler du vôtre. M. Scarron ne me donnoit que cinq cents francs. Laissez votre femme à Me. de Mioffens. Quand vous voudrez revenir, écrivez-le-moi; je vous chercherai une maison à Paris. Tous les quartiers me sont indifférents, lequel aimez-vous le mieux? Il ne faut point renoncer à Cognac; on vous l'ôteroit insensiblement. M. Colbert est dans une douleur qu'il faut laisser passer. Je lui parlerai. Votre style est trop succinct; ce n'est point par monosyllabes qu'on répond aux

gens qu'on aime. Vous paſſez trop légérement ſur l'article de Me. d'Aubigny.

Ce 19.

Ma lettre a été interrompue : vous ſavez que je ne ſuis pas maîtreſſe de mon temps. Je parlerai à M. de Cruſſol de l'affaire du Lieutenant-Général ; car je ne crois pas être fort bien avec Mr. de Montauzier. Nous aurons une très-belle maiſon à Paris pour cinq cents écus. Que Me. d'Aubigny m'écrive ſouvent ; j'aurai la complaiſance de lui faire réponſe. Elle apprendra à bien écrire. Je m'entends un peu en éducation, & il paroît par mes Princes que je ne ſuis pas ſans talents. Vous n'avez que deux choſes à faire, à vous réjouir & à vous ſauver : je connois des gens qui ne ſoupirent qu'après ce bonheur.

Je ſuis au déſeſpoir de vous fâcher toujours ; mais qui vous parlera franchement, ſi ce n'eſt moi ? Votre marchand ſe plaint de vous, & il a raiſon. Quand des parties ſont arrêtées, il n'y a qu'à payer. Les marchands de Paris ne craignent point les violences des Gouverneurs de Cognac. Ils ſe font payer des plus grands Seigneurs. Quand on n'a pas

la somme entiere, on entre au moins en payement. Quand ils voyent de la bonne foi, ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout-à-fait rebutée de Maintenon, par la foule du monde qui s'y jette. Si vous y venez, ne perdez pas une occasion de dire que vous ne voudriez pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au désespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bisarre; mais du moins je serai libre. Je vais-là pour me reposer, & l'on m'y étouffe.

LETTRE XLVIII. (1)

Ce Mercredi, 12 Juillet 1678.

NE parlez jamais d'affaires avec les parents de Madame d'Aubigny : on s'aigrit, on ne s'entend point, on s'éloigne ; & ce n'est pas ce qui les avance. Prenez Viette. Servez vous du temps où j'ai encore du crédit pour les mettre à

---

(1) L'adresse : *Pour M. d'Aubigny, rue St. Pere, Fauxbourg St. Germain. A Paris.*

la raiſon. Pourquoi vous dites-vous réduit à dix mille livres de rente? Premiérement, cela n'eſt point; enſuite comptez que l'argent que vous touchez du Roi, doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valoient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiez tôt ou tard la dot de Me. d'Aubigny?

Ne vous chagrinez pas, je vous en conjure. Vous avez une femme dévote, jeune, douce, & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins ſoumiſe. Ouvrez-moi votre cœur ſur ſon ſujet, afin que je la traite plus ou moins bien, ſuivant que vous en ſerez plus ou moins ſatisfait. Il faut la punir, il faut la récompenſer comme un enfant. Conſolez-vous des déſagréments de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il eſt fait, Dieu l'a permis: ſongez à votre ſalut. Ne jouez point ſi vous m'aimez. Oppoſez-vous à une mélancolie qui eſt votre pente naturelle. Venez ici quand vous voudrez, vous ne manquerez pas de gens qui vous préſenteront. Si vous avez de la triſteſſe, vous m'en donnerez. Vous ne connoiſſez pas la moitié de ma tendreſſe pour vous. L'autre jour je vous vis ſain & gai, je m'en porte encore bien. Songez, mon

cher frere, à ce que nous étions il y a dix ans, & nous nous trouverons heureux.

LETTRE XLIX.

Ce Vendredi au soir.

ALlez à Maintenon quand vous voudrez, & disposez-en comme moi-même. Menez-y votre femme; elle s'y ennuyera, mais il est bon qu'elle apprenne à s'ennuyer. Mlle. de la Harteloire (1) est assez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce soupçon est fondé sur ce que nous avons vécu si peu ensemble; que vous paroissez devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou si vous voulez, du respect. Vous me voyez assez; & je ne desire de vous que votre plaisir, votre bonheur & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Me. d'Aubigné sur ses mauvaises habitudes. Elles vous échappent, parce que vous la voyez tous les jours; mais il est sûr qu'elle a

(1) Parente de Scarron.

appris à parler du nez, à rire sans en avoir envie, à s'applaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui faisoient contrefaire Me. de Longueville, qui les soutenoit pourtant avec l'esprit & la figure d'un Ange. Qu'elle parle naturellement aux gens à qui elle veut plaire, comme à son laquais. Que ses souris ne soyent pas de commande. Qu'elle se mette dans l'esprit qu'il vaut mieux passer pour sérieuse que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécille. Adieu. C'est un mauvais personnage auprès d'elle que celui de Gouvernante : je m'en abstiendrois, si je l'aimois moins. M. Fagon est persuadé qu'elle mange des vilainies, & qu'elle n'aura jamais de santé ni d'enfants, si par une longue suite de bonne nourriture, elle ne rétablit son estomac, & ne purifie son sang.

Votre M. le Gois est très-importun ; il présente une figure triste, & non-seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment : on m'offre pour lui un emploi à Blaye, & il le veut à Bordeaux : je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du Maréchal d'Albret ; mais il faut me donner les affaires toutes mâchées : je ne puis donner un moment

aux miennes, & l'on exige que je commence & que je finiſſe celles des autres! Je vais parler tout-à-l'heure à M. de Louvois.

LETTRE L.

Ce Jeudi-ſaint à dix heures du matin.

JE ſuis bien fâchée de la maladie de Me. d'Aubigny. Une femme de ſeize ans n'eſt pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le pays! Vous la laiſſerez donc ſeule? J'aurois ſouhaité qu'elle eût paſſé avec moi l'été, ſoit à Barege, ſoit à Clagny. A ſon âge, paſſer d'une mauvaiſe éducation au gouvernement abſolu de ſa propre perſonne, c'eſt la choſe du monde la plus dangereuſe. Me. de Monteſpan me paroît fort contente de vos ſoins & de vos procédés à ſon égard. Je ne vous dis rien de notre voyage, ne ſachant point comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine, on pourroit ſuivre la voiture; mais ſi les petits marchent, c'eſt un embarras qui ôte tout plaiſir. Il y a du temps d'ici au 15 de Mai, & il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains

tout-à-fait de voir toujours souffrir une personne que vous aimez. Ne peut-on pas vous donner une commission? c'est deux cents aunes de damas bleu qu'il me faudroit, ni pâle, ni turquin, mais fort beau. Quoique vous en disiez, vous n'êtes sur la route de personne, & je vous aime uniquement. Quand Me. d'Aubigny sera mieux, amenez-la un peu, nous lui ferons voir la Cour : elle dîneroit chez Me. de Montespan, & souperoit chez Me. de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entresol : c'est un lieu charmant : excellents repas, air de solitude, conversation libre : tout m'en plait.

Je vous envoye le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Me. d'Aubigny depuis quinze mois, non pour vous le reprocher ni pour vous le faire payer, mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientôt partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil, quoique je passe ma vie à la Cour, où l'exemple porte à l'excès ce goût de luxe qui y est comme naturel. Adieu, je vous embrasse tous deux. Mr. du Maine se porte bien. Mlle. de Nantes a la fievre. Vous voyez les deux autres, qui ne sont pas en fort bon état.

LETTRE LI.

A sept heures du soir.

CHerchez une maiſon à votre fantaiſie, & ne penſez pas à moi. Outre la complaiſance que j'aurai pour votre choix, je ſuis ſi peu à Paris que vous ne devez pas me compter. Je ſuis bien fâchée de n'avoir pu mener Me. d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Me. de Breuilhac ſera très-bien : elle a de l'eſprit & des mœurs ; elle n'eſt pas du grand air, tant mieux ; les prudes ſont la ſociété la plus convenable aux jeunes perſonnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entends rien à la chicane. Je renvoye tout à M. Viette. Je ſuis très-inquiete de M. de Montchevreuil. Ne le ſoyez pas de moi : je paſſerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami : je vous embraſſe tous deux, & je voudrois vous voir. Le Roi ne mene à ce voyage-ci que très-peu de Dames, & cinq ou ſix vieux Seigneurs. On ne fera que chaſſer & ſe promener. Après cela

voyez si vous voulez en être, vous qui n'aimez ni l'un ni l'autre. Vous n'aurez pas Blaye, à moins que le Roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avez donné de bons avis, pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit ? Adressez-vous à M. de Pontchartrain, & non à moi; il peut tout là-dessus: vous ne voudriez pas que j'entretinsse le Roi de ces miseres!

LETTRE LII.

A midi, à St. Germain.

JE vous remercie de tous vos soins; & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que je n'aye parlé à M. Pellisson. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zele de quelque prudence, & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai du 15 au 20 de ce mois, & nous ferons de ces merveilleux soupers, excellents remedes contre mes migraines. Vous aurez dans peu notre cousin Villette. Faites-lui bien ma cour, je vous prie, & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans

mon procédé. J'ai vu le bon homme Caumont (1). Il eſt moins chagrin en converſation que par écrit. Vous l'avez adouci ſans doute. J'embraſſe votre petite femme : ſi elle eſt raiſonnable, je lui permettrai de venir me voir avec ſa robe de velours.

LETTRE LIII.

A Maintenon, le 29 Octobre.

JE vous écrivis hier en partant de Verſailles. Dans la crainte que ma lettre ne ſoit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiete que je le ſuis de la petite-vérole de ma ſœur. Je ſouhaite de tout mon cœur que ſon teint puiſſe s'en ſauver. J'eſpere beaucoup de ſa jeuneſſe. Elle ſera très-aimable tant qu'elle ſe conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite-vérole que vous penſez : il y a long-temps que je ſuis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos meſures. Je vous recevrai ici quand vous y viendrez; Mada-

(1) Son oncle.

me d'Aubigny y demeurera si elle veut; sinon elle trouvera un appartement meublé à l'hôtel des Princes. Bon prétexte pour ne pas voir du monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je suis si ravie que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter. Mais pourquoi choisir l'hyver pour voir Maintenon? Il perd bien de ses agréments. J'ai donné ordre qu'on reçût vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvez être ici les premiers jours de Décembre. Arrivez donc.

LETTRE LIV.

Fête de St. Thomas.

J'Ai une maniere de rhumatisme dans la tête & par tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Madame de Montespan & moi nous irons Vendredi à Paris. Que personne ne le sache. Que votre carrosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après midi, trouvez-vous-y pour donner la main à Madame de Montespan. Je ne crois pas qu'elle hasarde de voir Madame

d'Aubigny, à cauſe de la petite-vérole. Nous dînerons chez M. de Mortemar. Accoutumez votre femme à la ſolitude; elle n'eſt point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de Mortemar votre équipage, il n'en a point: c'eſt le ſeul ſervice que vous puiſſiez lui rendre, & il peut vous en rendre mille. Vous avez trop peu de gens dans votre grande maiſon: recueillez-vous-y, au-lieu de vous y éparpiller. Inſtruiſez Me. d'Aubigny pendant ſa convaleſcence: elle a un air d'emplâtre qne je voudrois bien lui ôter.

LETTRE LV. (1)

A Madame d'Aubigné.

A Verſailles, ce Samedi au ſoir.

J'Avois réſolu de vous voir aujourd'hui; mais puis-je répondre un moment de moi? Me. de Monteſpan a voulu profiter

(1) Cette lettre, qu'on a déja vue en partie dans l'edition de Nancy, a déplu à quelques perſonnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, ſi elle n'avoit plu à d'autres d'un goût auſſi fin, quoique moins frivole. C'eſt une lettre de caractere; elle

ter de ce beau soleil pour voir Noisy; & je conduis demain au Val (1) Mlle. de Tours. Lundi j'irai recevoir la Cour à St. Germain. Je vous prête Noelle; ne l'employez point aux achats : elle est dépensiere. Je vous promets un laquais fort grand; les petits ne sont bons à rien; s'il vous déplaît, chassez-le; si son successeur a le même malheur, chassez-le aussi, jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très-inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu, de la gelée & peu de train : quatre chevaux vous suffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête, non pour vous gêner, mais pour vous instruire. Vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même esprit, voici,

---

elle donne une idée juste du luxe & du prix des denrées de ce temps-là; enfin, il y a je ne sais quel plaisir à entendre parler de ménage une femme qui a régné. J'aurois dû sans doute supprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails aussi minucieux; mais les copies manuscrites de la plupart de ces Lettres étant assez communes à Paris, j'ai craint qu'un Libraire ne recueillît ces minucies, & ne fit acheter deux fois au public le même Livre, en annonçant une édition plus complete.

(1) Petite maison dans le parc de St. Germain.

ma chere sœur, un projet de dépense, tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze personnes, Monsieur & Madame, trois femmes, quatre laquais, deux cochers, un valet-de-chambre.

Quinze livres de viande, à 5 sols la livre,	3 liv.		15 s.
Deux pieces de rôti,	2	-	10
Du pain,	1	-	10
Le vin,	2	-	10
Le bois,	2	-	10
Le fruit,	1	-	10
La bougie,		-	10
La chandelle,			8
	14	-	13

Je compte 4 s. en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers : c'est ce que Me. de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave, il ne vous coûteroit pas 3 s. Je mets 6 s. pour votre valet-de-chambre, & 20 pour vous deux, qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour, quoiqu'il n'en faille qu'une demi-livre. Je mets 10 s. en bougie; il y en a six à la livre, qui coûte 1 liv. 10 s., & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois; cependant

vous n'en brûlerez que trois mois de l'année, & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 ſ. pour le fruit; le ſucre ne coûte que 11 ſ. la livre, & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pieces de rôti : on en épargne une quand Madame ou Monſieur ſoupe ou dîne en ville. Mais auſſi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvez fort bien, ſans paſſer 15 liv., avoir une entrée, tantôt de ſauciſſes, tantôt de langues de mouton ou de fraiſe de veau, le gigot bourgeois, la pyramide éternelle, & la compote que vous aimez tant.

Cela poſé, & que j'apprends à la Cour, ma chere enfant, votre dépenſe ne doit pas paſſer 100 liv. par ſemaine; c'eſt 400 par mois: poſons 500 afin que les bagatelles que j'oublie ne ſe plaignent point que je leur fais une injuſtice : 500 liv. par mois font :

Pour votre dépenſe de bouche,	6000 liv.
Pour vos habits,	1000
Pour loyer de maiſon,	1000
Pour gages & habits des gens,	1000
Pour les habits, l'Opéra & les magnificences de Monſieur,	3000
	12000 liv.

Tout cela n'eſt-il pas honnête? Et le reſte de votre revenu ne peut-il ſuffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carroſſes, l'acquit de quelque petite dette? Cent piſtoles ſuffiront pour vos habits : vous avez une année d'avance, & je vous en donnerai. Je ſuis ravie que vous ayez été dîner chez M. de Vaujour. Me. d'Hudicourt compte auſſi beaucoup ſur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces ſomptueux feſtins qu'ils vous donnent. Je prends ſur moi toutes ces vilainies-là. Bon ſoir : en voilà aſſez pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit, un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine; & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En liſant ce projet, peut-être me trouverez-vous avare; eſſayez-en, & l'on vous trouvera très-magnifique. Adieu, mon enfant; aimez-moi comme je vous aime.

LETTRE LVI.

A M. d'Aubigné.

Ce Vendredi 15 *Décembre* 1679.

NE grondez pas la France, je l'ai retenu. Je ne ſuis point Dame d'atour : M. de Villette dit que je ne ſuis que Dame d'honneur, & cette charge-là n'eſt point embarraſſante. Quand la maiſon de Madame la Dauphine ſera déclarée, vous le ſaurez des premiers ; juſques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire : ces bruits ſont répandus par des gens mal-intentionnés, que le mépris ſeul fait taire. Ne penſez plus à ce que vous appellez ma faveur, & ſongez à votre mal. Le carroſſe y eſt pernicieux ; la diete y eſt inutile : ſi les douleurs augmentent, un bain d'eau tiede. J'en ſais plus là-deſſus que M. Fagon. Eſſayez de la chaiſe inventée par l'Abbé Teſtu : elle eſt très-commode. Beaucoup de ſoins, point de remedes ; voilà ma recette. Si vous traitez ce mal cavaliérement, il augmentera. Vous faites trop valoir le peu que je fais pour vous. Envoyez cette lettre à la mere

de Mr. Barillon. J'embellis un cabinet dont je suis fort occupée. Je serois fort aise de vous voir Dimanche.

LETTRE LVII.

A Fontainebleau, ce 30 *Juin* 1680.

JE veux des mulets à tout prix : les charettes versent, & demeurent dans les défilés des chemins de Flandres ; les mulets arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. Brillon, qui sera, je crois, aussi inutile que les autres.

M. de Bonrepaux sort de ma chambre..... (*On a effacé quatre lignes dans l'original...*) Vous ne pouvez trop le remercier. Faites visiter mon carrosse, je vous prie ; il rompt à tout moment, & je ne sais si celui de Me. d'Aubigny ne seroit pas plus sûr. Ayez pitié de moi, & donnez ce que vous croirez le meilleur : si mes femmes demeuroient en chemin, où en serois-je ?

J'écris à M. Viette de ne plus agir dans mes affaires sans l'avis de Mr. le Président Pelletier.

Vous me paroissez content de Me. d'Aubigny ; je voudrois de tout mon cœur que

vous vécussiez mieux ensemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle sera toujours contente de moi ; car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînements que l'on a contre moi. Comme je suis fort glorieuse, les premiers mouvements sont fort violents. Mais je me dis fort vîte ce que la raison dit fort tard à ces sournois qui n'osent éclater : & ce que vous m'en écrivez est fort raisonnable & fort pieux. Toutes ces agitations sont calmées : calmez-vous aussi.

LETTRE LVIII.

A Fontainebleau, le 3 Juillet 1680.

JE vous défie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en sera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche si vous pouviez quitter le jeu & vivre réguliérement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée, vous ne feriez que

ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un ſentiment contraire par vanité ; mais il n'importe comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'eſt ſi voiſin de la faveur que la diſgrace. Envoyez à Beuvron cette lettre pour Mlle. de Martel. Je ſuis ſi pareſſeuſe & ſi occupée, que je ſerois fâchée qu'elle fût perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu ſur le mal que vous entendez dire de moi : on eſt enragé, & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réuſſit pas, nous en rirons : ſi l'on y réuſſit, nous ſouffrirons avec courage. Adieu, mon cher frere ; ſongez à l'état où nous étions autrefois, pour nous trouver heureux dans celui où nous ſommes. Dans les premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je ſerai ſeule. Veillez à vos diſcours par rapport à moi : on vous en fait tenir de bien inſenſés, qu'on me répete avec complaiſance. Du reſte, je ſuis tranquille ; on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Madame la Dauphine a mal aux dents : c'eſt tout ce qu'il y a de nouveau.

LETTRE LIX.

A Calais, ce 22 Juillet 1680.

JE remis en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert. Avez-vous été payé? Je vous envoye 949 liv. que vous ne voulez pas que je vous doive. J'ai du loisir, & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Scheleſtadt. Mes mulets sont admirables : je trouve toujours mon lit arrivé avant moi : je fais fort grande chere : je suis gaie, désœuvrée, gourmande & mal vêtue. Il est arrivé de grands accidents au manteau *feuille morte*. J'en demanderois un autre à Nanon; mais je crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac? Je m'intéresse uniquement à vous. Je ne vous le dis ni souvent ni tendrement; mais vous me connoissez; je ne suis ni doucereuse ni importune. J'embrasse Me. d'Aubigny. Il ne se passe ici rien de nouveau; mais que dit-on à Paris?

LETTRE LX.

A Saint Omer, 24 *Juillet* 1680.

VOilà l'ordonnance de M. de Louvois; vous ferez, je crois, content de ma diligence : il fera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui fera en mon pouvoir. Mon carrosse me déplaît autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma santé comme mon équipage, & mon enjouement comme ma santé. Je vous suis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de se bien porter, & de savoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne se porte mal. Mes compliments à Me. d'Aubigny. Je ne comprends pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent! Je n'en suis pas fâchée dans la conjoncture présente. Nulle femme de la Cour n'est mieux servie que moi. M. Bontemps me prépare mon appartement de Versailles; ainsi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponse de bon cœur, faites-la pour moi; ce ne feroient que des remerciments, & elle peut prétendre de vous des amitiés.

LETTRE LXI.

Ce premier jour de l'an 1681.

CEtte année je n'ai à donner pour étrennes à Me. d'Aubigny qu'un habit & un carreau que Madame la Princesse d'Harcourt m'a apporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée : cela convient. Notre voyage est remis au mois de Février. M. Fagon est déclaré premier Médecin de Madame la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette Princesse est environnée de sots & de frippons. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un temps où il m'accable de biens, d'honneurs & de toutes sortes d'agréments. Je ne lui demanderai jamais rien, & je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maîtresse, avec un zele, une fidélité, une assiduité qui lui marquent ma reconnoissance. Je verrai M. des Marets. Si je puis achever votre affaire, vous serez trop heureux. Me. d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai : je l'enverrai à l'Opéra. Le lendemain elle dînera chez Me. de Montespan. Quand j'aurai une mai-

ſon montée, elle fera un plus long ſéjour.
Qu'elle me rende le portrait de Me. de
Monteſpan. Je vous ſouhaite une bonne
année, une vie & une mort chrétienne.

LETTRE LXII.

A Madame d'Aubigné.

Le 3 Janvier.

JE demande tous les jours à Dieu, ma très-chere enfant, qu'il vous conduiſe dans ſes ſaintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde. Je les fais au milieu de la Cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde & ſes plaiſirs. J'y éprouve bien que Dieu ſeul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croyez, ma fille, que les choſes que vous vous figurez ſi délicieuſes, & que vous m'enviez peut-être, ne ſont que vanité & affliction d'eſprit. La Cour eſt comme ces perſpectives qui veulent être vues dans l'éloignement. Je ne puis vous y placer: & quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimez votre mari, & vous ſerez heureuſe. Vous êtes indolente & mal-ſaine, tournez ces inconvénients au profit de

votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites. Si le monde ne vous gâtoit pas, il vous ennuyeroit. Vous savez combien je vous aime ; faites que je vous aime davantage. Ne voyez point Madame de L....; cela n'est bon à rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mere, votre amie.

LETTRE LXIII. (1)

A M. d'Aubigné.

Luneville, 10 *Février* 1681.

J'Ai été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée ; & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciez bien M. Brillon : dans le besoin, je recourrai à lui. Faites préparer mon appartement à mon gré ; cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous feriez bien quelque chose de plus diffi-

(1) L'adresse : *A Mr. d'Aubigny, rue St. Pere, près la Charité, au fauxbourg St. Germain.*

cile. Il me faut un feu doré, que la grille en soit très-grosse. J'aime le grand feu preférablement à toute autre délicatesse. Mes compliments à Me. de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Madame la Dauphine. Mille amitiés à Me. d'Aubigny : & pour vous, Monsieur, notre amitié doit être égale, & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

LETTRE LXIV. (1)

A St. Germain, 2 *Mars* 1681.

IL y a bien long-temps que je ne vous ai écrit : tantôt migraine, tantôt occupation, souvent paresse. On aime les gens, on en est aimé ; on en est sûr, on les néglige, on ne se contraint point avec eux : ils se plaignent : un billet les appaise. Mon Carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Sainte-Reine : elles me font du bien. Point de Carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouis d'un grand repos ; & Me. d'Aubigny ne travaille pas plus en tapis-

---

(1) L'adresse : *A M. d'Aubigny, Gouverneur de Cognac, à Cognac.*

ferie que moi. Me. de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles : elle a été la premiere victime de la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira ; mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je faisois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en essuyerai quelques murmures : on dira, & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné ; mais les murmures sont moins fâcheux que les affaires qu'on me faisoit. On avoit parlé de quelques voyages pour ce carême ; mais ils sont rompus. On passera huit jours à St. Cloud, d'où l'on partira le lendemain de Pâques. On se préparera ici au voyage de Bourbon, où la Cour séjournera tout le mois de Mai. On ira passer le mois d'Août à Chambord, & celui de Septembre à Fontainebleau : projet qu'un caprice peut déranger. Je souhaite que ce soit une grossesse. Monseigneur se porte à merveilles. Il y a quinze jours que Me. la Duchesse de Richelieu est à Paris, où le Duc a la fievre tierce. Me. la Maréchale de Rochefort est encore plus souvent malade que moi. Me. de Montchevreuil soutient seule la fatigue. Elle a augmenté son troupeau de la plus laide fille qu'on puisse imaginer : c'est votre Mlle.

de Jarnac. Mlle. de Laval a triomphé dans les bals, présentement elle est malade. Voilà les nouvelles de notre maison, où si vous voulez, de notre Cour. Je n'en sais guere d'autres. Apprenez-moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Me. d'Aubigny.

LETTRE LXV.

A Versailles, 19 *Mai* 1681.

Je voudrois de tout mon cœur que votre Capucin vous convertît. Vous en seriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre. J'ai vu Charlot : il est admirable, & tout-à-fait bouffon; il ne croît pas du tout. Je voudrois le mettre au College; mais il ne perd pas son temps à Maintenon. J'y vais demain. Je n'y coucherai qu'une nuit : ma principale affaire est de voir mes vieilles. La grossesse de Madame la Dauphine est déclarée, & rompt tous nos voyages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de Jarnac; je ne sais encore à qui. Mlle. de Laval est depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant-hier à la

chasse : vous croyez bien que chacun fut allarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal. Vous aurez vu mon Prince mignon ; j'espere que vous m'en direz des nouvelles : la passion que j'ai pour lui ne diminue point. Je crois qu'il ne demeurera d'Huguenots en Poitou que nos parents : il me paroît que tout le peuple se convertit ; bientôt il sera ridicule d'être de cette Religion-là. La Maréchale de Rochefort est malade : je le serai bientôt par conséquent. Je ne suis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous savez que je prends de grands soins de ma personne. Ce n'étoit rien en comparaison de ceux d'aujourd'hui. Me. d'Aubigné devroit bien convertir, quelques-uns de nos jeunes parents.

LETTRE LXVI.

A Maintenon, ce 23 Mai.

VOus avez bien fait de montrer Bordeaux à Me. d'Aubigny, & Mlle. de la Carte à Bordeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure sur tout ce que vous m'en mandez, & je n'aurai pas de peine à lui

en témoigner beaucoup de reconnoissance. Je suis bien de votre avis sur Mr. & Madame de St. Eugene; ils m'ont toujours plu au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime. Je suis ravie que vous soyez content de votre femme, & qu'elle ne perd pas sa piété dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines, & en Province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'aveugle. Si j'avois un peu plus de loisir, je vous mitonnerois bien cet homme-là. Vous êtes insupportable sur les détails; vous ne m'en écrivez jamais, & je les aime tout-à-fait. Vendez donc cette maison de St. Cloud, qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne réponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois: la paix va finir tous ces projets-là, du moins on en a de grandes espérances. Ne vous chagrinez ni sur M. de Jarnac ni sur votre fortune. Vous êtes né Gentilhomme, mais sans un sol : vous voilà dans un lieu délicieux : vous avez quinze mille livres de rente, de l'esprit & de la réputation; vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît; j'embellis tous les jours un beau château & une belle terre pour

vous ou pour vos enfants : vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse, passez votre vieillesse en joie & en paix. Jouissez de tout ; soyez homme de bien, & préparez-vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez. Ne vous livrez point à votre mélancolie, & songez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Me. d'Aubigné que plus elle m'écrira souvent, plus je l'aimerai ; mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce réglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse ; mais je prétends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs, cela forme son style ; car plus on écrit, mieux on écrit.

LETTRE LXVII.

A Maintenon, ce 26 Mai 1681.

ENfin, voilà des détails, & c'est ce que je demande : je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impossible pour obtenir de M. Colbert ce que vous desirez. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins : on fait des canaux, & Main-

tenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere : il m'en coûteroit trop de vous la faire bonne; vous savez que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret pour l'exemple, & si vous me fâchez, par économie. Enfin, vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées, & dont vous avez l'imbécillité de rougir. Mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu, des manufactures florissantes, mes vieilles bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Me. de Montespan habille les pauvres & les autels.

LETTRE LXVIII.

Maintenon, ce 12 Juillet 1681.

J'Ai ici Mr. & Me. de Montchevreuil, Me. de Lencosme, Mlle. de Mongeron, Me. de Fontenay & M. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à St. Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux château, vous en serez très-content. Je vois tous les jours M. Colbert; mais il trouve ce que vous demandez aussi difficile que je le trouve raisonnable; ainsi il n'est pas encore dé-

fait de moi. Que votre femme soit dépaysée de ses parents. Si vous avez un autre avis, comptez que je ne m'en soucie gueres; j'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivez obscurément : nulle part on n'est plus son maître qu'à Paris; il s'agit de bien commencer. Je suis ravie de la regle & de la dévotion qui est dans votre maison. Jouissez de l'état où vous êtes; je vous le répete, il est bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous nous plaignons de ce que nous sommes : hé! qu'étions-nous il y a douze ans? Ne vous cachez pas de moi; vous êtes le seul de mes amis dont je n'aye pas la confiance. Si vous vous ouvriez à moi, vous y trouveriez des secours, des complaisances, des consolations auxquelles vous ne vous attendez pas.

Les Fermes sont adjugées, & par conséquent l'affaire de M. Rouvieres consommée. J'ai obtenu sans effort; mais il m'a fallu faire une extrême violence pour demander. J'en suis trop récompensée, puisque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois, vous ne pourriez mieux faire que de prendre le temps de l'absence de la Cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exac-

tement du ſuccès de vos remedes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois auſſi que vous euſſiez des enfants. Il faut tout recommander à Dieu. Vous ne direz plus que je moraliſe bien à mon aiſe : car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en apporte guere à la diſpoſition des journées. Madame la Dauphine ſe porte bien, elle n'a plus à deſirer qu'une heureuſe groſſeſſe. Adieu : j'embraſſe ma belle-ſœur. Je ne connois d'autre Chirurgien que Clément, avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

LETTRE LXIX.

Ce 2 Septembre 1681.

JE ne ſais ſi M. le Gois vous en impoſe comme à moi ; mais je puis vous dire ſans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi ; me voilà confirmée pour le reſte de mes jours dans la réſolution que j'avois priſe de n'écouter jamais aucune propoſition. Vous m'avez fait parler pour un homme inſolva-

ble ; la tête lui a tourné dès les premieres avances ; il y a huit ou dix jours qu'il eſt perdu : on ne ſait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris ſon parti ſi bruſquement ; il a encore le courage de me propoſer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvieres. Je ne ſerai pas ſa dupe une ſeconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet, qui la tourneront d'une façon moins avantageuſe, mais plus ſolide. Ils ſeront eux-mêmes cautions. Vous n'auriez jamais touché que la premiere année, & quelques piſtoles ſur les autres, à force de menaces. Ne croyez pas, malgré ce que je vous dis-là, que je me plaigne de le Gois : il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie, employez utilement l'argent que vous allez avoir. Les terres en Poitou ſe donnent pour rien : la déſolation des Huguenots en fera encore vendre. Surineaux, St. Pompin & pluſieurs autres vont être en décret. Si vous joignez à une année de votre penſion la ſomme que vous toucherez bientôt du bien de votre femme, vous pouvez aiſément vous établir grandement en Poitou. N'ayez là-deſſus aucune ſoumiſſion pour mon avis, mandez-moi le vô-

tre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embrasse Me. d'Aubigny.

LETTRE LXX.

A Fontainebleau, ce 22 Octobre.

VOus n'imaginerez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire, ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. le Gois ne sera point Chef de mon Conseil. Du reste, cent huit mille livres que vous toucherez me consolent. Vous ne sauriez mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac; elles vont s'y donner par la fuite des Huguenots. Votre voyage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiez bien après ce que vous avez eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiez de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cents pistoles que je vous dois : je voudrois les donner à Me. d'Aubigny. J'ai bien de la joie de la conversion de M. de Vaux : je vous prie de lui en faire mes compliments. Poignette est bonne Catholique : M. de Marmande l'est aussi.

M.

M. de Souché fit abjuration il y a deux jours : on ne voit que moi dans les Eglises conduisant des Huguenots. Ne soyez point en peine de ma santé ; elle est délicate, un rien la dérange : souvent des maux, jamais de maladie. Nous partons Mardi ; on dit aujourd'hui que c'est pour Metz. Vous savez avec quelle tranquillité je me dispose aux voyages. J'ai mon équipage tout prêt, & j'espere qu'il ira gaiement. Adieu : personne ne songe à vous brouiller avec moi : Hé ! qui pourroit se flatter d'y réussir ? Madame d'Aubigny ne m'écrit guere : je l'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXI.

A Incishem, ce 20 Octobre 1681.

QUoique je croye avoir raison dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque chose de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous savez l'estime que j'ai pour M. de St. Eugenes : j'ai cru ne rien hasarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raisons, que je ne puis vous

écrire. Il me semble que vous traitez assez cavaliérement votre conscience. Vous avez, dites-vous, assez de temps pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il est vrai; mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprends point les gros présents que prétend Me. d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devez que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'est pas un effet de ses soins & de son application : son affaire s'est terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir sa part à un bienfait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'est point dépendant de l'affaire de Rouvieres, qui est une pure gratification de Sa Majesté? Soyez en repos là-dessus; ce n'est point à vous à réparer ni ses malheurs ni ses sottises. Je ne sais ce que vous voulez dire quand vous rebattez souvent dans vos lettres qu'il est des gens qui veulent vous brouiller avec moi, & d'autres qui disent que nous ne sommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard : je vous traite souvent de mauvais ménager, & quelquefois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches, pour me défaire de leurs plaintes & de leurs importunités :

est-ce cela? Moquez-vous de tout ce qu'on vous dit : je vous aime : je vous le dis, & je dois être crue. J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de Maintenon. Charlot est très-joli : si vous aviez envie de l'avoir, vous en êtes le maître. Si vous me le laissez, je le mettrai bientôt au College. Adieu, mon cher frere. Dites à M. de St. Eugenes que je ne puis écrire au Procureur-Général, mais que je demande à Me. la Duchesse de Richelieu de lui recommander son affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet, elle le donnera; & je suis assurée qu'il sera content de la Duchesse. Quand vous vous trouverez malheureux, songez aux plus malheureux que vous : la recette est infaillible.

LETTRE LXXII (1).

A St. Germain, ce 8 Décembre 1681.

MOnseigneur est toujours mal; mais on espere que nous en serons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hy-

---

(1) L'adresse : *A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de Cognac, à Cognac.*

ver. Madame la Dauphine a eu un petit retour de fievre, qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvez finir avec le Lieutenant-Général par la douceur, n'héſitez pas; ſinon écrivez à M. de Croiſſy. Faites vos plaintes vous-même : tout ce que je puis faire, c'eſt de ſolliciter pour vous ſi vous avez raiſon, & de me taire ſi vous avez tort.

Notre petit neveu (1) eſt Catholique. Je l'ai chez moi : il fait fort bien ſa cour, & j'eſpere que le Roi lui fera du bien : il eſt très-joli. J'attends St. Hermine : je n'oublierai rien pour le convertir. J'ai ſu que Mademoiſelle a parlé au Roi pour Mlle. de Jarnac : on n'a rien conclu à cauſe des voyages. Il s'eſt répandu depuis quelques jours qu'elle eſt très-laide; voilà tout ce que j'en ſais.

Mandez-moi ſouvent de vos nouvelles : les miennes ſont très-bonnes en toutes façons. Réjouiſſez-vous; vivez en Chrétien & en repos. Vous avez trop d'eſprit pour douter que tous les états n'ayent leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Me. d'Aubigny. Je ne puis vous écrire ſéparément : la premiere de mes lettres s'a-

(1) M. de Murçai, fils aîné de M. de Villette.

dressera à elle. Faites mes compliments à Me. de Mioffens, & demandez-lui si je lui ferois plaisir de lui donner un portrait du Maréchal d'Albret à mettre au bras.

LETTRE LXXIII.

A St. Germain, le 19 Décembre 1681.

JE me joindrai à M. de Louvois pour l'affaire de St. Lazare. Je ne sais si vous aurez encore quelque exclusion pour ce bienfait-là.

Vous auriez bien pu vous passer de donner sur les dévotes en faisant le portrait de Me. d'Aubigny. On ne peut avoir trop de soin de soi, quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soyez jamais en peine de ma santé, quoique vous entendiez dire: si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas?

Il y a long-temps que le petit de Murçai est Catholique. M. de St. Hermine est arrivé aujourd'hui; il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mlles. de St. Hermine, de Caumont & de Murçai. J'espere que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette (1) que j'ai vue

(1) Depuis Me. de Mailly.

à Cognac. Si vous pouviez me l'envoyer, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moyens que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique. Vous m'enverriez cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriez Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiez une occasion de la faire partir par le moyen de M. de Xaintes, de M. de Marillac ou de M. de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille, & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvez trop faire; mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiés à cette pauvre dévote. Je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de Me. de Miossens.

LETTRE LXXIV.

A St. Germain, ce 5 Février 1682.

VOus ſavez trop bien que je ne me mêle de rien, pour croire que j'aye voulu mettre Mademoiſelle de R.... auprès de Madame la Dauphine. Madame d'Albret en a eu le deſſein. Elle me l'a amenée dans ma chambre, où je l'ai reçue avec la conſidération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de....... On dit qu'elle a un cancer au ſein : c'eſt une aſſez légitime excluſion pour la Cour. Vous pouviez vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Me. de Mioſſens comme un article de foi en toutes choſes, hormis en celles de la Religion ; je ſais que dans la ſienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. M. de St. Hermine part Dimanche avec ſes ſœurs : ils ont tous fait une belle réſiſtance, & font une belle retraite. Je ſuis perſuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai (1) dit qu'elle

(1) Depuis Madame de Caylus, morte à Paris en 1728.

les attend dans la baſſe-cour de la Laigne. Je vous recommande Me. de Fontmort, qui n'a agi en cette occaſion que pour Dieu & pour moi. Elle va être expoſée à la fureur de toute ſa famille : ſoutenez-la, je vous en conjure; c'eſt une très-bonne femme, qui a de l'eſprit.

Tout le monde eſt au ballet, & moi je ſuis dans ma chambre toute ſeule, où je paſſe une bonne partie de ma vie, & depuis quelques jours dans un repos qui me plait fort.

Nous irons à Bourbon le 28 d'Avril.

Mes compliments à Me. d'Aubigny. Je ſuis très-aiſe de recevoir de vos nouvelles & des ſiennes.

Lorſque vous ſerez ici, il faudra vous montrer quand vous le pourrez; voir M. de Louvois, quoique vous n'ayez plus beſoin de lui, voir M. Colbert, qui ne vous ſera jamais inutile, & vous lier avec le Marquis de Mortemar, qui eſt ſage comme on l'eſt à trente ans, quand on n'a pas une ſi longue jeuneſſe que vous.

LETTRE LXXV.

St. Germain, ce 20 Février 1682.

LEs affaires de Me. d'Aubigny vont leur train, & je fais là-dessus tout ce qu'on me demande. J'avois choisi un excellent rapporteur; mais on l'envoye en Poitou. Je n'ai rien fait pour Mlle. des Coyeux : on n'a nul besoin de moi quand on est parente de M. de Montauzier. J'ai vu Me. de Jarnac à votre intention, quoique je ne voye personne. La grossesse de Madame la Dauphine est très-heureuse : pas la moindre incommodité; elle n'a point encore senti son enfant; elle fera bientôt à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après Pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles, pour y faire les couches de Madame la Dauphine. Elle en relevera à la fin d'Août. On ira passer le mois de Septembre à Fontainebleau, & Octobre à Chambord. De-là on reviendra passer Novembre à Versailles, & tout l'hyver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année; car il n'y a pas tous les ans

un Strasbourg à prendre. Nos filles (1) vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la Cour. Madame d'Heudicour eſt ici malade, & plus caduque qu'on ne l'eſt à ſoixante ans. Je ſuis très-heureuſe : je vous en ſouhaite autant. Charlot m'écrit ſouvent : il montre beaucoup d'eſprit. Les enfants de M. de Villette en ont auſſi, & profitent de leur bonheur. Adieu.

LETTRE LXXVI.

A Verſailles, le 8 Mai 1682.

RIen de nouveau ſur l'affaire que vous me propoſez. Vous ſavez ce que je fis à Fontainebleau, & la paſſion que j'avois de réuſſir. Aujourd'hui même importunité & mêmes raiſons. Plus on a d'une certaine faveur en ce pays, & plus on eſt hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de Bonrepaux, ni qui que ce ſoit, ſans nulle exception.

Je ſerois ravie que vous puſſiez rac-

---

(1) Les Filles d'honneur de Madame la Dauphine.

commoder M. de Villette & Me. de Fontmort : je suis bien de votre opinion sur la douleur qu'il montre de ses enfants ; il se félicite dans le fond du cœur de les voir avec moi malgré lui. Ils sont très-jolis & parfaitement bien nés. Si la petite de Murçai a deviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les St. Hermine.

Il faut bien que l'on s'accoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquille, très-solitaire & très-assortie à mon humeur.

Mille amitiés à Me. d'Aubigny ; elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mlle. de Jarnac a de la peine à s'accoutumer à la fatigue de la Cour. Elle a les jambes enflées ; & l'on craint une hydropisie.

LETTRE LXXVII.

A Versailles, le 14 Mai.

J'Ai reçu une lettre de vous pleine de compliments & de remerciments. Je n'en veux point : je suis contente pourvu que vous le soyez, & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous

arrivent ; ils ne sont pas inépuisables : c'est un ruisseau que le moindre temps de sécheresse peut tarir. J'ai fait un petit voyage à Maintenon, où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. Charlot est embelli, & a tout-à-fait de l'esprit : il écrit mieux que moi, & je l'admire depuis que nous avons son baptistaire ; je le croyois plus vieux. L'idée que vous vous faites de Ruel est assez juste : c'est un lieu admirable où je me divertis fort : Dieu bénit tout ce qui s'y fait : le succès passe nos espérances : la police féminine y triomphe ; vous n'en seriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre ; pour moi je ne la crois point, parce que je ne la desire pas, & que j'ai l'humeur assez heureuse. Messieurs de Murçai & leur sœur réussissent fort bien. Je suis fâchée qu'aucun St. Hermine ne partage leur bonheur : j'aime leur mere & leur nom. Point de nouvelles. Ma santé est bonne, & mon visage mauvais : c'est Ruel & Versailles. Adieu : mille amitiés à Me. d'Aubigny. Vous m'apprenez de singulieres nouvelles de ma faveur : les Nouvellistes en savent plus que la Favorite.

LETTRE LXXVIII.

Ce 21 Octobre 1682.

JE n'ai garde de vous dire si je penche pour Aubigny ou pour Sainte-Gemme. Je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'une des deux. Quant à l'argent, vous avez vingt mille liv. d'une part, dix-huit mille de l'autre pour commencer : il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de dix-huit mille liv. par M. Brunet : vous vendrez la maison de St. Cloud neuf mille livres. En voilà plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins sais-je bien qu'ayant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à payer Maintenon : & encore ai-je fait le dernier payement si mal-à-propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé sur vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. On est peu instruit de mes projets : & comment le seroit-on ? Je n'en

ai aucun. Chassez toutes ces imaginations-là. Faites ce que vous voudrez : mon étoile est d'être éternellement contrainte ; mais mon humeur est de ne me contraindre que le moins que je puis, & de ne jamais contraindre les autres. Je vous enverrai un cachet. Je désapprouve fort l'affectation que vous avez de mettre les armes de la mere de votre grand'mere ; car c'est de-là que sont les Saint Hermine. Adieu, je voudrois de tout mon cœur que votre acquisition fût faite. Vous vous en occuperiez peut-être, & ce sont des plaisirs de tout âge ; je fais celui que Maintenon m'a donné, quand j'ai pu y penser.

LETTRE LXXIX.

A Versailles, ce 28 Mai.

J'Ai fait depuis peu connoissance avec M. le Marquis & M. l'Abbé d'Aubigny de Tigny : ils m'ont instruite de notre maison. C'est apprendre bien tard qui l'on est ! mais cela n'est jamais indifférent : il y a douze ans que le Maréchal d'Albret m'en avoit dit quelque chose. Je n'ai pu voir sans plaisir une généalogie de quatre cents ans très-bien prouvée par des

contrats de mariage, & l'endroit où nous nous ſommes ſéparés (1). Ces Meſſieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny eſt à vendre, celle de Sainte-Gemme qui étoit à l'aîné de la maiſon, & celle de la Jouſſeliniere dont ils ſont ſortis. Il me ſemble que ſi vous vouliez placer votre argent, ils ſeroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui ſeront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premieres pour quarante mille écus. Mandez-moi ſi vous avez d'autres vues, ou ſi vous voudriez que je ſuiviſſe celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année, les vingt mille francs que j'ai à vous, & le bien de Madame d'Aubigny qui ne ſauroit être mieux placé, vous feroient aiſément entrer en poſſeſſion. Je me porte à mon ordinaire : ſouvent la migraine, jamais d'autres maux. Rien de nouveau, ſi ce n'eſt que M. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil, dont on prend le deuil Dimanche pour quelques jours. On dit que nous paſſe-

(1) Voyez la généalogie d'Aubigné & de Madame de Maintenon, dans le premier Livre des Mémoires, & le ſixieme Volume contenant les Pieces juſtificatives.

rons l'hyver à Verſailles, parce que St. Germain n'eſt pas prêt.

LETTRE LXXX (1).

A Verſailles, ce 25 Juin.

J'Ai reçu votre triſte lettre; mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire eſt de faire enviſager une mort prochaine; mais cet effet eſt corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire enviſager longtemps. Je me ferois pourtant ſcrupule de vouloir vous en effacer entiérement la penſée. Il eſt bon de s'y préparer, ſur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'eſt-là ce qui doit nous occuper, & non ce qui ſe paſſera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avez. C'eſt le ſeul tribut que mon tempérament paye à la nature. C'eſt en être quitte à bon marché. J'ai toutes les connoiſſances poſſibles & certaines de notre maiſon : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je vou-

(1) L'adreſſe : *A M. le Comte d'Aubigny, Gouverneur de la Ville & Château de Cognac.*

drois que vous euffiez cette terre : l'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un Chapitre; & il n'y a qu'un temps limité pour la dégager. Il faudroit auffi que le Chapitre ne fût pas que vous en avez envie : il feroit à craindre qu'il ne s'en prévalût. M. de Caumont & fon fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie ; car c'eft un très-bon Gentilhomme, & qui a du fervice. Si Mlle. de Caumont fe trouvoit ébranlée par l'exemple de fon pere, rien ne manqueroit à ma joie. Adieu, mon très-cher frere. J'embraffe Me. votre femme : écrivez-moi de vos nouvelles, & tâchez de vous divertir. C'eft le feul remede pour les vapeurs.

LETTRE LXXXI.

A St. Germain, ce 8 Avril.

ALnes & Saujeon, qui font les deux terres que M. le Duc de Richelieu avoit en Saintonge, ne font plus à lui. Pour les acheter, vous auriez affaire à Madame la Ducheffe d'Aiguillon, qui eft toute hériffée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi

vous donna hier. Vous en auriez autant de M. Brunet. Le tout feroit une somme considérable, mais facile à dissiper. Faites mille amitiés pour moi à Me. d'Aubigny, je vous prie. Je voudrois bien qu'elle se sentît un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoye plus rien, parce que vous êtes plus riche que moi : j'aime mieux nourrir mes pauvres que vos chevaux. Adieu, mon cher frere : je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur : & vous ne me connoissez pas encore !

LETTRE LXXXII.

A Versailles, ce 18 Août.

IL est vrai que je serois ravie que vous retirassiez Aubigny du Chapitre d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre, sans maison à entretenir : vous n'en pouvez avoir une plus belle que le Château de Cognac.

Je suis bien-aise que M. de Ruelles ait mis ses enfants dans les nouvelles Compagnies que le Roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la Noblesse.

Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive son bonheur au Roi.

Il faut prendre patience sur Me. de Caumont : il n'est rien que le temps n'adoucisse.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire sur les vapeurs, que de vous conseiller de vous divertir, de n'être jamais seul, de manger peu & souvent, de vous promener à cheval, en carrosse, en bateau, de marcher peu, d'éviter toutes sortes d'épuisements, soit de corps, soit d'esprit; de ne faire aucune lecture fatiguante, & sur-tout de ne point rester couché dans cette grande chaise où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclaircissement que vous me donnez sur la maison de notre grand'mere. J'en ai de reste présentement. Mais je voudrois bien savoir qui étoit M. de Cardillac : c'est ce que je trouve de plus obscur.

J'ai peine à croire que M. de Villette se convertisse : je le voudrois de tout mon cœur : mais le respect humain !

Vous aurez appris l'heureux accouchement de Madame la Dauphine : jamais on n'a vu tant de joie que Paris & la Cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Me. d'Aubigny : vous ne serez jamais heureux

ni bien avec Dieu, si vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'apprendre que Messieurs les Echevins de Cognac ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité, pour l'emploi d'un fonds destiné aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger; mais je vous prie, mon cher frere, d'être autant que votre conscience le voudra, dans les intérêts des Dames de la Charité. Elles sont établies par Messieurs de la Mission, dont vous connoissez le zele. Ils sont très-appliqués aux bonnes œuvres, & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général, & pour quelques-uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres ayent tort! soit dit sans corrompre votre intégrité.

LETTRE LXXXIII.

Le 15 Octobre.

J'Ai reçu une lettre de Me. de Miossens sur l'état où vous êtes. Il n'y a, dit-elle, aucun danger; mais vous souffrez. Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs,

toute la machine eſt dérangée ; & cela me déſole. J'en ai tant eu, & j'en ai vu tant ! réjouiſſez-vous : c'eſt le ſeul remede. Prenez l'avis de M. Fagon, qui vous envoyoit dès cette année à Vichi. Voici une lettre de M. le Duc du Maine, qui eſt d'un ſtyle aſſez gai & la ſignature aſſez magnifique : il conſerve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La Cour part Lundi prochain pour Chambord : Madame la Dauphine demeure ici : elle n'eſt pas encore en état de marcher, au grand regret de toute ſa maiſon. J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. Nous retrouverons Madame la Dauphine à Fontainebleau. L'air de Verſailles m'ôte la moitié de mes migraines. Me. d'Aubigny me fait une belle & bonne relation de vos plaiſirs ſur la naiſſance de notre jeune Prince. Je ſuis aſſurée qu'elle danſa de fort bonne grace ; au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu, mon cher frere. Mes compliments à vos Dames de la Charité : elles m'ont bien remerciée de ce que vous avez fait pour elles.

LETTRE LXXXIV.

A Chambord, le 6 Octobre 1682.

J'Ai reçu une lettre de vous par M. de Saint-Denis, que j'ai remercié. J'ai tenu sa fille avec M. de Chevreuse : j'ai trouvé Me. de St. Denis telle que vous me la représentez. Je suis fâchée que vous n'ayez pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur saison, assujettissez-vous aux avis que je vous ai donnés.

Je crains votre goût pour la solitude. La plus mauvaise compagnie vaut mieux que ces tristes rêveries où l'on se plonge quand on est seul. On m'a montré la déclaration de la terre d'Aubigné : le revenu est assez peu de chose : les droits en sont beaux. On peut retirer Sainte-Gemme, qui est aussi de la maison.

Allez faire un tour sur les lieux : & concertez tout avec M. de Tigny, qui est un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu ; appliquez-vous sans vous occuper : point de meilleur remede. Je vois bien que l'affaire de Cursai feroit bonne ; mais il faudroit faire à M. d'Ouilly une priere que mon crédit lui feroit prendre

pour un ordre : & l'on n'eſt point en faveur pour faire des incivilités, des injuſtices ou des violences. M. Turc fait de ſon mieux pour ne pas nous payer. Le Roi a été reçu à Maintenon, par Nanon & la Couture, qui s'en acquitterent fort bien : j'en étois partie deux heures avant qu'il y arrivât : il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder : les arbres & les paliſſades ſont aſſez grandes : & ſans les inondations de l'hyver, le potager ſeroit beau. Ma manufacture le divertit fort. Outre mes Normands pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtrai, où j'ai débauché des ouvriers. Charlot eſt ſi embelli & ſi ſage, que je ne le reconnus pas : il a beaucoup d'eſprit, & la mémoire de ſa race. La Reine lui demanda qui il étoit : il répondit : » Un petit Gentilhomme que » Me. de Maintenon fait élever ". Adieu, mon cher frere : je me porte fort bien à Chambord, & je m'y plais tout-à-fait. Nous en partons Lundi pour Fontainebleau, où je ſuis toujours accablée de vapeurs. J'y paſſe les jours à pleurer, à étouffer, à me contraindre, & à me trouver la plus malheureuſe perſonne du mon-

de. J'ai pris un lion herminé, (1) quand j'ai vu que ce ſont nos véritables armes : faites de même.

LETTRE LXXXV.

A Verſailles, ce 1 Décembre.

J'Ai à répondre à une lettre de vous du 7 Novembre, à une de M. de Tigny, & à une autre de M. de Vieux-Fourneaux. Je commence par la vôtre. Je ſuis ravie que l'Anjou vous plaiſe, & que vous n'ayez nulle répugnance à acheter la terre de Sainte-Gemme ou celle d'Aubigné. Ces acquiſitions ſont plus raiſonnables que celles que vous pourriez faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule, on peut préférer une terre de ſon nom & de ſes peres : ſi j'avois été auſſi-bien inſtruite là-deſſus que je le ſuis à préſent, je n'aurois pas acheté Maintenon, J'avois regardé comme une choſe avantageuſe

(1) Me. de Maintenon ſe trompoit. Le lion d'Aubigné a été herminé par les la Jouſſeliniere : & les d'Aubigné de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voyez les Mémoires de ſon grand-pere.

tageuse que le Château d'Aubigny fût détruit, parce que je voulois que vous achetassiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac! Cependant je vois par ce que m'écrit M. de Vieux-Fourneaux, que vous croyez cet air trop subtil pour vous. Voyez: déterminez-vous : agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes: j'ai perdu un procès pour ne l'avoir pas sollicité: en un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avez plus de loisir : l'exercice vous est bon: vous êtes sur les lieux : vous trouverez plus de facilité que moi. Si vous voulez Aubigny, voyez le marché de Messieurs du Chapitre, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très-grand avantage pour les payer, de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace, ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvez, par le droit du nom, rentrer dans la terre : si vous ne le pouvez par droit, voyez s'ils veulent vous rendre ce fer-

vice; mais ne l'achetez pas. Si vous aimiez mieux Sainte-Gemme, je la ferois demander à M. de la Rochefoucault. Mais ne faisons de pas qu'à mesure qu'ils seront nécessaires. Ce n'est pas le bon air d'Anjou qui vous a fait du bien : c'est l'exercice & l'occupation. Vous avez une paresse extrême, & vous vous laissez aller à une mélancolie qui devoit vous avoir donné des vapeurs plutôt. Vous faites fort bien de garder M. de Vieux-Fourneaux. (1) C'est un homme qui vous seroit bon à plus d'une chose, & que vous devez attirer chez vous. Je ne vous réponds point sur M. Arnaud : vous savez que je ne suis jamais entrée dans ces sortes de procédés. Vous ne pouviez mieux faire que de laisser Me. d'Aubigny chez Me. de Mioffens, bonne compagnie : il ne faut pas se lasser de travailler à sa conversion. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait à Chambord. Je n'aime point à parler de ces choses-là : & à la faveur, à mon gré, ne sied pas mieux que la modestie. Nulle peine sur ce que je ne vous

(1) Voyez une lettre du Chevalier de Méré, dans le premier Recueil, Lettre LII.

mande rien. Vous entendrez aſſez parler de moi ; & je ne ſerai jamais pareſſeuſe quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répete : je ne me chargerai point du détail de votre acquiſition ; j'en ſuis incapable : j'ai acheté une terre, ſans avoir eu le loiſir de l'aller voir. Adieu, mon cher frere : ne ſoyez jamais ſeul, ſi vous ne voulez que la tête vous tourne.

LETTRE LXXXVI.

A Verſailles, ce 18 *Janvier* 1683.

JE ne ferai pas toujours tout le bien poſſible ; mais du moins je ne m'oppoſerai jamais à aucun. Voilà qui eſt bien ſérieux pour en venir à vous dire, que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniez cette Demoiſelle, je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Me. d'Aubigny & vous, ne ſera-t-elle point troublée ? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une ſolitude affreuſe : il m'en reſte une idée fort agréable. Votre imagination eſt bleſſée. Allez aux eaux, & menez-y votre femme. Il eſt vrai que rien n'eſt plus difficile que de traiter avec des Commu-

nautés : chicanes, défiances, longeurs, incertitudes. J'aimerois donc mieux Sainte-Gemme. Perſonne ici n'a échappé aux rhumes : j'en ai eu un, mais très-léger. Laiſſez dire Me. de Fontenay : on parle des plus grands Princes du monde : je ſuis ſur le théâtre, il faut bien qu'on me ſiffle ou qu'on m'applaudiſſe. Je vous ſouhaite là-deſſus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Me. d'Aubigny, que ſi ſa lettre eſt purement d'elle, il faut qu'elle ſe ſoit prodigieuſement formé l'eſprit : ſon ſtyle eſt auſſi beau que ſes caracteres. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance, ni avec plus de goût, ni avec plus de tendreſſe. Adieu, Monſieur, ſongez à vous réjouir & à vous ſauver.

LETTRE LXXXVII. (1)

Ce 29 Avril 1683.

JE crois que vous ſavez fort bien que je vis encore, & même avec plus de ſanté que jamais. Je ne ſais qui va à Vichy. Me. de Monteſpan devoit aller à

(1) L'adreſſe : *A M. le Comte d'Aubigny, à Vichi.*

Bourbon : mais son voyage est rompu. Vous avez assez d'esprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter, parler peu, éviter les airs de grand Seigneur, qui ne conviennent pas même aux Rois, & prendre cet air de modestie & de simplicité, qui va si bien aux particuliers. M. l'Abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Sainte-Gemme, sans que vous y paroissiez. Si vous voulez une terre, celle-là me paroît belle & bonne : un prix convenable, point de maison, une forêt, de beaux droits, & sortie de votre famille. Notre été se passera en voyages. Nous partons le 26 Mai pour aller en Bourgogne, & nous traverserons toute l'Alsace. Nous allons à Betfort, & pour la troisieme fois, à Strasbourg. Nous serons de retour ici le 24 de Juillet. Nous y passerons le mois d'Août; & nous irons dans celui de Septembre à Chambord; en Octobre, à Fontainebleau, & en Novembre, à Versailles. Madame la Dauphine ne vient point : elle est grosse, & tout le monde en est ravi. Mlle. de Laval sera bientôt mariée : je ne sais encore à qui : mais le Roi s'en mêle, & vous savez qu'il est accoutumé à réussir. M. du Maine est toujours fort honnête homme, & sera du voyage. Me. de Mont-

chevreuil eſt très-languiſſante, & j'en ſuis en peine : ma vie eſt fort douce & ſolitaire. Cette Dlle. des Coublans n'eſt point notre parente : je m'en ſuis informée. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

A Verſailles, ce 21 *Mai* 1683.

J'Ai ſu de vos nouvelles par votre Médecin. M. Fagon l'eſtime beaucoup. Je vous ai écrit par Me. la Ducheſſe de Noailles. J'eſpere que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déja mandé la diſpoſition de tout l'été, & que Madame la Dauphine le paſſera ici, par une raiſon qui plaît à tout le monde. Mlle. de Laval épouſa hier M. de Roquelaure que le Roi fait Duc comme étoit ſon pere. Avez-vous ſu que M. de Montchevreuil s'eſt caſſé un bras ? il ne pourra ſuivre M. du Maine. On parle de Mlle. d'Hamilton : d'autres diſent Mlle. de Leuveſtein (1), niece de M. de Strasbourg. Voilà mes nouvelles : donnez-moi des

(1) Depuis Marquiſe de Dangeau.

vôtres. Tout eſt à ſouhait, ſi vous joignez aux eaux la tranquillité qui eſt encore plus néceſſaire qu'elles. Je voudrois faire un voyage avec vous, pour vous faire avouer que toutes les femmes ne ſont pas implacables ſur les montagnes & dans les vallées. La deſcription que vous me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir, tant il eſt naturellement conté. J'ai affecté de ne point paroître dans l'affaire de Ste. Gemme, parce que tout ſe ſeroit paſſé en civilités, ſans concluſion : & il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de Turc-à-Maure. Je ſuis fâchée que Me. d'Aubigny n'en ſache pas ſur les vapeurs autant que moi : elle vous ſeroit très-utile. Dans ces maux-là, on tire plus de ſecours des autres que de ſoi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire ſur un homme auſſi chagrin & auſſi taciturne que vous. Mais n'aurez-vous point d'enfants après Vichy ?



LETTRE LXXXIX.

A Fontainebleau, ce 7 Août 1683.

L'Affliction générale, & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendez ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagneres ; mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barege amollit, Bagneres fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériroient pas. Le malheur de n'avoir point d'enfants est très-médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périsse. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devez avoir que de la joie. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prends à vous

de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance, où vous êtes libre, sans affaires, au milieu de vos parents; en un mot, dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié & si ennuyeux. Je ne prétends point vous contraindre : mais si vous venez ici, vous ne me verrez pas; il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très-ordinaire. Vous êtes vieux, vous n'avez point d'enfant, vous êtes infirme; que vous faut-il? du repos, de la liberté, de la piété : tous ces biens sont entre vos mains. Si vous voulez acheter une terre, achetez-en une; mais si vous aimez mieux manger votre revenu à Cognac, mangez-le. Vous avez plus de trente milles livres de rente pour six ans : si je vis encore, vous en aurez davantage, & si je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sol des miens, quand ils surent que j'étois votre sœur. Charlot est toujours à Maintenon, plus spirituel

& plus petit que jamais. Vous avez raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine. Personne n'en a plus de raisons : je les sens toutes très-vivement ; & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Me. d'Aubigny est grosse : j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XC.

A Fontainebleau, le 7 Septembre.

VOus aurez sans doute appris qu'avant d'être consolés de la perte de la Reine, nous avons eu à trembler pour le Roi, & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis, &, graces à Dieu, il est si bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans toutes ses autres actions; & il y a peu de différence de son sang-froid à celui de ce Philosophe (1) qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous me rompriez la jambe.* Vous ju-

---

(1) Epictete.

gerez par ma bonne humeur que la ſanté du Roi n'eſt pas mauvaiſe. M. Colbert eſt mort : & M. le Préſident Pelletier va remplir ſa place ; vous l'avez vu Prévôt des Marchands. Le Roi ôte les bâtiments à M. Dormois, à qui il donne cinq cents mille francs. M. de Louvois aura la Charge. On ne ſait plus ſi on ira à Chambord : le bras du Roi en décidera ; mais Madame la Dauphine n'ira pas ; elle eſt trop avancée dans ſa groſſeſſe. Je me ſuis informée de tout ſur la Mairie de Bordeaux : elle ne ſe vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément, & de manger tous les ans les dix-huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez à Bordeaux, ſi l'air en eſt meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour ſon ſalut qu'il faut ſe contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfants : & de plus, ils auront mon bien. Plus je vis, & plus je me déſabuſe des ſoins & des projets à venir. Dieu les renverſe preſque toujours ; & comme ils ne ſont preſque jamais par rapport à lui, il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée & bien douce ! mangez votre revenu ; faites-en part à votre femme : vivez heureux & en paix : Dieu

pourvoira à tout, pourvu que vous le ferviez: préparez-vous à la mort fans en être plus trifte. Ordonnez à la France de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramaffe dans les anti-chambres : cette gazette vous divertiroit. Vous croyez bien que je fuis fort aife de la groffeffe de Me. d'Aubigné. Les femmes en favent plus là-deffus que les Médecins. Il faut s'habiller bien large pour qu'un enfant fe place à fon aife, manger de bonnes chofes pour qu'il fe porte bien, contenter fes envies avec modération pour qu'il ne foit ni timide, ni capricieux, ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma féchereffe ne me permet de vous le dire.

LETTRE XCI.

A Fontainebleau, le 28 Septembre 1683.

J'Ai montré au Roi ce que vous m'avez écrit fur fon accident : il l'a reçu comme vous pouvez le defirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui, & eft, graces à Dieu, en parfaite fanté.

Voici la réponfe de M. Pelletier, qui vous renvoye votre lettre à caufe du Monfeigneur, qu'il ne veut recevoir de

personne. Il montre une sagesse & une modération admirables : & tout le monde est ravi de le voir où il est : jamais choix n'a été plus approuvé ; nous verrons si la prospérité le gâtera.

Mr. Brunet me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez-vous, mon cher frere, mais innocemment. Songeons à l'autre vie, & préparons-nous à y passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres, mais avant tout, votre devoir. Le vôtre est d'aimer & de supporter la femme que Dieu vous a donnée. Lisez St. Paul : il vous dira que les forts doivent supporter les foibles, & que vous n'êtes qu'un, votre femme & vous. Vous lui devez de la patience, de l'amitié, de la complaisance. Je vous aime beaucoup, quoique je vous le dise peu.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la Cour. Celle du Roi est admirable. Les Dames qui en paroissoient les plus éloignées, ne quittent plus les Eglises. Me. de Montchevreuil, Mes. de Chevreuse & de Beauvilliers, la Princesse d'Harcourt, & en un mot toutes nos dévotes, n'y sont pas plus sou-

vent que Mes. de Montespan, de Thianges, la Comtesse de Grammont, la Duchesse du Lude & Me. de Soubise. Les simples Dimanches sont comme autrefois les jours de Pâques. Avez-vous des livres, & en voulez-vous? M. de Louvois expédie un peu plus que ne faisoit M. Dormois: Versailles qui n'auroit pas été prêt à Noël, le sera à la fin de ce mois. Madame la Dauphine part d'ici le 6 d'Octobre: je demeure ici pour partir le 9 avec le Roi, Madame, Monseigneur, & la Princesse de Conti. La Maréchale de Rochefort est dangereusement malade.

LETTRE XCII.

A Pont-à-Mousson, le jour de la Toussaint 1683.

JE ne suis point surprise que vous ayez commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devez toucher à la fin de l'année; mais je le suis de ce que vous croyez que les Fermiers-Généraux vous doivent payer par avance: c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable, si bien conduite, si assurée, ne vous mettra donc pas à votre aise? Je suis au désespoir de vous dire des cho-

ſes déſagréables; mais comment être ſincere & diſſimuler? Il me ſemble qu'après ce que je viens de faire pour vous, on ne peut dire que nous ſoyons brouillés. On ne le croit pas à la Cour, où ce qui s'eſt paſſé à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au Roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naiſſoient les unes des autres! Et vous voulez qu'il ordonne à ces Meſſieurs de vous payer par avance! Que diroit-il de vous voir demander un bienfait avec l'empreſſement, le chagrin, la tyrannie dont vous rougiriez d'exiger une dette? Je ne puis donc que prier M. Brunet, comme mon ami particulier, de vous faire plaiſir, s'il le peut. Adieu. Nous ſerons le 17 à Saint-Germain. Je vous dirois que je vous y verrois avec plaiſir, ſi je pouvois vous y voir content; mais j'avoue que mes parents ſont ſi peu ſenſibles à ce que je fais pour eux, & le ſont tant ſur ce que je ne puis faire, que leur commerce ne me donne que du chagrin. Ce chagrin aura beau faire, il ne m'empêchera pas de vous aimer.

LETTRE XCIII. (1)

A Verſailles, ce premier jour de Mars 1684.

JE ne vous aurois pas cru ſi inquiet ſur ma ſanté ! L'hyver s'eſt paſſé avec tant de plaiſirs, & mes migraines m'ont ſi fort tourmentée, que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur, ou contre l'ennui dans les appartements du Roi. La layette doit être arrivée : elle n'eſt pas magnifique : vous ſavez que je me pique d'avarice. J'attends avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Me. d'Aubigny. Je ſuis aſſez indifférente ſur le ſexe : j'ai mes raiſons pour cela. Je ſuis très-contente de Manceau : s'il continue, nous ferons long-temps enſemble. Vous m'avez fait-là un très-bon préſent. La guerre m'afflige : elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le Roi doit partir pour l'armée le 10 d'Avril. Cela eſt encore bien éloigné ; mais mon attachement pour lui me le rend préſent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller ſur la frontie-

(1) *A M. d'Aubigny, à Cognac.*

re, pour être plus près des nouvelles; elle a raison; mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur. Adieu : écrivez-moi souvent, & croyez que saine ou malade, négligente ou soigneuse, en faveur ou en disgrace, je suis toujours la même pour vous. Charlot est un vrai original : je le mettrai bientôt au College. M. du Maine me fit hier une visite, où il ne me parla que de vous. Il n'est point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. Arnaud. Me. de Lencosme m'a proposé plusieurs affaires : j'ai tout refusé ; mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre personne, & à présent moins que jamais. Je verrai le Gentilhomme que vous avez converti, quand il plaira à Manceau de me le montrer. Les voyages ne m'embarrassent point : mais je hais les campagnes. D'ailleurs, nous serons si peu de temps avec le Roi ! L'avis de M. le Contrôleur-Général seroit de placer votre argent sur la Ville au denier dix-huit. Il croit ce parti meilleur que la caisse des emprunts. Consolez-vous du retardement des couches de Me. d'Aubigny : les Héros sont au moins dix mois dans le sein de leur mere.

LETTRE XCIV.

A Condé, ce 5 Mai 1684.

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-sœur. Je le savois par Me. de Mioſſens, quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je ſens déja quelque choſe de fort tendre pour ma niece. Je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puiſſe l'avoir quand quelque autre enfant vous amuſera. On dit que vous vous en occupez fort, que vous l'allez voir pluſieurs fois le jour : c'eſt bien fait; mais ne la tuez pas à force de la careſſer : laiſſez-la dormir : prenez garde à ſes yeux : qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourût, que de la voir difforme. Je ne me tire pas ſi bien de ce voyage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carroſſe du Roi. C'eſt un grand plaiſir, mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'eſprit eſt inquiet. Je voudrois la paix, & nous avons la guerre. De-là mille maux, dont pas un n'eſt conſidérable. Mes amitiés à votre accouchée. La ſanté des femmes dépend

de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiere. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

Versailles, ce 18 Juin 1684.

JE vous ai conseillé de ne point vous établir à Paris, parce qu'il seroit bizarre que vous fussiez à portée de me voir & que vous ne me vissiez pas; mais un conseil n'est point une défense. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire, je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je desire votre bonheur aussi ardemment que le mien. Nos états sont différents: le mien est éclatant & agité: le vôtre obscur & tranquille. Le Sage préférera toujours votre médiocrité, à mon élévation. C'est Dieu qui m'a placée: il sait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'éleverai jamais davantage, & je ne le suis déja que trop. Si ma famille en souffre d'une façon, elle en sera dédommagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raisons peuvent être mauvaises; mais mes intentions sont droites. J'aime déja

votre fille, & je voudrois assez qu'elle fût héritiere ; mais Me. d'Aubigny n'en demeurera pas-là. Je suis sensiblement touchée de la mort de Me. de Richelieu. (1) Dieu nous l'a ôtée : soumettons-nous, nous la suivrons bientôt : il n'est pas permis aux Chrétiens de s'affliger : & toutes ces morts doivent nous apprendre à mourir. Ecrivez-moi souvent : je vous répondrai quelquefois.

LETTRE XCVI.

A Versailles, ce 25 Juin 1684.

VOus avez bien fait d'aller voir M. le Maréchal d'Estrées. Vous n'avez nulle occupation, & ce n'est pas un grand malheur. Amusez-vous, & sauvez-vous. Vous serez plus habile que ceux qui se donnent tant de peine. Moi, vous don-

(1) Anne Poussart, fille de François Poussart, Marquis de Fort, & Baron de Vigeon, Dame d'honneur de la Reine, & de Marie-Anne-Victoire de Baviere, mariée en 1646 en secondes noces à Armand de Wignerod du Plessis, Duc de Richelieu, Pair de France, morte en 1684, sans postérité.

ner des ordres! il faudroit que je fuſſe folle. Je ne ſais ce que vous voulez dire ſur la *beauté de la cauſe.* (1) Voulez-vous que je vous répete ce que je vous ai déja écrit là-deſſus? Ne voyez point M. Arnaud. Il ſeroit bien difficile qu'un procédé tel que le ſien ne vous échauffât : & ce regne-ci n'eſt pas propre aux violences, outre que les affaires qui roulent ſur l'argent, ont toujours quelque choſe de ſale. En apprenant que vous étiez enfin pere, je dis : Voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que ſon humeur vous choque. Et vous, croyez-vous ne rien avoir de choquant? Pourquoi êtes-vous homme, ſinon pour ſupporter cette enfant? que vous ſert-il d'avoir de l'âge, de l'eſprit, ſi vous n'en êtes pas plus patient? Ah! que les hommes ſont tyranniques! Ils aiment une liberté extrême, & n'en laiſſent aucune : ils enferment pendant qu'ils courent; ils croyent une femme trop heureuſe de les recevoir quand il leur plaît de revenir; ils exigent mille

(1) Me. de Maintenon lui avoit dit dans une des Lettres précédentes : *La cauſe qui m'empêche de vous voir eſt ſi belle & ſi glorieuſe.* Et apparemment M. d'Aubigné avoit fait quelques plaiſanteries là-deſſus.

complaiſances, & ils n'en ont que pour leurs maîtreſſes. Procédé imprudent avec la plupart des femmes, & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuſerois guere un mari qui n'auroit nulle attention à mon amuſement. De l'aveu de toute la terre, votre femme eſt d'une vertu & d'une ſoumiſſion qui devroient vous obliger à toutes ſortes d'égards. Quand vous rentrez chez vous, faut-il être ſurpris des reſtes de l'ennui dont votre abſence l'a accablée? Eſſayez de mes conſeils : rendez-vous propre mon expérience; que j'aye vécu pour vous & pour moi.

Verſailles me donne de la ſanté, & la paix avec les Hollandois, de la joie. Celle d'Eſpagne ſuivra bientôt, & je ſerai délivrée des inquiétudes de la guerre & de ſes affreuſes ſuites. La Cour eſt fort vive & fort belle : Madame la Dauphine n'eſt plus renfermée : elle ſe donne au public avec autant d'empreſſement qu'elle s'y déroboit : elle a pour le Roi toute la complaiſance qu'il mérite : il en eſt content. La Famille Royale vit dans une grande union. Me. d'Arpajon (1) fait très-bien dans ſa charge (*de Dame d'honneur de Ma-*

(1) Catherine-Henriette d'Harcourt, ſœur du Marquis de Beuvron, mariée le 24 Avril 1659.

dame la Dauphine.) La chambre des filles de Madame la Dauphine va être complete : les étrangeres auront l'avantage sur les Françoises; car nous n'avons rien à opposer à la beauté de Mlle. de Leuvestein, niece de M. de Strasbourg, que l'on vient de prendre, ni à celle de Mlle. Hamilton, que l'on va nommer. Mlle. de Murçai se fait, & danse des mieux : mais en faisant tout ce que je puis pour les Villettes, je sens qu'une petite fille, vieille de deux mois, me touche de plus près : & je pense souvent au plaisir que j'aurai de la marier, si ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embrasse, & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis & que vous ne le croyez.

à Louis, Duc d'Arpajon, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général au Gouvernement de Languedoc.



LETTRE XCVII.

A Verfailles, ce 11 Juillet.

OU prenez-vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique? Je n'ai aucun fujet de l'être : & naturellement perfonne ne l'eft moins que moi. Je vous ai parlé de la mort, parce que j'y penfe fouvent. Je m'y prépare avec gaieté. Je voudrois vous porter à vous y préparer. C'eft vous que j'aime, ce n'eft pas votre vie. Ma tendreffe fait des vœux continuels pour votre falut. C'eft peu d'être Philofophe, il faut être Chrétien.

Le Roi ira à Chambord le 15 de Septembre : de-là à Fontainebleau jufqu'au 15 de Novembre. Prenez ce temps-là pour venir à Paris. N'écoutez point les fots difcours de nos envieux. Je fais de mon mieux en tout. Je ne me reproche rien fur perfonne. Songez à notre état paffé; voyez-vous au bout trente mille livres de rente? Que mon état préfent ne trouble point la félicité du vôtre. C'eft une aventure perfonnelle, qui, comme vous dites très-bien, ne fe communique point. Vous avez du bien & du repos : tout le refte

reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient : si vous saviez ce que c'est ! Si je vis assez pour marier ma niece, elle le sera bien. Et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlez point de son baptême : est-elle nommée ? qui l'a tenue ? elle est jolie ? comment s'appelle-t-elle ? je lui voudrois un joli nom (1). Je me porte bien. Je deviens un peu grasse ; mais l'embonpoint sied mieux à la vieillesse que l'étisie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le P. Chavrand, qui fait votre panégyrique. Je l'ai lu avec plaisir : il roule sur les vertus Chrétiennes ; car pour les morales, il y a longtemps que je vous les connois. Je ne suis point dévote, mon cher frere : mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

---

(1) Elle fut nommée Amable.

LETTRE XCVIII.

A Verſailles, *ce* 18 *Juillet* 1684.

IL faut qu'un de nos parents tienne votre fille; car attendre M. Barillon ſeroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi, ſoit en bien, ſoit en mal : j'ai toujours oui dire que les femmes doivent deſirer d'être oubliées. Dieu m'a fait ſortir de l'ordre commun. L'air de Verſailles eſt admirable. On y manquoit d'eau : & delà tant de maladies : aujourd'hui il y en a de bonne. Vous entendez ſans doute parler des mariages de Mlle. de Murçai (1); elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence que je prends à Noiſy des Demoiſelles dont le Roi paye les penſions. Je le dis le plus bas que je puis, parce que j'en ferois accablée. Je voudrois bien que mon pays eût part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque Demoiſelle convertie, inſtruiſez-moi de ſon nom, de ſon âge,

(1) Demandée par le Marquis, depuis Duc de Boufflers.

de sa race & de l'état de sa famille. Me. de Brinon ne veut point de votre M. Chandelier : on ne peut être Curé & Aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez-le vous-même. S'il vous est inutile pour vous dire la Messe, vous aurez du moins le plaisir de donner à quelqu'un deux cents francs de pension.

LETTRE XCIX.

A Versailles, ce 3 Septembre 1684.

JE vois les choses de près : je ne puis regretter que vous soyez sans emploi. Je suis bien fâchée, non de l'exclusion, mais des mauvais offices qui vous l'ont donné. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis ; mais, en vérité, ils vous font un si grand bien, que j'en suis désarmée. Je ne vous interdit point Paris. Je serois bien injuste si je me servois de ma faveur pour tyranniser un frére aîné, à qui je dois du respect. Je vous l'ai dit cent fois : il ne me convient pas de vous voir souvent : ainsi je vous aime mieux en Province. Je vous le répéterai, tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-dessus. Croyez que je

ne puis que ce que je fais. J'entends dire à tout le monde que votre fille eſt belle. A-t-elle la bouche auſſi grande qu'elle doit l'avoir, ſoit qu'elle tienne de vous ou de Me. d'Aubigny ? Mlle. de Murçai ne ſera point mariée que vous n'en ſoyez averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porteroit aux nues; mais vous connoiſſez mon humeur. Elle ſera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été ſi je fuſſe reſtée dans le néant. Nous vieilliſſons : ſongeons à mourir : eſt-ce un mal quand on eſt Chrétien?

LETTRE C.

A Chambord, ce 27 Septembre 1684.

JE ne doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi, & peut-être auſſi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit ſur l'un & ſur l'autre. Je ne pourrois vous faire Connétable quand je le voudrois : & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas. Je ſuis incapable de rien demander de déraiſonnable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fît pour moi-même une choſe

au-dessus de moi (1). Ce sont des sentiments dont vous pâtissez peut-être; mais si je n'avois l'honneur qui les inspire, je ne serois pas où je suis. Adieu, mon cher frere. Je me porte bien, à quelques migraines près que je ne compte pas.

LETTRE CI.

A Chambord, le 3 Octobre 1684.

JE suis ravie que vous soyez content de mes établissements. La manufacture & Noisy sont mes endroits favoris. Vous ne pouviez me mieux faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiere. Combien de temps serez-vous à Paris? Mandez-moi de vos nouvelles, & tous vos projets. Nous serons ici jusqu'au 12 de ce mois, & à Fontainebleau jusqu'au 15 de l'autre. On se divertit fort bien à Cham-

---

(1) La Charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine.

bord ; le temps eſt très-beau, & la Cour fort gaie. Le Roi eſt à la chaſſe tout le jour : le ſoir on a d'autres plaiſirs. Madame la Dauphine fait merveilles : & tout le monde en eſt content. On mange toujours avec le Roi : & cela fait une familiarité très-agréable. Il y a un jour bal, & un autre comédie. Tout cela ne me conſole pas d'être loin de Noiſy. C'eſt le lieu de délices pour moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement de cent Demoiſelles qui y ſeront bientôt. Les places ſont remplies préſentement. Adieu, mon cher frere. Je ſerai ravie de vous voir & de vous embraſſer. Soyez vêtu modeſtement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajuſtement. Voyez comme ſont les autres, & n'en croyez ni les tailleurs ni les marchands.

LETTRE CII.

A Verſailles, ce 7 Avril 1685.

VOus voulez une lettre tous les mois : voici celle d'Avril, & je compte de ne pas manquer à ce ſoin-là ; car ce que vous exigez eſt raiſonnable, & proportionné au peu de temps que j'ai. Les voya-

ges de Noisy sont plus fréquents que jamais : les révérences y sont plus réglées, les fontanges tout-à-fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre Demoiselles qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

M. de Louvois arriva hier au soir de Maintenon, dont il prend un soin très-utile : il fait rebâtir le Château du Parc, & mille choses trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de Montchevreuil & vous, n'aurez plus de peur sur le pont; car on le fait grand & solide. Noelle a quelquefois quarante personnes chez elle. On loge jusques dans les greniers. Six mille paysans travaillent : l'argent y roule, & on commence à en convenir. Soyez bon mari, bon pere, bon Gouverneur : soyez bon Chrétien, & vous serez tout cela. Ne vous mettez point en peine de Maintenon. Le dédommagement passera le dommage, & royalement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, sans me dire adieu. Ne doutez jamais de mon amitié : vous me feriez une injustice.

LETTRE CIII.

Dimanche, ce 3 Juin.

LE Roi eſt plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le ſiege va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd perſonne de connoiſſance. M. le Prince d'Orange n'a pas encore marché, & n'eſt pas jusqu'à cette heure aſſez fort pour ſecourir Namur : il y a lieu d'eſpérer que tout ira bien, & que Dieu bénira les deſſeins du Roi.

Nous ſommes, ſans contredit, dans le plus vilain lieu du monde; mais nous y avons ſouvent des nouvelles : & c'eſt ce que nous ſommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je ſuis bien fâchée des peines que Me. d'Aubigny vous donne, & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi faſſions de notre côté le mieux que nous pourrons, & que nous abandonnions le ſuccès à Dieu. Il faut ſouffrir : nous ne ſommes ici que pour cela : mais il faut mettre les ſouffrances à profit, en les acceptant en eſprit de pénitence. Je paſſe ma vie à écrire, & je

vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'eſt-ce qu'une lettre plus longue ? ſouvent un plus long ennui.

LETTRE CIV.

A Verſailles, 9 Juin 1685.

CE n'eſt point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume ; c'eſt le vent de Nord, que je hais preſque autant que le hait M. Fagon : je crains qu'un temps auſſi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de ſantés à l'épreuve du froid hors de ſaiſon que nous eſſuyons. Je vous aſſure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niece, que vous en pouvez avoir de me la donner : mais je ſens une grande peine de celle qu'aura Me. d'Aubigny en perdant tout ſon plaiſir & ſon amuſement: je voudrois bien qu'elle fût en état d'en eſpérer un autre. Je prendrai certainement Mlles. de Montalambert & de l'Eſtang, & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là : & leur âge me convient fort. Mlle. de Saint-Oſmane eſt ſortie de Noiſy, & va être Religieuſe. Le Pere Chavrand eſt à Maintenon, pour y établir un Hôpital général : je me ſuis

laſſée d'y donner beaucoup, & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutez pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déja coûté une maiſon de mille francs, qu'il a fallu que j'aye achetée pour les pauvres, M. le Prieur Dornaville m'ayant tout ſaintement tenu le pied ſur la gorge pour profiter de l'occaſion.

M. de Bonrepaux & vous, vous encenſez à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandez de lui, & je le montre à celui à qui il eſt bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avez vue. Je vais à nos chambres un jour, un autre à Noiſy, qui va à merveilles : je vais à St. Cyr, qui avance d'une maniere incroyable : on a commencé vers le 15 de Mars, & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois : tous les autres corps de logis ſont élevés : le réfectoire eſt preſque fait. Je vous parle ſur tout cela, parce que vous poſſédez notre plan.

M. le Marquis de Marcilly me déſole, & cela ſans vouloir parler à la mode : il eſt ici aſſiégeant ma porte ; on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent, je le veux bien auſſi ; mais je n'oſe lui en donner peu, & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi eſt en parfaite ſanté, & fort gai : il chaſſe le plus ſouvent qu'il peut; mais vous ſavez que ſes plaiſirs ne vont qu'après ſes affaires. Madame la Dauphine ſe promene tous les jours, & va faire collation à la Ménagerie : Monſeigneur chaſſe tous les jours auſſi, & fort ſouvent à Saint-Léger : le cerf le menera un de ces jours à Maintenon. M. de Louvois en revint hier, charmé des facilités qu'il trouve pour ſon aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vîte & coûteroit moins que l'on n'avoit cru; mais qu'il avoit été deux mois ſans comprendre qu'on pût en venir à bout. Le parc eſt un fort beau Château : les vîtres y brillent comme à Verſailles; on y en a mit pour cent écus. Les choſes ſe tourneront d'une maniere utile pour nos héritiers : vous devriez en avoir encore un, ſur ma parole. Maintenon m'a fait faire une digreſſion : revenons à la Maiſon Royale. Monſieur eſt ici en meilleure ſanté, qu'il croit devoir à l'uſage des remedes d'une Me. Mallet. Madame eſt très-affligée de la mort de ſon frere, & de ce que l'Electorat eſt hors de ſa maiſon. On croit que Madame ſa mere viendra ici : Monſieur lui a offert un aſyle, après en avoir demandé la permiſſion au Roi. Mademoi-

ſelle me voit toujours fort ſouvent quand elle eſt ici : mais elle y ſéjourne moins qu'à l'ordinaire.

Madame de Guiſe eſt à Alençon pour ſix mois. M. le Prince, M. le Duc, Madame la Ducheſſe & toute leur maiſon, ſont dans la joie du mariage du Duc de Bourbon avec Mlle. de Nantes, que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent deſirer d'utile & d'agréable. Me. de Langeron eſt Dame d'honneur de Madame la Ducheſſe de Bourbon, & Me. de Moreuil le ſera de Madame la Ducheſſe. On ne le ſait pas encore. Me. de Monteſpan me voit ſouvent, & m'a menée à Clagny. Jeanne (1) ne m'y croyoit pas en ſûreté. Le Roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la Princeſſe de Conti, moi & quelques Dames : cette Princeſſe-la ſe tourne tout-à-fait au bien. Le Doge eſt parti, charmé du Roi & de la France : je ne le vis que de ma fenêtre ; mais il y paſſa ſi ſouvent, que nous en étions à nous ſourire d'intelligence. Je vous conjure de dire à Me. de Mioſſens que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger,

(1) Bouffonne de Madame la Dauphine.

mais qu'il m'a répondu qu'il n'avoit rien fait que de concert avec M. de Marſan; Me. de Roquelaure vient rarement ici : ſon mari ne brilla pas le jour du Carouſel. Je compte que les créatures que vous avez ici vous en envoyent le Livre, & vous mandent les nouvelles. Manceau eſt à Maintenon : c'eſt mon homme de confiance. Adieu, mon très-chere frere, juſqu'à la lettre de Juillet; car je ne manquerai pas à ce que vous m'avez preſcrit. Savez-vous que M. de Murçai fut bien près de gagner le prix, & que le Roi me dit qu'il eſt un des plus adroits? ce que je ne croyois pas. J'ai la main très-laſſe : mille amitiés à Me. d'Aubigny.

LETTRE CV.

A Verſailles, ce 5 Août 1685.

J'Ai bien du déplaiſir de vous voir ſi peu ſatisfait d'une perſonne avec qui il faut que vous paſſiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'eſt une occaſion continuelle de mériter envers lui, & qui eſt plus eſſentielle que de donner tout ſon bien aux pauvres. Il faut s'en conſoler

par ses bons endroits, & lui prescrire une vie qui ne la fasse guere connoître. Nous en parlerons quand il sera temps. Je ne trouve d'inconvénient à passer par Maintenon, que d'essuyer de mauvais chemins si la pluie continue. Mais s'il faisoit beau, vous ne pourriez mieux faire que de vous y reposer un peu. Faites de Maintenon, en ce temps-là comme en tout autre, ce que vous voudrez; il pourra vous servir de maison de campagne à présent que vous serez tout-à-fait établi à Paris. Il est vrai que le Roi donne souvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. Je ne saurois veiller sans en être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mlle. de Poitiers me puisse dire ce qu'elle dit à Sceaux à Me. d'Heudicourt, qu'elle appella *beau visage de fête.* Vous aurez appris aussi que les plaisirs ont été mêlés depuis quelques jours de plusieurs disgraces. Le Roi ayant voulu savoir ce qui obligeoit Messieurs les Princes de Conti d'envoyer incessamment des couriers, on en a fait arrêter un : on a pris toutes les lettres, & l'on en a trouvé plusieurs pleines de ce vice abominable qui regne présentement, de très-grandes impiétés & de sentiments pour le Roi, bien contraires à ce que tout le monde

lui doit, & bien éloignés de ceux que devroient avoir les enfants de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucault sont les plus criminels : M. d'Alincourt y est pour sa part. Le Cardinal de Bouillon est chassé pour plusieurs raisons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux Princes du Sang. Il est peu plaint dans sa disgrace, parce qu'il est peu estimé. Marly est fort à la mode. On y passa hier tout le jour : & j'en revins comme le spectacle alloit commencer, aimant mieux mon repos que le plaisir. J'oubliois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la Princesse de Conti, qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitude pour lui, & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de Miossens m'écrit des merveilles de votre fille. Je meurs d'impatience de l'avoir. J'ai mis à Noisy les deux vilaines parentes que vous m'avez envoyées...... Seroit-il possible que vous les eussiez trouvées jolies? Cela me fait trembler pour ma niece. Je ne me soucie pas qu'elle soit fort belle : mais je voudrois qu'elle ne fût pas laide. Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Me. de Miossens : il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.

LETTRE CVI.

A Chambord, ce 10 *Octobre.*

ON met l'ardoife à Saint-Cyr à mon appartement. Ce fera un beau déménagement dont j'efpere que vous ferez témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé; & je vous confeille de demeurer à Paris jufqu'à ce que vous foyez las d'y être, puifque vous y êtes tout porté. Mais où êtes-vous logé? Vous avez trop de goût pour ne pas admirer Verfailles: il eft dans un grand défordre préfentement. Nous partons d'ici après demain, au grand regret des Courtifans & au mien. Je m'y porte à merveilles, & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. J'ai été bien aife de voir la lettre de Me. d'Aubigny : elle marque une grande union entre vous. Me. de Mioffens m'a mandé des merveilles de votre fille. Je la prendrai quand elle fera févrée. Je vous affure avec vérité que je vous aime tendrement; mais peut-être n'en ferez-vous pas plus heureux. Je m'expliquerai plus clairement quand nous ferons enfemble. Cependant, mon très-cher

frere, comptez que la Providence, qui regle jusqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'Opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduise à Dieu. Voyez M. l'Abbé Gobelin. S'il vous plaît, demeurez-en-là; sinon voyez le P. Bourdaloue; nous avons tous besoin de secours. Il y a peu de gens éclairés dans les Provinces. Vous voilà à la source: profitez-en: vous y trouverez le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Me. de St. Hilaire a fait une belle fin: je recevrai la cadette de ses filles, l'aînée n'est pas assez jeune: je me suis bien promis de n'en recevoir aucune de son âge: je ferai des mécontents; mais il vaut mieux en faire que s'arrêter en si beau chemin. Le Roi est content de vous; mais cela ne suffit pas: il faut que Dieu le soit aussi, & il n'est pas plus difficile que les hommes.

LETTRE CVII.

Ce Mercredi, 25 Octobre.

IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincérement que je ne vous conseille point de demeurer ici, pour

que vous euffiez pu concerter avec moi votre départ. Ce font ces difparates-là qui font que je vous crains près de moi : &, en vérité, vous n'êtes pas excufable, ayant autant d'eftime que vous en montrez pour moi, de ne vous pas conduire par mes confeils dans un pays que je puis connoître mieux que vous ; la chofe eft faite : il ne faut fonger qu'à la réparer. Je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avez regagné Paris. Il faut que vous reveniez dans cinq ou fix jours ; que vous foyez autant ici à faire votre cour & à me voir : qu'enfuite vous retourniez nous attendre, & que vous veniez faire un voyage à Verfailles. Vous verrez la Cour & ces appartements dont on parle tant. Cette conduite paroîtra naturelle, au-lieu que celle que vous projettez paroît chagrine ou folle. Car, qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans fans me voir, vous veniez m'envifager un quart d'heure, & puis, fans m'avertir, vous enfuir, ne m'ayant pas feulement parlé? Conduifez-vous donc à ma fantaifie durant ce peu de temps : je vous le demande par votre amitié. Rien n'eft bagatelle dans ce pays-ci : foyez fur vos gardes à Paris comme à la

Cour. Ne voyez guere ni Me. de Montespan ni M. de Lauzun : on dira que vous cherchez les mécontents : allez à l'Opéra ; allez voir St. Bazile ; voyez M. de Lusignan ; divertissez-vous ; ne jouez guere : voyez le P. Bourdaloue & M. l'Abbé Gobelin : venez passer la Toussaint ici, vous y entendrez le P. Bourdaloue : vous verrez le Roi faire ses dévotions ; ce qui en donne aux plus libertins. Adieu, je me faisois un plaisir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les Dames après-dîné, & le bal ce soir. Si vous vouliez me croire, votre vie seroit assez agréable : & j'ose vous dire encore que vous n'avez pas assez de confiance en moi. Voyez M. de Villette, je vous en prie, & dites-lui de venir ici. J'ai plus de temps pour l'entretenir que je n'en aurai à Versailles, & il est bon que je lui parle promptement.

LETTRE CVIII.

Ce Mercredi, 5 Juin.

JE vous rends mille graces de tous vos soins, & je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaiement que vous

pourrez : c'eſt une aſſez mauvaiſe phraſe : mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent aſſez-tôt. J'ai vu M. de Bonrepaux : il doit vous voir auſſi : comptez que je n'oublie rien pour faire réuſſir l'affaire de M. Brillon : ſollicitez bien celle que j'ai contre M. de Villeroi. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il eſt vrai qu'à la derniere chaſſe du ſanglier, le Roi courut quelque péril : ſon cheval fut bleſſé en quatre endroits : & ſi le Roi n'eût levé la jambe fort à propos, il l'auroit été. Le ſanglier étoit furieux, & revenoit à la charge : il y vint auſſi deux fois contre Monſeigneur. M. du Maine étoit à cheval tout auprès du Duc de Villeroi, qui fut renverſé. Jugez du plaiſir que j'eus à ce divertiſſement. Il en eſt ainſi de pluſieurs états que l'on envie, & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion, je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait réponſe, & que je ſerai ravie de la voir.

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire ſa cour comme les autres ? Croyez que je vous aime autant que je vous le dis peu.

LETTRE CIX.

Ce 15 Mars 1693.

J'Ai appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade, & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler quand je ſonge à l'état où vous êtes. Eſt-il poſſible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous feront inutiles dès qu'elles ne ſeront pas employées pour lui ? Vous êtes bon, humain, libéral, juſte, doux, aumônier; & tout cela ſans rapport aux maximes de votre Religion : voyez M. Tiberge ou M. Briſacier, je vous en conjure, ou quelque autre homme de bien : je vous nomme ceux-là par l'eſtime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contents, j'aurois l'eſprit en repos. Verrai-je tout le monde ſe convertir, pendant que vous demeurez dans le chemin de vous perdre ? Au nom de Dieu, mon cher frere, faites quelques réflexions ſolides ſur un ſujet ſi important, & pardonnez mes importunités en faveur de mon amitié. Votre fille eſt en bonne ſanté; mais la pe-

tite-vérole augmente tous les jours à St. Cyr. Mlle. d'Aubigné y est mieux que dans son grenier. Prenez votre parti là-dessus. Voyez-la au parloir quand je n'y serai pas : vous entrerez quand j'y serai.

S'il est vrai, comme on me le veut persuader, que M. le Président Bignon se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite, & toute la reconnoissance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommandez-lui les intérêts de M. le Duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la justice : & je sais qu'on demanderoit inutilement toute autre chose à M. le Président Bignon. Adieu, mon cher frere : vous ne répondez point aux lettres que je vous écris : peu de gens en usent de même ; mais il faut, pour la rareté du fait, vous le pardonner.





LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. ET A Me. DE VILLETTE.

LETTRE PREMIERE.

A Me. de Villette.

A St. Germain, ce 7 Juin.

JE ne fais si M. de Villette vous a mandé que fon fils a été bleffé légérement à cette derniere occafion ; mais je fais bien que vous ne vous attendez pas au compliment que je vous en fais : j'en ai été ravie ; je l'ai fait favoir au Roi & à Me. de Montefpan. Quand le premier mouvement de tendreffe fera paffé, je fuis fûre que vous penferez comme moi, & que vous vous faurez bon gré d'avoir mis un petit Héros au monde. Réjouiffez-vous-en donc, ma chere cou-

ſine, puiſqu'il eſt vrai, ſans flatterie, que vous avez le plus joli & le plus ſurprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes compliments à la famille : n'oubliez pas Me. de Montgon, que j'aime & que j'eſtime fort : vous me ferez plaiſir de me mander de leurs nouvelles : car, malgré l'oubli que vous me reprochez, je conſerve beaucoup de tendreſſe pour mes parents : vous n'êtes pas traitée en alliée.

LETTRE II.

A M. de Villette.

A St. Germain, ce 26 Février.

IL eſt vrai que j'ai ſenti une extrême joie d'apprendre du Roi même que vous avez fait des merveilles. J'ai connu en cette occaſion toute la tendreſſe que j'ai pour vous depuis ſi long-temps. M. de Seignelay m'a promis de faire ſouvenir S. M. dans toutes les occaſions de ce que vous venez de faire, & de ce que mes neveux promettent. M. le Chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun : & je n'ai plus rien à deſirer de vous pour fonder mes eſpérances & mes ſervices.

Mon

Mon crédit eſt déſormais tout à vous. Mais continuez : car il n'eſt pas auſſi grand que votre bravoure, & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de ſuccès que les bons offices de tout ce-qu'il y a de Dames en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme, vous qui pouvez la devoir à votre mérite. J'ai écrit à Me. de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choſes étonnantes de votre fils (1). J'ai montré ſa lettre à Me. de Monteſpan, qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien ſur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege, & revinrent ici dans le temps que le Roi ſe trouva mal. On les jetta au feu ſans y penſer. Adieu, mon cher couſin; j'attends mon frere. On me fait eſpérer un mariage pour lui. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur. Vous ſavez que les femmes aiment les braves.

---

(1) Il ſe diſtingua fort au combat de Meſſine, quoiqu'il n'eût que onze ans.



LETTRE III.

Ce 14 Janvier.

IL n'y a ni affaire ni pareſſe qui puiſſe m'empêcher de me preſſer de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyiez ma joie, je m'aſſure que vous y feriez auſſi ſenſible qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croyez, mon cher couſin, que je n'aurois pas plus de plaiſir d'un bien qui me feroit venu directement. Mes compliments à Me. votre femme, & à ce prodige dont on parle ici à tous moments. Mille amitiés à Me. de la Laigne : ſon fils ainé a plus obtenu que nous eſpérions ; mais on a oublié le ſecond : il faut prendre patience. J'attends le damas. Vous ſavez que les meubles m'occupent bien autant qu'autre choſe. Je n'avois pas bien lu le billet de M. de Seignelay : il n'a oublié perſonne, & a donné ſur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

LETTRE IV.

A Madame de Villette.

Le 25 Décembre.

SI vous aviez été de même Religion que M. de Villette, je vous aurois priée de m'envoyer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me. de la Laigne, & M. & Me. de Caumont. Mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien-aise de me la donner, & d'être d'intelligence avec moi sur la Religion. J'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un enlevement a d'odieux, que de vous commettre. Voilà, ma chere cousine, ce qui m'a obligée de vous tromper : & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous, je me démêlerai bien du reste. J'espere qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mlle. de Murçai ; & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. Ne la plaignez point : elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir : elle est polie & aimable, & le

talent que j'ai pour l'éducation des enfants, sera tout employé pour elle. Adieu, ma chere cousine : votre lettre me fait pitié : votre état m'attriste ; mais enfin vous êtes Catholique, & il est impossible que dans votre cœur vous ne soyez bien-aise de voir vos enfants dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié : car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfants la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elles, & que j'aurai toujours, quoi qu'elles puissent faire. Elles peuvent me haïr ; je les défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

LETTRE V.

A la même.

A St. Germain, ce 2 Juillet.

LE Chevalier de Chaumont a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il

a repaſſé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de ſon fils, & de nos neveux : il m'a appris auſſi que mon couſin a demandé ſon congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainſi vous le verrez bientôt : je m'empreſſe de vous l'apprendre. Il m'eſt bien agréable de vous annoncer la premiere une nouvelle qui vous le ſera. Comptez ſur mon amitié comme ſur la choſe du monde qui vous eſt la plus aſſurée. Ste. Hermine doit porter une nouvelle au Roi. Mille amitiés à mes trois couſines, & à Poignette (1) auſſi. Vous ſavez que la paſſion que j'ai pour elle ne finit point.

LETTRE VI.

A Madame de Villette.

Ce 5 Avril 1672.

JE viens de recevoir deux de vos lettres, & je vois avec douleur que la moins douce eſt la derniere. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous,

---

(1) Gouvernante des enfants de M. de Villette.

j'eſſuyerois de plus grandes aigreurs. Je ne ſuis point trompée dans votre procédé, & quoi qu'on m'ait pu dire, j'ai ſoutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendreſſe, & je connois votre raiſon. L'une vous intéreſſe pour vos enfants, l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juſte pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu eſt ſans doute le premier; mais s'il eût été le ſeul, d'autres ames étoient auſſi précieuſes pour lui & moins coûteuſes pour moi, que celles de vos enfants. C'eſt mon amitié pour vous qui m'a fait deſirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avez de plus cher; mais je me ſuis ſervie de votre abſence! & n'étoit-ce pas le ſeul temps où je pouvois réuſſir? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé, j'ai affligé Me. votre femme, pour qu'elle ne fût jamais ſoupçonnée par vous, comme elle l'auroit été ſi je m'étois ſervie de tout autre moyen pour lui demander ma niece. Voilà, mon cher couſin, mes intentions, elles ſont pures & droites: le moyen eſt violent; mais le motif eſt plein de bonté. Vous ne ſauriez déſapprouver cet acte

d'autorité, non plus que je ne désapprouve votre affliction. Recevez donc avec tendresse la plus grande marque que je puisse vous donner de la mienne. J'attriste l'homme que j'aime & que j'estime le plus, pour servir des enfants que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je sache s'ils seront ingrats ou reconnoissants. La lettre que vous avez écrite à votre fils, a fait pleurer tous les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractere si tendre & si ferme, que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé, il va encore plus loin : mais pour parler comme vous, ne traitons jamais de controverse, & gouvernons vos enfants de concert : je m'en vais pour cela vous dire ce que j'en pense, afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens ; il est doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi ; & en un mot, je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus, & il s'est corrigé si promptement, que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'Académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été Officier sur sa bonne foi, & depuis hom-

me de Cour. Cependant c'eſt où je vis ſa raiſon prématurée. Bernardy me fait dire qu'il en eſt très-content. Nous eûmes un petit démêlé ſur ce que j'exigeai qu'il ne ſortît que pour venir à la Cour. Je ſais qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême ſageſſe. M. de Fourbin me l'amene toutes les ſemaines. Une telle ſociété lui eſt plus utile & même plus honorable que d'être avec ces Princes du Sang. Nous le laiſſerons à l'Académie tant que vous le jugerez à propos. Ecrivez-lui ſouvent, exigez qu'il vous réponde; cela forcera ſa pareſſe à écrire. Votre fille eſt à peu près comme lui : je la trouve plus appliquée à ſe corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher couſin, laiſſez-la où elle eſt. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'eſprit, de la raiſon & des graces. La nature a déja fait tout cela : il ne faut que le faire ſortir. Je l'ai miſe aux Urſulines de Pontoiſe avec les deux Dlles. de Montchevreuil, pour l'inſtruire à faire ſa premiere confeſſion. Réconciliez-vous avec Me. de Fontmort : pardonnez-lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfants, une choſe qu'il étoit difficile qu'elle refuſât à la Religion qu'elle venoit d'embraſſer, à

notre amitié, &, si vous voulez, à mon crédit. Elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfants : elle vous aime tendrement : faites tout de bonne grace. Je ne vous réponds point sur ce que vous me demandez votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre, après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez-moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans. Je me chargerois volontiers de tous, & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante, qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi ; & plût à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable ! Je crois que vous aurez été bien-aise de la promotion de M. le Maréchal d'Estrées. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau, & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne comprends point pourquoi vous n'avez pas appris par moi la conversion de M. de Murçai : je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration. Je suis, &c.

LETTRE VII.

A Madame de Villette.

Le 25 Janvier 1682.

SI Mlle. de Murçai vous envoye tous les brouillons qu'elle fait, vous êtes accablée de ſes nouvelles. Il y a long-temps que je veux vous en dire : mais je fais ſi rarement ce que je veux ! Je ſuis très-contente d'elle. J'en ferai une très-aimable perſonne : elle eſt quelquefois fort belle : elle me craint, & ne me hait pas : c'eſt de quoi en faire un prodige. Son caractere eſt très-bon : vous n'êtes pas le ſeul objet de ſes tendreſſes : elle me parla hier de la miſere de ſa nourrice, avec des larmes qui me charmerent. Envoyez-la ici : je prendrai ſoin d'elle & de ſes enfants. Murçai eſt plus étourdi, mais il eſt joli : il va à l'Académie : le Roi lui donnera une penſion quand il ſaura ſes exercices. Croyez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfants. Que leur bonheur vous conſole de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon couſin : il eſt honnête homme, & il vous aime. Qu'il ne ſe prenne point à Me. de Fontmort

de ce qu'elle a fait : elle n'a pu le refuser ni à sa Religion, ni à mes prieres, & je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi, quoique persuadée que dans le fond de votre cœur, vous me remerciez de mes violences : je connois votre tendresse pour lui, & je serois au désespoir d'altérer votre union.

LETTRE VIII.

A St. Germain, ce 3 Février 1682.

IL faut que l'on en veuille à Mlle. de Murçai à la Poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des Commis; car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfants verront la différence des traitemens que je leur fais quand ils sont bien ou mal : j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de Murçai alla il y a trois jours à Ruel : c'est ce qu'on appelle mon Couvent : elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici : elle en est revenue aujourd'hui. Je voudrois que son esprit fût aussi heureux que son humeur :

elle eſt ravie de tout : ce ſont les filles d'honneur qui l'ont été querir : elle aime paſſionnément Mlle. de Biron. Adieu, ma chere couſine, je ſouhaite de tout mon cœur que le petit ſecours que je vous ai envoyé vous diſe ce que je ſuis diſpoſée à faire pour vous.

LETTRE IX.

A M. de Villette.

A Saint-Germain, ce 16 Janvier.

JE me ſuis trop ſouvent plainte de vos enfants pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin, qui ſe mêle de leur argent & de leurs exercices, en eſt content : M. l'Abbé Gobelin, qui a ſoin de leur conſcience, eſt très-ſatisfait de leur conduite : M, de Neſmond ne peut s'en taire. Ils voyent quelquefois M. le Duc de Bourbon, qui a un Gouverneur d'un grand mérite, & qui eſt des amis de mes neveux. Mlle. de Murçai eſt embellie, & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle eſt revenue de Pontoiſe. Je ne doute pas qu'elle ne vous faſſe part de ſa joie. J'ai voulu vous en donner, en vous apprenant de

leurs nouvelles. Vous en ferez part à Me. de Villette : je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permît de profiter des bontés du Maître pour moi, & de l'estime qu'il a pour vous.

LETTRE X.

Au même.

A Versailles, ce 30 Janvier 1683.

JE vous écrivis l'autre jour bien succinctement : j'étois pressée. Vous ne devez point mener ici le fils de Me. de Caumont. Vous avez fort bien senti que vous feriez mal votre cour. Tenez-vous-en à cette idée. Ce regne-ci n'est pas le regne des Huguenots. Tout ce que vous montrez d'esprit, de bravoure, de prudence, augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout, & exclus de tout. Le bien que je fais à vos enfants, ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes, sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au vôtre, qui est à peu près de même date que le mien,

& dont il me seroit si doux de jouir! Songez à cette grande affaire. Humiliez-vous devant Dieu : demandez-lui d'être éclairé. Pouvez-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inaccessible aux doutes sur ce que vous appellez vérité? Convertissez-vous comme tant d'autres : convertissez-vous avec Dieu seul : convertissez-vous sur mer, où vous ne serez soupçonné ni de foiblesse, ni de complaisance : convertissez-vous comme il vous plaira; mais enfin, convertissez-vous. Je ne puis me consoler de votre état, & ma tristesse m'apprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur, & je n'aime, ni singe, ni perroquet. Voilà ce que vous avez mandé à Mlle. de Murçai de vous faire savoir. Elle est fort occupée avec ses maîtresses. Je n'en veux pas faire une Virtuose : mais que feroit-elle quand elle n'est pas auprès de moi, & qu'apprendroit-elle avec mes femmes de chambre? Les instruments lui donneront du goût pour la Musique : la danse formera son maintien, & son Maître de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage.

Quand les propofitions feront quelque chofe de plus qu'un compliment, vous en entendrez parler. Elle dit qu'elle veut être Religieufe, mais elle ne dit pas vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux inftruit d'eux que moi-même ; M. de Fourbin en eft content : le Roi le fera, & vous devez l'être. Je voudrois vous voir : venez, fi vous croyez votre préfence utile à vos affaires ; mais fi vos enfants font l'objet de votre voyage, attendez encore. Les voir fouvent, ce feroit vous rendre fufpect, & il vous feroit bien défagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continuez à nous écrire : vos lettres font admirables ; mais au nom de Dieu, convertiffez-vous le plutôt que vous pourrez. Je vous crois fupérieur à la mauvaife honte, & aux jugements de votre parti.

LETTRE XI.

Au même.

Ce 13 *Février* 1683.

J'Approuve le voyage de Me. de Villette, s'il eft néceffaire pour fa fanté.

Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de fecours ici qu'en Province ; mais pourquoi aller loger chez des Huguenots. Je n'oferai lui envoyer fes enfants auffi fouvent, & pour auffi long-temps que je ferois ailleurs, toute Catholique qu'elle eft. Je crains auffi qu'elle ne vienne dans un temps qu'ils feront tous éloignés. Pour qu'elle foit avertie des projets de la Cour, je vais lui dire ce que j'en fais : on dit donc que le Roi part pour Compiegne le 4 de Mars, qu'il reviendra ici le 20 du même mois, qu'il en partira le 15 de Mai pour aller voir camper fes troupes fur la Saône ; qu'il fera de retour ici le 15 de Juillet ; qu'il en partira le 15 de Septembre pour Chambord, & qu'il viendra le 15 d'Octobre à Fontainebleau, qu'il y fera jufques au 15 de Novembre, & que l'on reviendra paffer l'hyver ici. Pendant ces voyages-là, votre fille fera dans un Couvent, & vos Moufquetaires feront au camp. Voilà les inftructions que je puis donner à Me. de Villette : fi elle vient dans les temps que je ferai ici, & que fa fanté lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher coufin : je fuis toute à vous.

LETTRE XII.

Au même.

A Verfailles, ce 25 *Mai* 1683.

J'Ai reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre paffion pour le Roi? Il ne vous eft pas auffi aifé de lui plaire que de le bien fervir. Il connoît votre zele : je connois tout votre mérite : plût à Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté défavantageux qui empêche qu'on ne faffe valoir les autres! Dieu, qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Me. de Villette a fait un voyage utile. Elle a gagné de l'embonpoint : elle a vu fes enfants : de moi elle n'en a guere joui. Je ne difpofe pas d'un inftant de ma vie. Elle a effuyé toutes mes humeurs & toutes mes laffitudes. L'admiration qu'elle a pour fes enfants, lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part : car j'avoue qu'ils ne me paroiffent pas fi aimables. Il eft vrai que je ne fuis que leur tante. La paffion

que j'ai qu'ils ſoient admirés un jour, fait que je ne me preſſe pas de les admirer aujourd'hui. Il faut toujours leur perſuader qu'ils peuvent & doivent être au-deſſus de ce qu'ils font. Votre fils aîné eſt honnête homme, & je l'aime tendrement: il a le cœur bien fait, & de bonnes intentions : ſa perſonne eſt contrainte & de mauvaiſe grace. Marmande eſt joli & adroit : il a du cœur & de l'eſprit : je ne le crois pas ſi bon que l'autre. La petite devient plus raiſonnable. Elle croît & embellit ; mais ſon naturel eſt lent. Ses reſſemblances avec Me. de Fontmort me déſeſperent. Grande preſſe à l'épouſer. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaiſie : car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite acquis ou apparent, & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout haſard, envoyez-moi votre procuration : car c'eſt une affaire à conclure en vingt-quatre heures. Je la laiſſe à Verſailles. Au lieu de la donner à Me. la Maréchale de la Motte qui me la demande, elle demeurera chez Bontemps, enfermée avec ſes maîtres : je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne ſuis

point engagée. Elle est encore trop jeune & trop délicate. Je voudrois que la paix fût faite, pour demander au Roi quelque chose avec bienséance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit, & la marier sans dot; mais c'est une injustice que je ne ferai pas.

LETTRE XIII.

Au même.

Ce Jeudi, 14 *Août.*

JE vous envoye l'acte que vous me demandez; je le crois bien : je l'ai signé : je suis ravie de ce que M. de la Rochallart est sauvé, & inquiete des fatigues de Me. de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivez, sont très-fausses. Le Roi n'a point de galanterie, & vraisemblablement n'en aura plus. Vous pouvez le dire, sans craindre de paroître mal instruit. L'action de votre Ingénieur me paroît mauvaise : mais du Couteau me fait pitié. Je ne suis point d'avis que M. de Murçai vienne ici : je ne puis le loger : qu'il employe bien son temps, & se laisse conduire. Mlle. de Murçai a souvent la fievre. J'ai peu de santé

à Fontainebleau : l'air m'y donne des maux que je ne connoiſſois point. Adieu, mon cher couſin : je ſuis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obſtacle vient par vous : vous faites un grand ſacrifice, qui, je crois, ne ſera pas reçu ! Il eſt bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre reſpect pour le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raiſonnements de tant d'habiles Théologiens, ni les conſeils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Inſtruiſez-vous. Et croyez.

LETTRE XIV.

Au même.

A Verſailles ce 16 *Juillet* 1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'eſt une pareſſe inouie, & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire : elle a le toucher admirable pour le claveſſin, & ne peut jouer : elle a très-

bonne grace pour la danse, & ne peut se remuer : elle a la prononciation excellente pour l'Espagnol, & elle ne le parle jamais. C'est un prodige que son esprit, sa vivacité, son insensibilité, & son indolence. Vos enfants ne vous ressemblent point : ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire : du reste, ils sont, comme vous, sans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi : je l'accable de présents, de plaisirs, de réprimandes, & de caresses. J'essaye de tout. Elle n'écrit pas plus à sa mere qu'à vous ; cela me fait trembler pour son cœur. Qu'en attendre, si elle ne vous aime pas ? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre : il iroit loin, s'il avoit autant d'esprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres, & seroit plus capable de vaincre sa paresse : il écrit fort mal : nous le verrons cette semaine, bien affligé de la paix. Le cadet est très-délicat & trop occupé de sa personne : du reste, de très-bonnes mœurs, & chéri de tous ceux qui le connoissent : j'aime l'aîné tendrement. M. de Seignelay meurt d'envie de vous servir. Tout seroit bien disposé pour votre élévation, si vous leviez une exclusion insurmontable. Que nous serions heureux si Dieu vous touchoit ! On me demande tous les jours vo-

tre fille. Je ne m'éblouirai pas pour elle. Je la marierai ſelon mon goût, puiſque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au Roi : il vous eſtime autant qu'il peut eſtimer un hérétique. Vous pourriez bien le ſervir ſi vous vouliez. Vous manquez à Dieu, au Roi, à moi, à vous, à vos enfants, par votre malheureuſe fermeté. Quand la grace vous éclairera-t-elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'Abbé de Luzignan. On croit Me. la Dauphine groſſe. La Cour n'a jamais été plus nombreuſe, ni ſi occupée des plaiſirs. La paix va nous en donner juſqu'au degoût. L'unique où j'aſpire eſt de pouvoir jouir de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ſes parents, ni les ſervir, ni avoir le moindre commerce avec eux, ſans déplaire. Voilà l'état des choſes, déſeſpérant pour vous & pour moi. Sans doute, on pouſſe trop loin l'averſion de votre Religion ; mais ne pouſſez-vous pas trop loin auſſi les préventions de votre enfance ?



LETTRE XV.

A Madame de Villette.

A Chambord, ce 5 Octobre 1684.

VOtre fille eſt aux Urſulines de Pontoiſe par punition. M. de Villette doit venir ici. Il a ſon congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant, ne vous inquiétez point. Vous aurez peut-être ouï dire que je prends cent Demoiſelles à Noiſy, dont le Roi payera les penſions. Me. de Sainte-Palaye m'a demandé des places pour Mlles. de Montbrun ſes nieces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles ? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché, qui me veut donner deux filles de ſa femme. Répondez-moi avec autant de ſincérité que ſi Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en paſſer, c'eſt un vol fait à celles qui en ont beſoin. Mettre des bourgeoiſes là où le Roi ne veut que des Demoiſelles, c'eſt tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, ſans écouter ni ſes haines, ni ſes amitiés. Vos enfants ſont à Orléans

avec les Mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu : vous m'écrivez trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre : mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

LETTRE XVI.

A la même.

A St. Germain, ce 24 Février.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a faits. J'en reçus la premiere nouvelle par le Roi, qui me fit l'honneur de me dire : „ Votre „ cousin s'est fort signalé ". Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble : aussi je m'abandonnai à ma joie. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuyant le feu de quatre mille coups de canon, & criant au Major qui nous l'a dit : „ Voilà les coquins qui „ fuyent ". Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. Pour moi, je suis enchantée qu'ils se soient faits nommer. Le Roi s'en souviendra. Les Ste. Hermines

Hermines ont aussi très-bien fait. J'en écris à Me. de la Laigne. Adieu, ma chere cousine : conservez-moi votre amitié : je voudrois bien en pouvoir jouir.

LETTRE XVII.

A M. de Villette.

Ce 9 Octobre.

VOus avez raison de croire que je suis plus libre à présent : mais tout mon temps se passe à écrire : l'absence de la Cour m'assujettit à un nombre infini de lettres. Vous savez que de toutes les occupations, c'est la plus terrible pour moi. Je m'en dispense le plus que je puis, & souvent plus que je ne devrois. Je suis très-fâchée de ne pouvoir vous envoyer que la lettre que je viens de recevoir de M. le Marquis de Seignelay. Il faut que le vaisseau que vous lui demandiez ait été donné bien vîte : car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas : on vous en fait espérer un autre : je parlerai dès qu'on sera ici. Je songe aussi à nos neveux, & je voudroisavoir autant de crédit que vous m'en croyez.

Mes parents s'en trouveroient, si non au gré de leurs desirs, du moins placés suivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets, grossit toujours la faveur. J'ai lu l'éloquente lettre que vous avez diƈtée à Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne soit Catholique. Mais si elle vouloit venir passer l'hyver avec Me. de Fontmort, nous verrions de la convertir. M. de Caumont m'avoit prié de demander son congé, & je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où sont les affaires. Le courier suivant, une lettre de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il desirera : car ce sera une saison où il n'y aura plus de gloire à acquérir. Ne vous rebutez point de m'écrire : donnez-moi des nouvelles de votre santé : informez-moi de tout ce qui vous passe par la tête pour votre fortune : je choisirai parmi vos vues celles qui seront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une personne qui est de votre sang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point son enfance. Mes amitiés à Me. de Villette.

LETTRE XVIII.

Au même.

Ce 2 Août 1687.

MOnfieur le Comte de Caylus dit encore hier au matin à Sufon que M. Delpêche gouverneroit fon bien d'Auvergne. Le foir, à fon retour de Paris, il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'Abbé. Pour ne le pas cabrer, il ne faut point lui propofer de rompre avec l'Abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penfer à fe bien mettre avec moi, puifque c'eft le feul moyen d'être heureux. Et pour cela, il faut que M. le Comte de Caylus n'aille point en Auvergne : il faut que M. Delpêche gouverne ces biens-là : il faut que le Comte fe raccommode avec fa mere : il faut qu'il voye avec amitié tous fes parents : il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous fatisfaffe : il faut qu'il fe mette dans la tête que cet état fera très-heureux, & qu'il en tirera mille avantages. Je me fuis levée à fix heures pour vous dire ces trois mots. J'ai écrit auffi à M. de Lamoi-

gnon. Dans tous les embarras que me donne Me. de Caylus, il m'eſt très-agréable de vous avoir. Vous êtes ſûr & exact. Menez-la ici, où j'aime encore mieux qu'elle ſoit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne faſſe quelque ſottiſe, ou qu'on ne lui perſuade qu'elle en a fait. Elle eſt dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et ſa deſtinée s'annonce aſſez mal. Son caractere corrigera tout.

LETTRE XIX.

Au même.

Ce 5 Août 1687.

NE nous rebutons pas. Allez trouver le Comte de Caylus. Il a promis à M. de Lamoignon de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener ſa femme, & de laiſſer à M. Delpêche l'adminiſtration de ſon bien. Tirez de lui à vous les mêmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous réglerons ſa maiſon & ſa vie. Il faut abſolument le changer. Votre fille ſera bien malheureuſe, ſi la crainte ne retient aujourd'hui M. de Caylus. Servons-nous de

la confidération qu'il a pour moi, pour l'établir fur un bon pied. Je ne verrai le grand-pere qu'après le raccommodement. Faites valoir auprès de ma niece l'occupation que fes affaires me donnent. Pour toute reconnoiffance, je ne lui demande que d'être fage. Adieu, mon cher coufin, je fuis fort à vous.

LETTRE XX.

Au même.

Ce 4 Septembre 1687.

PRenez garde à toutes les affaires dont vous vous chargez. Quel défagrément pour vous & pour moi, fi vos expofés étoient faux! M. de Seignelay a perfuadé au Roi que Mlle. de Saint-Laurent étoit fur le point de fe réunir. Si elle part fans avoir fait abjuration, on en fera fort mécontent : on s'en prendra à vous : on vous prêtera des intentions que vous n'avez point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles Catholiques? Qu'elle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes converti : ne vous mêlez plus de convertir les autres. Je vous avoue que je

n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le Roi de toutes ces converſions-là.

On prétend auſſi que cette Mlle. de Boiſragond n'écoute point, & qu'elle ne ſera jamais convertie. Cela ſera encore ſur votre compte. Si vous manquez les converſions que vous entreprenez, on ne vous ſaura nul gré de la vôtre. Me. de Ste. Hermine n'a point communié : du moins perſonne ne l'a vu. C'eſt ſon mari qui l'en empêche. Je ſuis indignée contre de pareilles converſions. La fermeté du Chevalier de Ste. Hermine eſt déplorable ; mais ſon état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent, ſans être perſuadés, eſt infâme. Toutes ces raiſons-là ne me convient pas à mettre M. de Ste. Hermine en liberté. Faites de votre mieux là-deſſus, je vous en conjure. Ne les preſſez pas trop, de peur d'être coupable de leur hypocriſie ; mais ne les ſoutenez pas trop, de peur de paſſer ici pour mauvais Catholique.

J'envoye la Comteſſe de Mailly à Paris : je ne puis plus ſoutenir l'embarras où elle ſe trouve : entrez dans ſes affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne ſoient réglées. Je vous enverrai le Comte de Caylus dès qu'il ſera de retour d'Anet.

Je crois que M. Delpêche feroit utile dans ce Confeil-là : fi vous m'y jugiez néceffaire, parlez; mais il faut que ce foit une décifion prompte : car j'ai peu de temps à donner. Voilà des commiffions fort pénibles : mais ce font de bonnes œuvres, & il en faut faire. Vous verrez un jour que j'ai confervé pour vous la tendreffe de mes premieres années. Adieu. Vous êtes fage : c'eft le plus grand tréfor.

LETTRE XXI.

A Me. la Marquife de Villette (1).

Ce 20 *Mars* 1707.

IL eft vrai, Madame, que le Marquis de Montaterre étoit un de mes plus anciens amis, & fa premiere femme, la premiere perfonne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Me. la Marquife de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le néceffaire, & vous l'affurerez mieux que moi de l'intérêt que je

---

(1) Defchamps de Marfilly, née en 1679, Marquife de Villette, & enfuite Vicomteffe de Bolingbroke, morte en 1731.

prendrai toujours à ce nom-là. Je ferois ravie que M. de Lapay fût bien réuni à toute sa famille : j'aime la paix, & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde, que de finir ces sortes d'affaires sans procès. L'affaire de M. de Surville n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous, Madame, d'aimer la solitude : car vous êtes bien propre au monde. Je trouve qu'il y a long-temps que vous n'êtes venue à St. Cyr. Je n'ose vous donner de rendez-vous, de peur de n'y pas être exacte : si cependant le Dimanche de la Passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'Argenson me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui : je ferois pourtant fâchée d'être tout-à-fait inutile à Me. de Levy & à mes cheres filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? Pourquoi demander des bagatelles à M. de Chamillard que vous devez réserver pour les grands coups ? il ne suffit pas d'avoir du crédit : il faut savoir ne pas l'user.

LETTRE XXII.

A M. le Marquis de Villette.

Ce 1 Avril.

L'Etat où je vous ai vu ne me sort pas de l'esprit : si vous saviez à quel point j'en suis touchée, vous verriez que la peine que vous me donnez n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'est par cette même amitié que je vous conjure de bien considérer ce que vous allez faire, si vous abandonnez Murçai : vous serez obligé de demeurer à Paris : votre femme est belle : N... est dangereuse : elles seront naturellement liées : je crains pour vous une suite de déplaisirs plus cuisants que ceux que vous avez : je sais que Me. de Villette est sage : mais je connois aussi le danger des occasions. Paris est si gâté, que les meres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Versailles, comme en un lieu de sûreté. C'est par amitié, encore une fois, que je vous conjure de faire vos réflexions sur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long-temps que je vous ai dit, mon cher cousin, que je ne croyois pas que vous eussiez rien à prétendre ; & j'ai cru le voir bien clairement, quand on m'a refusé pour vous le Gouvernement de Niort : si vous étiez vraiment Philosophe, vous ne penseriez qu'à une vie douce, parmi vos amis, dans le sein de votre famille, auprès de l'aimable femme que vous avez. Soyez quelque temps sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'assurer à Me. de Villette votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions : laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zele pour le service : montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout : mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible, & encore moins à mes parents qu'aux autres. Vous en pénétrez les raisons : je ne puis dire tout ce que je fais : je vous renvoye à la Vallée de Josaphat. J'embrasse Me. de Villette.

LETTRE XXIII.

A la Marquise de Villette.

A St. Cyr, ce 14 Avril 1707.

LEs deux Gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci : j'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle, & je ne l'ai pu jusqu'ici : vous êtes expéditive, & vous allez au fait. Je vous conjure de m'aider. Je voudrois que vous vissiez ces Messieurs qui nous promettent des emplois depuis si long-temps, ou douze cents francs en attendant que nous les ayons. Si cette somme est payée en billets de monnoie, je vous les renverrai bien vîte, & vous en tirerez parti : car certainement, Madame, vous êtes plus habile que moi, & ce n'est pas beaucoup dire. Enfin, Madame, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de devenir l'Intendante de M. de Goulherre & de M. de Sarrazin, & qu'ils ne touchent plus d'argent que par moi. Je ferai vivre leurs femmes, qui sont si vives, qu'elles vous importunent vous & moi

tout ensemble. Croyez que je sens comme je dois les complaisances que vous avez pour moi : je sais faire de vous, Madame, tout le cas que vous méritez. La nouvelle d'Allemagne est très-bonne : une pareille en Flandre me rafraîchiroit le sang. Je ne me mettrai point en pieces pour M. de la Fosse : Mrs. de Noailles l'ont pris sous leur protection : ils sont plus propres que moi à le servir ; cela n'est pas vraisemblable, & pourtant rien n'est plus vrai.

LETTRE XXIV.

Au Marquis de Villette.

Ce 24 Avril.

MRs. de Chamillard, le Moine, Rigodet, & vous, m'avez bien fait savoir que votre accommodement étoit fait : pas un ne m'en apprenoit les conditions : enfin, je les sais aujourd'hui. Vous avez beaucoup pris sur vous pour avoir la paix, & c'est le parti des sages : je souhaite de tout mon cœur que vous le soyez assez, pour réduire votre dépense au projet de recette que vous avez fait,

& que par-là vous épargniez quelque chose pour vos deux Sophies qui ne doivent pas souffrir de leur désintéressement. On m'a dit que N... va passer l'été à Paris: cela sera bon pour elle, & ne le sera pas pour la grande Sophie : vous vous préparez des déplaisirs : & quelque bonne opinion que l'on puisse avoir d'une jeune personne, on ne doit pas l'exposer à la tentation. N... est très-dangereuse, parce qu'elle est très-aimable, douce, insinuante, spirituelle, & toute faite pour persuader : Dieu sait si je suis prévenue contre elle! mais vous n'avez que trop vu que je la connois mieux que vous : je vous aime & Me. de Villette aussi : je suis vieille & prévoyante : je vous en parle pour la derniere fois. Je ne puis vous dire ce que je sentis, la derniere visite que vous m'avez faite : l'état où vous étiez me toucha si tendrement, que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embrasse tous deux, & la petite (1), qui ne se soucie pas d'avoir des terres.

---

(1) Aujourd'hui Abbesse à Sens.

LETTRE XXV.

A la Marquise de Villette.

A St. Cyr, ce 22 Mai 1707.

VOus êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme, de me faire toucher de l'argent dans un temps comme celui-ci : je vous en fais mes remerciments très-humbles & très-reconnoissants, & je persiste à aimer mieux M. de Sarrazin en Auvergne qu'à Paris : j'ai trop goûté de plaisir, dans l'idée de son absence, pour m'exposer à ses visites : vous en voilà donc quitte, Madame, & je serai au comble du bonheur, si vous pouvez renvoyer M. de Goulherre en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Versailles brûlé : je viens d'apprendre que ce n'est rien. Donnez-moi souvent des nouvelles de M. de Villette : je comprends fort bien par l'attention que vous avez pour moi dans les petites choses, ce que vous seriez capable de faire dans les grandes.

LETTRE XXVI.

A la même.

A St. Cyr, ce 2 Juin 1707.

IL eſt vrai, Madame, que Me. de Crenan me mande beaucoup de bien de Sophie; mais je n'ai point de peine à le croire : ſa capacité n'en promettoit pas moins, & je ſuis perſuadée que ſon mérite ira toujours croiſſant. Me. de Crenan me demande des Demoiſelles de St. Cyr: je voudrois pouvoir lui en donner, car je ſais le mérite de l'Abbeſſe & la régularité de la Communauté; mais nos filles ſont tellement prévenues contre les Abbayes, que je ne ſuis pas la maîtreſſe : faites cette réponſe pour moi, en l'accompagnant de toutes les honnêtetés que je dois. Doutez-vous, Madame, que je ne fuſſe ravie de faire plaiſir à M. Rigodet, qui m'a paru comme à vous un fort honnête homme? mais je n'ai guere de crédit auprès de M. de Pontchartrain: & vous, vous le gouvernez, quoique vous ne vouliez pas me l'avouer : faites donc de votre mieux.

N'oubliez rien, Madame, pour le ſalut

de M. de Villette, & afin qu'il profite du temps qui lui reste, qui ne peut être bien long : nous aimons trop la vie des gens que nous chérissons, & pas assez leur ame. Oui, vous aurez besoin des principes de St. Cyr, & vous serez plus coupable qu'une autre, si vous ne les mettez en pratique : vous ne pourrez vous excuser sur le manque d'instruction, & encore moins sur votre peu de lumieres. J'ai nommé votre nom à Me. la P. des Ursins dans une de mes lettres : là-dessus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoît plus que je ne pensois. Les nouvelles de tous côtés sont si bonnes, que je me porte bien : & après la paix, ce sera quelque chose de surprenant, que la santé dont vous me verrez jouir.

Je n'ai pu faire réponse à M. d'Argenson. Je suis très-satisfaite de lui. J'ai un fond d'estime pour sa personne, qui résisteroit à bien des fautes à mon égard, quand il feroit capable d'en faire : il sert trop bien le Roi & le public, pour qu'il soit permis aux particuliers de se plaindre de lui.

LETTRE XXVII.

A St. Cyr, ce 24 Juillet, 1707.

J'Ai bien donné ma parole à M. de Chamillard de ne lui demander jamais d'emploi, mais non de n'avoir nulle reconnoiſſance pour ceux qui en donneront à mes créatures ſans que je leur en demande : je vous conjure donc, Madame, de témoigner la mienne à M. Deſmarets : je ne l'oublierai jamais, & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement. Quant à vous, Madame, je ne ſais comment vous marquer les obligations que je vous ai : vous avez déſeſpéré M. de Sarrazin & établi M. de Goulherre : ce ſont manieres différentes qui me raviſſent toutes, & me mettent en grand repos. Je voudrois bien vous dire quelque choſe qui regarde M. d'Argenſon, que je n'ai pas la force d'écrire : faites m'en ſouvenir, je vous prie, quand nous ſerons enſemble.

Les affaires de Toulon me font trop de mal, pour que je vous réponde agréablement ſur M. de Pontchartrain : ſon paquet devoit aller droit à vous, Madame : mais pour me confondre, il veut m'accabler de

ses politesses. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas un assez mauvais naturel pour ne sentir que le mal, & qu'il me trouvera encore plus vive sur la reconnoissance que sur les plaintes. Je me flatte que M. Voisin nous aidera : mais les projets de la politique ne s'accordent guere avec ceux de la charité. Adieu, Madame, je vous assure tout grossiérement que vous me plaisez fort.

LETTRE XXVIII.

A Versailles, ce 10 *Décembre* 1707.

MAdame de Goulherre est ici errante dans tous les chemins, perchée sur tous les degrés, rampante au long de toutes les murailles : j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi ; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'Avril : je vous prie, Madame, de m'en informer : car je ne veux pas abandonner à cette extrêmité ma pauvre Chrétienne ; c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même. Je prie M. de Villette de m'envoyer un mémoire de tout

ce que j'ai de connoissances à la Marine, afin que je le mette sous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque chose : c'est tout ce que nous autres misérables pouvons faire, pendant que vous gouvernez celui à qui nous n'osons même demander.

Adieu, Madame, je souhaite que M. de Villette soit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je suis, Madame, toute à vous : rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenson, qui est fort bien avec moi, malgré ce que vous savez (1).

---

(1) Les dévots avoient accusé M. d'Argenson de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa Charge, & d'avoir bâti une maison au fauxbourg St. Antoine pour être plus à portée de la Supérieure de la Magdelaine de Trainel, dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Me. de Maintenon.



LETTRE XXIX.

A Fontainebleau, ce 21 *Juin* 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Me. de Scudery, & dix à Me. de Conflans : si vous ne savez pas où prendre celle-ci, Me. de Caylus est en grand commerce avec elle. De la maniere dont on nous parla hier de Me. de Pontchartrain, je la crois morte présentement : vous savez mes sentiments là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour Me. la Chanceliere : acquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serez à Paris, vous devriez me mander des nouvelles : nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes : car je vous assure que nous mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à Me. de Crenan, & soutenir une maison aussi réguliere : j'ai sollicité : mais, en vérité, c'est vous qui avez tiré l'argent. Je vois bien que vous voulez me surprendre en me montrant Sophie l'admirable. Adieu, Madame, je suis toute à vous : n'oubliez

ni la robe de Jeannette (1), ni votre St. Cyr.

LETTRE XXX.

A St. Cyr, ce 13 *Août* 1708.

J'Ai voulu, Madame, avant de vous faire réponse, voir Me. de Dangeau qui étoit à Paris, & qui devoit en revenir très-instruite de tout ce qui regarde Mlle. de... : elle l'a été voir, & a trouvé tout ce que ma belle veuve (2) m'en avoit dit. Si l'on détruisoit, Madame, tous les lieux où il y a eu du mal, il ne resteroit pas une Eglise debout. Nous aurons plus de facilité à rectifier Mlle. de Boisprunier qu'à établir une nouvelle maison : elle en a une, toute louée, à bon marché, & où il y a dix ou douze petits logements. J'accepte la protection de M. d'Argenson que vous m'offrez, & je le prie de faire une information secrete des personnes qui sont dans cette maison : j'ai été un peu choquée d'y voir une femme brouillée avec

---

(1) Aujourd'hui Madame la Marquise d'Haussi.
(2) Me. de Villefort.

ſon mari. M. & Me. de Dangeau m'aſſurent que c'eſt lui-même qui paye ſa penſion, & qu'il eſt bien-aiſe qu'elle y ſoit, parce qu'elle eſt un peu portée à la dépenſe, & qu'il eſt huit mois de l'année en Flandre : je ſerois ravie d'être éclairée par M. d'Argenſon, & qu'il me rendît compte de temps en temps de tout ce qui ſe paſſera. Mlle. de Boiſprunier eſt bonne, ſimple & facile à tromper : mais j'eſpere que ma belle veuve veille à l'honneur & à la ſûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand ſecours à de pauvres perſonnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de groſſes penſions dans des Couvents, qui d'ailleurs ſe laiſſent tromper auſſi. M. de la Reynie fit très-bien de faire ôter cette Croix. Il n'y a que trop de communautés : mais j'avoue que j'aime fort celles qui ſont utiles au public, & qui n'ont point de lettres-patentes. Il n'y a chez Mlle. de Boiſprunier que quatre pauvres petites filles qui vivent des reſtes de nos Dames, & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le paſſé eſt paſſé, Madame, & nous pouvons aiſément mettre Mlle. de Boiſprunier ſur un bon pied : elle eſt conduite depuis long-temps par le Pere Fleurian, Jéſuite, qui la mettra dans

la dépendance où elle doit être de M. d'Argenſon, & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devez pas d'excuſes de la longueur de votre lettre : je ſuis trop aiſe d'entendre parler du détail de ces ſortes d'œuvres : mais, Madame, celle-ci eſt protégée par Me. la Préſidente de Nêmond, & c'eſt elle qui y mena Me. de Villefort : allez la voir, je vous prie, & vous ſerez payée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir, Madame, ſans vous prier de remercier M. d'Argenſon de tout ce que vous me dites d'obligeant de ſa part : aſſurez-le qu'il ſe trouvera fort bien de moi : je ſuis fort raiſonnable, & il ne l'eſt pas peu. Vous me faites fort grand plaiſir de me ſacrifier l'envie que vous auriez de lui montrer St. Cyr : il eſt certain que je garde mes enfants avec beaucoup de jalouſie : il faut que l'avenir ſoit encore plus rigoureux : car les voilà avec la guimpe & le voile, & auſſi Religieuſes à l'extérieur qu'elles le ſont dans l'ame. Je relis votre lettre, & je me trouve fort offenſée de la propoſition de ce milieu entre le monde & le refuge : nous ne prétendons point quitter le monde, ni avoir l'air d'une Communauté, mais une honnête retraite où l'on vivra chrétiennement. Adieu, Madame, la joie de Gand dure encore.

LETTRE XXXI.

A Fontainebleau, ce 11 *Août* 1708.

JE voudrois de tout mon cœur marier Sophie; mais le temps n'y eſt pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de Surville, une de Mad. ſa femme, & une de Me. la Maréchale d'Humieres, toutes remplies de remerciements, comme ſi on leur avoit fait une grande fortune. Ma ſolidité eſt aſſez étonnée de ces choſes-là, quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je ſuis trop inquiete; & je dis ſouvent à Me. la Ducheſſe de Bourgogne qu'elle & moi pleurons des gens qui ſe réjouiſſent très-fort; au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous aſſure du bon état de cette armée, & qu'il ne leur manque rien : il eſt vraiſemblable qu'elle ſe mettra bientôt en mouvement : car on dit que les ennemis vont faire un ſiege : nous ne ſavons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de Me. de Franclieu, & je dirai ce qu'il faut pour le faire réuſſir. On ne m'a pas dit que M. l'Archevêque de Sens ſoit venu à ma porte,

&

& je n'en ai point été ſurpriſe, parce qu'il m'a toujours paru que par une diſcrétion bien rare dans un Evêque, il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie, Madame, de l'aſſurer de mon très-humble reſpect, qu'il me verra toujours quand il voudra, & que je l'eſtime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus ſouvent : vous me connoiſſez aſſez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avez fait une peinture de Me. de Crenan, qui fait que je vous envie le bonheur de paſſer vos jours avec elle. Vous connoiſſez, Madame, l'amitié que j'ai pour vous, depuis que vous êtes au monde.

LETTRE XXXII.

Le 7 Février 1709.

TOut le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Eſpagne pour M. le Duc d'Albe ; & jamais étranger n'a été ſi eſtimé & ſi aimé dans une Cour, que celui-là : je ſuis bien fâchée des fréquentes incommodités de Me. la Ducheſſe d'Albe : donnez-lui ma lettre. Vous faites trop de cas de ma ſanté ; elle eſt aſſez bonne depuis deux jours ; je ſerai peut-être de-

main malade. Je vous donnerai un rendez-vous dès que ce temps terrible sera passé; car je vous assure, Madame, que malgré l'accablement où je suis presque toujours, je ne vous vois point sans plaisir: si vous me voyiez de plus près, vous trouveriez que je vous dis une fort grande douceur.

LETTRE XXXIII.

A St. Cyr, le 21 Mai 1709.

RIen n'est plus triste pour vos amis, Madame, que d'avoir toujours à remercier sans rien obtenir: je vous assure que j'en suis sensiblement touchée: j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés; & c'est ce qui me rend si tendre, outre les raisons particulieres que j'ai de m'intéresser à des personnes d'un tel mérite & d'une telle naissance: j'ai parlé bien souvent pour eux, & je ne me rebuterai point: vous êtes très-louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'est à vous que les Carmélites doivent le petit soulagement qu'on leur procure; mais je suis bien-aise qu'elles ayent vu dans cette occasion que je les

aime de tout mon cœur. Vous avez raiſon d'envier l'agonie des Carmélites ; mais pour mourir comme elles, il faut vivre de même. Feu M. de la Feuillade leur écrivit en mourant, qu'il voudroit bien avoir été Carmélite.

J'ai mandé à Manſeau, qui eſt à Paris, de donner à Me. de Scuderi ce qu'elle auroit dû toucher au mois de Juillet : il eſt vrai qu'il eſt étrange que des voleurs ayent penſé à elle.

Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin. Envoyez-moi vingt aunes de poil de chevre noir. M. de Chamillard ſe moque de moi, quand je porte mes frayeurs ſur le Dauphiné. Dieu veuille qu'il ait raiſon ! Je me porte bien, & je ſuis perſuadée que vous en êtes bien-aiſe.

LETTRE XXXIV.

De Me. de Villette à Me. de Maintenon.

JE ne puis être tranquille lorſque je ſais que vous ſouffrez ; car, ne vous en déplaiſe, je ſuis plus ſenſible à vos maux qu'à vos chagrins, & je ne ſaurois être auſſi détachée de votre ſanté que vous l'êtes.

Je me suis acquittée de vos ordres auprès de Me. la M. d'Alluye. Elle m'a priée de vous répéter qu'elle s'en tiendroit à ce qu'elle vous a écrit: elle a trouvé les créanciers un peu opiniâtres, à leur derniere assemblée: ils sont présentement séparés, & ne se rejoindront qu'après la St. Martin: s'ils veulent continuer le procès, elle leur signifiera qu'elle ne veut point se joindre à eux. Elle croit que c'est le meilleur moyen de les mettre à la raison, & de vous marquer sa déférence. Il y a, Madame, un honnête homme de mes amis, nommé M. Bertin, qui exerce la charge où il est, depuis trente-cinq ans, avec l'approbation de tous les Ministres, sous lesquels il a servi. Je sais qu'on vous présenta, il y a quelque temps, des mémoires contre lui, dont il se justifia avec le Roi & avec M. Desmarets: les auteurs de ces mémoires étoient ses Commis mêmes, qui l'avoient volé, & qu'il avoit chassés. Ils lui suscitent encore de nouvelles persécutions, & il craint qu'ils ne fassent aller jusqu'à vous d'autres plaintes. Je vous supplie, Madame, de vouloir bien les lui envoyer, ou à M. Desmarets, qui connoît sa conduite. C'est peut-être le seul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des temps,

& dans lequel M. Desmarets a toujours trouvé des ressources : aussi lui a-t-il renvoyé toutes les lettres que ces frippons lui ont écrites contre l'homme chez lequel ils se sont enrichis. Mille pardons, Madame; mais je sais mieux que personne que vous n'aimez que le bien, & n'autorisez jamais la calomnie.

LETTRE XXXV.

De la même à la même.

QUe ne vivez-vous, Madame, avec quelqu'un qui vous ressemble ? Que la vie vous paroîtroit aimable ! Je me croyois depuis deux ans aux Lymbes : je vous vis hier, & vous vis plus gaye & plus tranquille, & je crus renaître. J'oublie tout aisément, quand j'ai l'honneur d'être auprès de vous, Madame : j'aurois pourtant grand besoin que vous m'honorassiez devant M. & Me. Desmarets; à quelque propos que ce soit, n'importe, pourvu que, pendant votre séjour à Marly, vous me nommiez une fois, une seule fois devant eux avec bonté : si cela pouvoit aller jusqu'à un peu de considération, ce seroit encore mieux : si vous y

ajoutiez ce ton d'intérêt si brigué, je serois au comble de mes vœux; & si vous daigniez leur dire que je suis fort de leurs amies, vous me vaudriez deux cents mille francs, qui me mettroient à portée de m'en faire réellement considérer, parce que je n'aurois plus besoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prends : j'en use avec vous comme Beautru avec le Cardinal Mazarin; mais deux ans d'absence sont fort dangereux auprès des Ministres, & deux cents mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes, Madame, pour les choses solides, & je me fais gloire de me conformer à tous vos goûts.

J'attendrai que vous m'ayez écrit quelque chose de gracieux sur le Comte du Luc (1), pour lui faire réponse sur l'affaire de M. de Ste. Croix. Notre Plénipotentiaire s'est si bien acquitté des emplois dont le Roi l'a honoré, que vous ne serez point fâchée de lui dire quelques douceurs : il a un grand desir de vous marquer son attachement & son respect, en faisant de son mieux dans une affaire à la-

(1) Ambassadeur du Roi auprès des treize Cantons.

quelle vous voulez bien vous intéresser. N'avez-vous plus ni commissions ni ordres à me donner à Paris? Tout ce qui me vient de vous, Madame, me fait un extrême plaisir: & de votre part, le peu est beaucoup pour moi.

LETTRE XXXVI.

De la même à la même.

De Paris, le 30 *Juillet* 1707.

MOnsieur le Curé de St. Sulpice veut que je vous fasse souvenir, avant la fête, de M. l'Abbé du Plessis d'Argentré, à qui il voudroit bien que vous fissiez donner une des Abbayes de M. d'Arles, qui les va remettre au Roi, à ce que l'on dit, pour avoir l'Abbaye de St. Giles. Il y a aussi un Prieuré vacant, qui, quoique d'un petit revenu, lui conviendroit fort, parce qu'il n'auroit point de Bulles à payer. M. l'Abbé d'Argentré est un cadet de maison, prêt à s'accommoder & à se contenter de tout, même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités; car je crois que M.

le Curé vous en a informée : quelque réservé qu'il soit dans les louanges qu'il donne, il ne se lasse point de parler de M. l'Abbé d'Argentré, comme d'un des meilleurs sujets : je crois donc rendre service à l'Eglise en vous le présentant : il prêche souvent, & avec succès. Je suis ravie, Madame, que l'air de Marly vous ait été bon, & que les inquiétudes pour la Provence diminuent.

LETTRE XXXVII.

De la même à la même.

Ce 4 Février 1709.

JE vis hier, Madame, des gens d'autant plus sensible à la joie, qu'ils en avoient depuis long-temps perdu l'habitude : c'est M. & Me. la Duchesse d'Albe, charmés de la grace que le Roi d'Espagne leur a faite, & ravis d'une lettre écrite de la main de la Reine : vous voyez combien il vous est aisé de mettre les gens hors d'eux-mêmes. Me. d'Albe vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion sur le visage, & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empê-

choit de vous aller rendre ſes actions de graces : ce ſont ſes termes.

J'ai été allarmée de votre colique : ce ſont des maux que je crains, parce que je les connois : je me trouverois trop heureuſe de me conformer en tout à votre façon de penſer, hors ſur l'indifférence que vous avez pour votre ſanté & pour la vie : la vôtre, Madame, eſt auſſi néceſſaire à l'Etat qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de M. Deſmarets, & il me paroît bien perſuadé que votre conſervation eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire. Si je ne craignois que cela ne fût trop libre, je finirois ma lettre, Madame, par vous aſſurer que j'ai une impatience extrême de vous voir : mon reſpect & ma tendreſſe pour vous augmentent tous les jours, & très-indépendamment de tout ce qui vous entoure : qui vous aime, vous aime pour vous-même, & vous faites valoir les grandeurs.



LETTRE XXXVIII.

A la même.

De Paris, ce 11 *Mai.*

ON m'assure, Madame, que votre santé & celle du Roi sont bonnes: grande consolation dans tous les malheurs qui arrivent, & sur lesquels je n'ai osé vous écrire : je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur si sensible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. J'ai parlé à M. d'Argenson de Me. de Bizi : il m'a dit qu'à votre considération, Madame, il lui avoit déja rendu deux ou trois services : que n'étant pas le maître de faire tirer sa loterie la premiere, il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres, & qu'on la fera passer devant toutes les autres Maisons religieuses qui en ont obtenu : ainsi Me. de Bizi n'attendra que le moins qu'il sera possible. Je sais que M. d'Argenson n'a pas été absolument le maître : il a trop de respect pour vous, & trop d'esprit pour négliger les plus petites occasions de vous faire sa cour.

Me. la Comteſſe de Mailly & M. de la Vrilliere me preſſent de récrire à M. le Comte du Luc ſur ce qui regarde M. le Marquis de Ste. Croix : j'attends que vous m'ayez fait l'honneur de m'écrire quelque choſe que je puiſſe envoyer à notre Ambaſſadeur. Je voudrois vous éviter cette peine ; mais quelque confiance que j'aye dans l'amitié de mes amis, j'en ai beaucoup davantage dans le deſir qu'ils ont de vous plaire : ce deſir ſeroit encore bien mieux fondé, s'ils avoient, Madame, l'honneur de vous connoître comme moi.

Le temps de la Pentecôte n'en ſeroit-il point un favorable pour obtenir un petit voyage de St. Cyr ? C'eſt le lieu du monde le plus propre à bien paſſer une grande fête : en attendant que cela me ſoit utile pour l'autre monde, je ne ſais rien de plus agréable en celui-ci.



LETTRE XXXIX.

A la même.

Ce 12 *Septembre.*

JE me flatte, Madame, que la bonne nouvelle d'Allemagne vous aura redonné quelques moments de joie: vous me rendez la meilleure citoyenne du monde, quand je penſe que votre ſanté dépend preſque toujours des événements. Les lettres des particuliers, qui ne ſongent point à nous flatter, aſſurent que notre armée de Flandre a du pain & de la viande très-réguliérement, & que dans les pays étrangers, on compte ſur la paix, comme ſi elle étoit ſignée. Je ſuis perſuadée que vous conviendrez cet hyver que j'avois raiſon, & que votre campagne ſe finira plus heureuſement qu'on ne l'avoit eſpéré. J'ai cru que vous m'avoueriez de ce que j'ai dit de votre part à Me. la Ducheſſe d'Albe, de l'intérêt que vous preniez à ſon affliction: elle eſt extrême, quoique ſon fils ne fût aimable qu'à ſes yeux: elle demande les prieres de St. Cyr. Je ne crois pas que Me. de Veillhant lui re-

fuſe les ſiennes, & qu'elle ne ſe conſole de la mort de ce petit Connétable, dans l'eſpérance que Me. d'Albe, n'ayant plus d'héritiers, ira établir inceſſamment un St. Cyr en Eſpagne. Je deſire, auſſi vivement qu'elle, qu'il y en ait par-tout.

LETTRE XL.

A la même.

Ce 1 Juin.

OUi, Madame, je trouverois fort mon compte à me ſauver par de bonnes œuvres : il eſt bien plus facile de ſecourir ſon prochain, que de le ſupporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette pauvre Religieuſe. Me. de Bizi m'a adreſſé une lettre pour M. Deſmarets, auquel je parlerai dès demain ; car il eſt du moins autant le maître que M. d'Argenſon : je placerai ma demande à la ſuite du compliment dont vous me chargez pour Me. Deſmarets. Votre faveur, Madame, de ce côté-là n'eſt pas ſi ſujette aux orages, que du côté de M. de Pontchartrain : on auroit trop d'affaires de vous raccommoder enſemble ; mais je fe-

rai comme si vous l'étiez. On dit ici que son pere va vendre sa maison, & qu'il médite une retraite : ce premier article est véritable, & je ne crois pas le dernier sans fondement : il demeureroit à l'*Institution*, hors le quartier. J'aurois le plaisir de vous revoir d'accord sur bien des choses : bien des gens, s'il quittoit sa place, ne s'étonneroient pas d'y voir M. de Chamillard, qui est droit & juste. Me. de Lorge mourut hier matin : son mari a signé son testament, par lequel il s'oblige à payer pour elle cinquante mille écus de dettes : cela vaut bien les assiduités qu'il avoit omises. Toute la famille est dans une affliction extrême : je leur avois fait vos compliments par avance. Je remercierai M. de Caumartin ; & quand je saurai ce qui pourra vous amuser, je vous le manderai, Madame, comptant sur vos bontés, comme vous devez compter sur mon attachement & mon respect.

LETTRE XLI.

A la même.

PAris ne nous fournit, Dieu merci, presque plus de nouvelles, que des mariages & des morts, ou quelques au-

tres raiſonnements qui ne ſe peuvent guere traiter par lettres. La mort de Me. de Bouillon eſt bien effrayante, & ſon enterrement bien vain. Le Duc d'Albret, qui n'y a eu de part que celle d'y aſſiſter, & qui l'a trouvé auſſi ridicule que le public, eſt fort malheureux dans ſa famille, & fort honnête homme, quoiqu'il ait pu faire des fautes, pour n'être pas auſſi aſſidu à la Cour qu'il auroit dû l'être : il m'a demandé inſtamment, Madame, de vous envoyer cette lettre. Me. la Ducheſſe de Noailles me prie d'aller paſſer quelques jours à Verſailles : je voudrois bien lui aider à prendre ſon état en patience. M. de Caumartin continuera à faire de ſon mieux pour Moret, par charité, & par l'intérêt que vous y prenez. Il me ſemble que tout le monde ſouhaite plus que jamais de vous plaire, & s'intéreſſe à votre repos & à votre ſanté. Je ne connois que vous qui n'en faſſiez pas le cas qu'elle mérite : elle m'eſt, en vérité, plus chere que la mienne : mon reſpect eſt infini.

Fin du Tome premier.

